

Observations de medecine, ou l'on trouve des remarques qui tendent à détruire le préjugé, ou l'one [sic] est sur l'usage du lait dans la pulmonie: avec une dissertation sur les ingrediens de l'air / [Joseph Raulin].

Contributors

Raulin, Joseph, 1708-1784

Publication/Creation

Paris : Moreau & Delaguette, 1754.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/qq9c6s7p>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







XV. 6 43040/A
B
Lotta. D. M.

Geering
11/10/12

67/15. 3 31249
OBSERVATIONS
DE
MEDECINE,
OU L'ON TROUVE
DES REMARQUES

*Qui tendent à détruire le Préjugé, où l'on est sur
l'usage du LAIT dans la Pulmonie :*

AVEC UNE DISSERTATION
sur les INGRESIENS DE L'AIR, considéré
dans l'état naturel, & dans un état contre
Nature, ou comme cause de Maladies.

Par M. JOSEPH RAULIN, de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux, Docteur
en Médecine, & Médecin Ordinaire de la ville de Nérac
en la Province de Guienne.



A PARIS,
Chez { MOREAU, rue Galande.
DELAGUETTE, rue S. Jacques.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A M O N S E I G N E U R
LE DUC
D E R I C H E L I E U
ET DE FRONSAC,
PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre
du Roi, Chevalier Commandeur de
ses Ordres, Commandant en Chef
dans la Province de Languedoc,
Gouverneur de Coignac, &c. &c.

M O N S E I G N E U R,

*DAIGNEZ agréer un Livre que l'Utilité
publique m'oblige de publier contre un pré-
jugé dangereux. Ce préjugé est si fort ac-
crédité, qu'il ne faut pas moins que le
grand nom d'un célèbre Protecteur des Let-
tres, pour pouvoir me flatter d'être écouté
favorablement.*

Qu'il est beau, MONSEIGNEUR, de voir réunies en Vous, dans ce nouveau siècle d'Auguste, toutes les vertus des Agrippa & des Mécène ! Académicien illustre, Ambassadeur aussi heureux qu'utile à l'Etat, Libérateur & Pacificateur des Républiques ; ce qui vous a mérité dans Gènes un Monument éternel. Ce n'étoit pas assez ; c'étoit à vous qu'il étoit réservé de renverser à Fontenoi cette terrible phalange fière de ses anciens succès. Le Languedoc, glorieux de vos grands exploits, charmé de la douceur de votre Gouvernement, & touché de vos Bienfaits, vous érigea de nouveaux trophées, en consacrant à Votre Maison le Régiment de Septimanie : les Belles-Lettres, les Sciences & les Beaux-Arts, en érigeront encore à l'envi à votre Gloire.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
RAULIN.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage consiste principalement en des Observations de Médecine sur la Phthisie. Lorsque je me proposai d'y travailler, je n'avois en vue que d'avertir le Public, qu'il étoit la victime d'un ancien préjugé sur l'usage du LAIT dans la Pulmonie. J'avoue que j'ai été moi-même dans cette erreur. Je communiquai mon dessein à Monsieur le Président de MONTESQUIEU, qui ayant jugé qu'il pourroit être utile, m'exhorta à le mettre au jour. Ma juste déférence pour une si grande autorité, m'empêcha d'envisager combien cette entreprise étoit au dessus de mes forces. Cependant mes Observations ont insensiblement formé un

petit Traité de Phthiologie que je livre au Public.

Je combats dans mon Livre une opinion que les Médecins disent tenir d'Hippocrate, quoiqu'ils se trompent en cela; c'est que le Lait est un remède universel dans la Pulmonie, & qu'il est nécessaire dans tous les tems de cette maladie. Les Médecins modernes, tout comme les Anciens, si l'on en excepte Hippocrate, n'ont presque sur cela que le même langage. *Lac omnes intentiones ad Phthisicorum curationem adimplet; abstergit serosâ suâ parte, conglutinat caseosâ, corpus nutrit & reficit butyrosâ.*

J'avoue avec les Chymistes modernes que ces trois matieres qui composent le Lait, ne sont que mêlées & confondues, & non pas intimement unies ensemble. Chacune de ces matieres étant digérée selon les loix de la Nature, dans

des estomacs sains & bien constitués, peut faire les effets qu'on lui attribue : mais le Petit-Lait (par exemple) qui ne déterge que par sa partie favoneuse, ne contient plus de cette matiere, quand l'acide & l'huile qui la composent (selon M. Macquer) sont désunis. Ces deux principes ne sçauroient rester unis dans l'estomac ni dans le sang des Phthisiques ; ou du moins ils doivent y perdre leurs qualités essentielles, puisqu'ils ne rencontrent partout que des matieres qui tendent à la corruption, comme on le verra dans mes Observations : le Petit-Lait ne sçauroit donc déterger les ulceres dans la Pulmonie.

La partie butyreuse du Lait étant désunie & corrompue dans l'estomac & dans les vaisseaux des Phthisiques, par les mêmes causes que j'ai alléguées pour la corruption du

Petit-Lait, sera en état de fournir au sang des principes plus piquans & plus irritans que l'acide sulfureux & les alkalis volatils : car les vapeurs blanches qui s'élevent du beurre dans la distillation , irritent le gosier jusqu'à l'enflammer ; elles font sur l'odorat l'impression la plus vive , & blessent tellement les yeux qu'ils deviennent rouges en très-peu de tems comme dans une ophthalmie. Qu'on juge de cela si ces principes pourroient fournir une bonne nourriture aux liquides & aux solides des Pulmoniques.

La partie caseuse du Lait, a à peu près les mêmes principes que la partie butyreuse, mais ils sont moins forts & moins abondans.

Si tout ce que je dis dans mon Livre sur les mauvais effets du Lait dans la Pulmonie , n'est pas d'abord en état de faire secouer le joug du préjugé où l'on est pour

ce remède , je me flatte qu'on sera plus attentif sur les mauvais effets qu'il fait tous les jours dans cette maladie , & que le Public connoîtra dans la suite que j'ai travaillé utilement pour sa conservation.

J'ai ajouté dans mon Ouvrage quelques *Observations sur différentes Maladies* , & je l'ai fini par une *Dissertation sur les ingrédiens de l'Air*. J'avois promis , dans un autre Ouvrage , cette Dissertation au Public : cependant je ne m'en acquitte aujourd'hui que très-imparfaitement , puisque je ne donne qu'une petite ébauche sur cette matiere. J'y donnerai plus d'étendue dans la suite , si mes occupations le permettent. Cet Ouvrage sera donc divisé en trois Parties : la premiere contiendra les Observations sur la Phthisie ; la seconde, quelques Observations sur différentes Maladies , & en particulier

xⁱ *A*VERTISSEMENT.

sur les Maladies épidémiques , qui
ont régné depuis peu aux environs
de Nerac ; & la troisiéme, une Dis-
sertation sur les ingrédiens de
l'Air.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Observations de Médecine, &c.* Par M. Joseph Raulin, &c. Les Observations étant précieuses en Médecine, lorsqu'elles sont faites avec soin & exactitude, on ne peut trop les multiplier ; ainsi je crois que les Médecins verront celles-ci avec plaisir, & qu'ainsi on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 10 Juillet 1753.

GUETTARD.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés PIERRE-MICHEL HUART & NICOLAS-FRANÇOIS MOREAU, Imprimeurs & Libraires à Paris, Nous ont fait exposer qu'ils désireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Observations de Médecine, avec une Dissertation sur les Ingrédients de l'Air* ; qu'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans ou de ceux qui auront droit d'eux : A peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des con-

trevenans , dont un tiers à nous , un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris , & l'autre tiers auxdits Exposans ou à ceux qui auront droit d'eux , & de tous dépens , dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur de Lamoignon , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur de Machault , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Compiègne , le troisième jour d'Août l'an de Grace mil sept cent cinquante trois , & de notre Regne le trente-huitième. Par le Roi , en son Conseil.

Signé , SOCQUET , avec paraphe.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 247. fol. 198. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 28 Septembre 1753.

Signé DIDOT , Syndic.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS DE MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

Remarques sur la Phthisie en général.

 A Phthisie est un amaigrissement général occasionné par quelque vice des poudrons, ou du genre nerveux ; & qui peut provenir de toutes les maladies qui affectent le corps humain, sur tout de celles qui intéressent le genre nerveux ou la poitrine, quand elles sont devenues chroniques.

Les Phthisies essentielles, celles qui prennent d'abord cette déno-

A

mination, ont leur cause immédiate dans la moëlle de l'épine, dans les nerfs ou dans les poûmons. Les premières sont appellées dorsales ou nerveuses, & les autres Pulmonies ou Phthisies pulmonaires; les unes & les autres sont appellées Phthisies symptomatiques, quand elles sont l'effet de quelqu'autre maladie.

Les Fièvres longues & obstinées, les trop grandes évacuations, la suppression des secours périodiques des femmes, les fleurs blanches, les douleurs néfrétiques invétérées, les cours de ventre chroniques, les maladies vénériennes, les rhumatismes, les obstructions & les schirres des viscères, le crachement de sang qui provient des poûmons, les écrouëlles, le scorbut, la lepre, &c. produisent souvent des Phthisies, qui deviennent incurables, quand on n'en a pas détruit la cause dès le commencement, ou avant les plus grands progrès.

SECTION PREMIERE.

ARTICLE I.

Remarques sur les Phthysies Dorfales.

DANS les Phthysies Dorfales , le cours des liqueurs est retardé ou interrompu dans la moëlle de l'épine : celle-ci en est gorgée , & le suc nourricier ne s'y distribue plus qu'irrégulièrement. Ceux qui sont atteints de cette Phthysie deviennent d'abord pâles , mélancholiques & bouffis , parce que les liquides circulent avec peine dans les vaisseaux. Les vaisseaux sont presque par-tout pâles & tendus ; ils sont très-apparens sous les aisselles ; cependant il en est toujours quelqu'un d'extrêmement rouge. Les crachats que l'on rend sont pâles & de nature à ne pouvoir pas être aisément expulsés ; car quelque pressé qu'on soit de tousser , il n'est pas souvent possible , parce que l'irritation du

larynx tient ses muscles dans un mouvement tonique : on en vient jusqu'à suffoquer : de-là des vomissemens bilieux ; & si c'est quelque tems après le repas , on vomit les alimens que l'on a pris ; on ne se trouve pas foulagé à la premiere fois que l'on vomit , à la seconde on souffre moins pendant quelque tems , cependant les mêmes souffrances reviennent bien - tôt après. Dans cet état les malades ont la voix plus aigüe & plus perçante que quand ils se portent bien. On a ordinairement des frissons , & une fièvre lente dont le relâche est marqué par des sueurs. C'est la description de la Phthisie-dorsale par Hipocrate , dans le Livre de *INTERNIS AFFECTIONIBUS*.

Hippocrate fait mention , dans le même Livre , d'une autre Phthisie-dorsale , qu'il dit provenir également de l'obstruction des vaisseaux qui aboutissent à la moëlle de l'épine , & de ce que celle-ci n'a

plus une communication libre avec le cerveau. Cette Phthisie est causée par la tristesse & par le commerce avec les femmes : en voici les principaux symptômes, d'après cet Auteur.

Il survient d'abord une douleur aiguë à la tête , au cou , aux lombes , dans les muscles des lombes , & aux articulations des cuisses ; on est constipé , on n'urine que difficilement ; les douleurs augmentent à mesure que la maladie fait des progrès ; les cuisses se bouffissent comme celles des *l^{re}* dropiques , il survient des ulcères aux lombes. Si quelqu'un de ces ulcères guérit , il en revient bien-tôt d'autres. Ces symptômes me paroissent avoir quelque chose d'approchant de ceux de la vérole.

Les nouveaux mariés , ou d'autres qui s'adonnent immodérément aux femmes , ont les symptômes de Phthisie suivans. Ils n'ont pas de fièvre , & ils mangent ; cependant ils

maigrissent à vue : ils sentent des fourmillemens qui partant de la tête , semblent s'étendre en descendant dans l'épine du dos ; lorsque ces malades urinent ou vont à la selle , ils rendent beaucoup de semence liquide , ils en rendent aussi en dormant : cette semence ne peut pas séjourner dans la matrice. S'ils voyagent ou qu'ils courent , ils sont d'abord foibles , essoufflés , & fatigués par des pesanteurs de tête , & des tintemens d'oreilles. S'il survient , dans le tems , des fièvres un peu vives , on est en grand danger.

ARTICLE II.

Remarques sur les Phthysies nerveuses.

LA Phthysie nerveuse est presque sans fièvre , sans toux , & sans difficulté de respirer : cependant tous ces symptômes ont lieu quand cette maladie est à son dernier période ; elle est toujours accompagnée de dégoût , & de digestions

difficiles : il s'ensuit une langueur , un abattement général , & une maigreur qui augmente tous les jours , & qui conduit souvent à l'hydropisie : elle est caractérisée principalement par la langueur , & par le dégoût. Morton en décrit exactement les signes & les symptômes ; on peut les voir dans cet Auteur.

L'estomach est le viscere qui paroît d'abord le plus affecté dans cette maladie : il n'est pas surprenant que le genre nerveux en souffre , puisque l'estomach n'est à proprement parler qu'un tissu de fibres nerveuses , & le viscere le plus en état de faire dégénérer le suc nerveux , comme je l'ai remarqué dans un autre ouvrage.

Tout ce qui peut débilitier ou détruire les fonctions de l'estomach est en état d'occasionner des Phthisies nerveuses : elles sont plus fréquentes chez les Anglais qu'en France , c'est l'effet de la dépravation de l'air

qu'ils respirent, & des abus dans le régime qu'ils commettent peut-être plus généralement que les Français.

ARTICLE III.

*Contenant des observations sur les
Phthysies nerveuses.*

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Phthysie hystérique.

UNE Demoiselle d'environ dix-huit ans, fut attaquée, pendant le printems de l'année 1744, de vapeurs hystériques, avec une douleur considérable à la région épigastrique; ces attaques revenoient plusieurs fois dans la journée, sur-tout le soir; elle ressentoit toujours la douleur dans les intervalles, avec une petite oppression. La premiere fois que ces accidens arriverent, la malade étoit au tems de ses secours, ils en fu-

rent supprimés. Je lui fis faire dans deux jours deux saignées au bras & une au pied : les symptômes hyf-
tériques se rallentirent : je profitai de ce tems de relâche pour faire prendre trois verres d'une tisane royale , qui étoit indiquée par un petit flux de ventre qui s'étoit arrêté peu de jours avant les attaques : elle en fut purgée ; mais les vapeurs devinrent plus considérables & plus fréquentes , elles commençoient par une oppression qui étoit bientôt suivie de mouvemens convulsifs , qui se succédoient dans tout le corps , d'une partie à l'autre.

On perdit presque d'abord l'appétit , & les digestions devinrent pénibles & difficiles.

J'ordonnai l'usage d'une tisane composée avec les racines de chicorée sauvage , de fraisier , d'asperges , & les feuilles de matricaire , d'armoise & de fumeterre ; & on ufoit deux fois le jour , le matin & le soir , de l'opiate suivante

Prenez gomme ammoniac , kara-bé , de chacun dix grains ; bezoard-jovial huit grains ; safran de mars apéritif , six grains ; castoreum , cinq grains ; & six gouttes anodines ; le tout réduit en opiate avec le syrop d'armoise , pour une prise. On continua ces remèdes pendant 12 jours.

Les mouvemens convulsifs cesserent après huit jours d'usage de cette opiate , mais il survint de fréquentes foiblesses qui alloient jusqu'à la syncope : ces foiblesses durent ordinairement près d'une heure. Le tems des secours approchoit : je fis prendre pendant quatre matins , vingt grains de rhubarbe , dix grains de bezoard-jovial , & quatre grains de castoreum , le tout réduit en bolus avec la thériaque : le quatrième jour , les secours furent marqués par l'évacuation d'une matiere pâle & décolorée , en très petite quantité : j'y suppléai par une saignée au pied ; je fis faire pendant quelque tems des fomentations é-

mollientes sur le bas-ventre , & on continuoit toujours l'usage de la tisane.

Les foibleffes diminuerent , elles devinrent moins fréquentes , la douleur de la région épigastrique n'étoit guères plus sensible ; mais à sa place il survint des ardeurs insupportables sous le cartilage xiphoïde, avec un si grand battement entre les omoplates que la malade en perdit le sommeil. Je la mis dans l'usage d'une tisane composée avec le chien-dent , la racine de guimauve , la bourrache , & les fleurs de nymphaea : l'ardeur diminua, mais le battement devenoit de jour en jour plus considérable & plus importun.

La malade avoit déjà extrêmement maigri , & elle maigrissoit à vuë : je la mis dans l'usage du petit lait , où l'on faisoit bouillir au bain-marie trois écrevisses rougies & écrasées; on y jettoit sur la fin une pincée de fleurs de bourrache : elle en prenoit deux prises par jour, le matin

& l'après-midi , à la place du boüillon : la maigreur augmentoit malgré ce remede , & le battement entre les omoplates persiffoit toujours. Les fecours vinrent dans leur tems , mais ils furent auffi mal conditionnés qu'auparavant.

Je me déterminai enfin à faire porter quelques bouteilles d'eau de la fontaine minérale de Castera-vivens , située dans l'Armagnac , à trois lieuës d'Auch , fur la grande route de cette ville à Condom ; ce font des eaux sulfureuses , & un peu ferrugineuses : l'expérience de plusieurs années les a renduës recommandables en ce pays , pour les embarras de l'estomach , les fièvres lentes , les vieilles diffenteries , pour rétablir les fecours périodiques des femmes , &c. La malade en prenoit trois verres le matin en differens tems , & deux l'après-midi. Je m'apperçus après trois semaines de cet usage , que les ardeurs sous le cartilage-xiphoïde

avoient presque cessé, & que les digestions étoient moins laborieuses, mais le battement persistoit toujours. Les secours arriverent, ils furent mieux conditionnés & plus abondans qu'auparavant.

La maigreur n'avoit pas encore diminué, au contraire elle empirait: je craignois un desséchement total, ou une hydropisie, car les jambes étoient déjà œdémateuses: le battement entre les omoplates alloit toujours en empirant. La malade ne dormoit plus, même par le secours de l'opium; son horloge, disoit-elle (c'étoit ainsi qu'elle appelloit ce battement) l'éveillait toujours; cependant elle digérait mieux: cela me remplit de confiance. Je ne doutois pas que ce battement ne fût occasionné par quelque obstruction considérable qui s'étoit formée près de quelque distribution de l'aorte, à l'occasion des mouvemens violens & irréguliers du genre nerveux, lors des attaques hystériques, &

que cette obstruction ne comprî-
mât l'artere d'où venoient ces bat-
temens , qui de l'aveu de la ma-
lade répondoient parfaitement aux
mouvemens de systole & de dia-
stole des autres arteres. Je la mis dans
l'usage du gruau dont elle prenoit
trois fois par jour , à la place d'au-
tant de bouillons ; & je lui fis pren-
dre tous les matins un bolus com-
posé de six grains de safran de mars
apéritif & autant d'æthiops miné-
ral , avec la conserve de roses , elle
buvoit par dessus une tasse de décoc-
tion d'hypericum & de lierre terre-
stre ; elle continua ces remedes
pendant un mois : le battement
cessa insensiblement de même que
tous les autres symptômes , & l'u-
sage du lait de chevre la rétablit
ensuite parfaitement : elle n'a pas
eu, depuis huit ans , la moindre in-
commodité.



SECONDE OBSERVATION.

Sur une Phthisie écrouelleuse.

En 1740 un jeune Chirurgien faisant ses études à Montpellier, s'apperçut qu'il lui survenoit des petites tumeurs comme des ganglions sur le tarse du pied droit; il y appliqua d'abord des emplâtres résolutifs; cela n'empêcha pas ces tumeurs d'augmenter; quatre mois après elles se ramollirent & se percerent; il s'ensuivit une suppuration assez abondante, & ce furent enfin des ulceres qui devenoient de jour en jour plus profonds; le fond & les bords de ces ulceres ne présentoient que des chairs baveuses, & d'une couleur livide; il survint une fièvre lente à la suite de cette suppuration. On fit, étant encore à Montpellier, plusieurs incisions à ces ulceres, tant pour séparer les mauvaises chairs, que pour dilater des sinus

qui s'étendoient bien avant entre les phalanges ; on ne négligea rien pour la guérison de ce malade : cependant tous les remèdes étant inutiles , on lui conseilla de se retirer chez lui pour y attendre la mort , que la Phthisie où il étoit déjà tombé faisoit présumer devoir être prochaine.

Ce Chirurgien étant arrivé chez lui , ne pensoit à rien moins qu'à sa guérison ; il avoit abandonné ses ulceres aux soins de la nature ; sa fièvre lente subsistoit & sa maigreur augmentoit tous les jours , lorsque je fus appelé par hasard dans son voisinage ; on me pria de le voir. Ce jeune homme me parla d'abord de sa maladie en Chirurgien éclairé , & peu s'en fallut qu'à la vue de tous les remèdes qu'on lui avoit faits , je ne regardasse d'avance comme inutiles toutes les tentatives que je pourrois faire. Cependant je fis sonder ses plaies : je ne les décrirai pas

ici , il suffit de dire que le pied en étoit totalement labouré ; plusieurs os étoient découverts & cariés ; il ne paroissoit , par tout , que des durillons & des chairs baveuses qu'il falloit nécessairement détruire. M. Loze habile Chirurgien de Laroumieu , près de Condom , disséqua en quelque façon tous ces ulcères ; il en détruisit les mauvaises chairs en touchant avec beaucoup de dextérité par tout où l'on pouvoit porter le fer sans danger : il continua de consumer les chairs baveuses & les durillons qui restoient encore , par le moyen des remèdes ; les os s'exfolierent tant par le secours de l'art que par la suppuration. Après avoir purgé le malade , je le mis dès le commencement à l'usage des bouillons de raves qu'il prenoit deux fois le jour : je ne lui permis pour toute nourriture , que de la bouillie faite avec la farine d'orge ou d'avoine & l'eau , un peu de pain , & quel-

qu'œufs frais. Ce régime diminua la fièvre dans un mois, & la maigreur n'augmentoît pas. Je le fis encore continuer pendant un autre mois ; & j'ajoutai au bouillons de raves, pendant les derniers quinze jours, un verre de décoction de farce-pareille. Je m'aperçus enfin que les solides commençoient de se réparer, & que les fonctions de l'estomach se rétablissoient : cependant la fièvre lente n'avoit pas encore cessé, mais elle diminuoit de jour en jour. Je fis cesser l'usage des bouillons de raves : à leur place, on prenoit deux fois par jour un bolus fait avec parties égales d'yeux d'écrevisses, d'antimoine diaphorétique & d'antihéctique de Poterius, avec le syrop de capillaire, à la dose de deux scrupules ; on buvoit par dessus un verre de décoction de scolopendre & d'hypéricum. A peine le malade fut-il dans cet usage que la fièvre cessa ; il reprit peu à peu son

embonpoint, & les ulceres se cicatriferent; il finit de se rétablir par l'usage du lait de vache, il se porta ensuite parfaitement bien.

TROISIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthisie Vérolique.

Un jeune homme de trente ans, dont la vie avoit été assez déréglée, tomba pendant l'hyver de l'année 1749 dans une inappétance générale; il ressentit en même tems de picotemens dans tout son corps, sur-tout vers l'épine du dos, & ses digestions étoient très-difficiles; il se forma des obstructions douloureuses dans le mezantere; il avoit des douleurs tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; il en ressentoit constamment une dans les cordons des vaisseaux spermatiques. Il fut réduit dans deux mois à un tel point de maigreur, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne supporteroit pas le moindre remede:

outre cela il lui survint une petite fièvre qui annonçoit le dernier degré de Phthisie. On fit du commencement quelque saignée, on donna quelque purgatif, on mit en usage les fomentations émollientes sur l'abdomen, les demi bains domestiques; des bouillons altérans, des tisanes, &c. On varioit ces remedes selon les différentes indications: mais rien ne soulagoit. Le malade voulut absolument prendre du lait, je fus obligé de le lui permettre: dans peu de jours la fièvre augmenta, elle devint violente; on cessa l'usage du lait, & je m'attachai à calmer la fièvre; j'y reussis: en peu de tems elle revint à son premier point. Le peu de succès des remedes, & le prompt desséchement du malade, me firent soupçonner un virus vérolique; il m'assura que cela ne se pouvoit pas, & la bonne santé de tous ses parens m'interdisoit tout soupçon sur un virus héréditaire. Ce-

pendant je tentai quelques frictions mercurielles , elles diminuerent bientôt tous les symptômes ; je continuai l'usage du mercure , dont je ménageois les doses pour qu'il ne donnât pas de salivation ; le malade guérit radicalement par ce secours , il jouit depuis ces remèdes d'une santé ferme & assurée.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie causée par une vérole héréditaire.

Je fus appelé en 1740 pour voir une femme âgée de 30 ans , d'un tempéramment bilieux , & d'une couleur plombée & étrangère ; elle étoit affligée d'une douleur à la partie moyenne de la cuisse gauche. Le siège de cette douleur paroissoit être dans le périoste du fémur : elle étoit supportable du commencement ; mais on m'avertit quelque tems après , qu'elle faisoit des progrès vers la

partie supérieure de la cuisse. Elle se fixa enfin sur l'os sacrum, d'où, se répandant dans la cuisse droite, elle intéressa bientôt les côtes, les muscles de la poitrine, & les omoplates; de sorte que la malade qui souffroit beaucoup, & qui ne pouvoit respirer que difficilement, perdit le sommeil, & tomba dans un dégoût général pour toutes sortes d'alimens.

Ces douleurs ne causerent jamais de phlogose extérieure, ni de rougeur; cependant le poulx étoit fréquent, dur & élevé, & la chaleur assez vive. Je fis faire d'abord quelques saignées, qu'on proportionna au tempérament: on en soutint l'effet par le moyen des calmans, des tisanes émulsionnées & d'une diète convenable. On tenoit les parties douloureuses humectées, tantôt avec la pommade divine, & tantôt avec le baume tranquille & le camphre. Les douleurs devinrent moins généralement répandues.

Dès que j'apperçûs que l'irritation des solides avoit diminué, je donnai quelque purgatif avec tout le ménagement que les douleurs exigeoient. Ces remedes étoient d'autant plus indiqués, qu'il ne se faisoit presque plus de sécrétions dans le canal intestinal, & que le ventre étoit devenu extrêmement paresseux, malgré les lavemens qu'on avoit soin de placer de tems en tems. Deux mois après, la malade fut sans fièvre, le sommeil se rétablit, & le dégoût devint moins général; mais les douleurs persistoient toujours à la cuisse gauche, & vers l'os sacrum.

La malade avoit accouché quelque tems avant ses douleurs: son enfant mourut quelques jours après; cependant ses couches avoient été heureuses, elle se portoit au mieux; la nature avoit repris ses voies ordinaires; de sorte qu'on n'avoit pas même de con-

jecture vrai-semblable pour se décider sur la cause de son mal. Dans cette incertitude, je jettai les yeux sur son tempéramment, sur sa couleur, sur différents climats qu'elle avoit habités, & par conséquent sur de grands voyages qu'elle avoit faits. Tout cela me donna lieu de soupçonner des transpirations interceptées, & des engorgemens dans les membranes; ce qui paroïssoit indiqué, d'autant mieux que les douleurs étant devenues moins vives, tous les muscles étoient encore douloureux. J'eus recours au petit lait, où l'on faisoit bouillir, au bain-marie, quelques écrevisses rougies & écrasées. On prit ensuite le lait sans demander conseil; mais après quelques jours de cet usage, tous les symptômes empirèrent de nouveau.

Le retour & l'obstination des douleurs m'avoient déjà fait soupçonner un virus vérolique; j'avois questionné plusieurs fois la malade,

de,

de , elle ne m'avoit rien avoué ; je persistai dans mon opinion , elle parla enfin , & elle en dit assez pour ne pouvoir pas douter que cette maladie ne fût l'effet d'un virus vérolique héréditaire. J'eus recours à quelques demi-bains domestiques , tant par rapport à la tension des vaisseaux qui paroissoit considérable , qu'au desséchement de la peau. Ces bains parurent d'abord soulager , mais ce ne fut pas pour long-tems ; les douleurs revinrent le cinquième jour plus vives que jamais. Cependant je fis faire quelques frictions mercurielles ; je laissois quatre jours d'intervalle de l'une à l'autre , & je n'employois à chacune que deux dragmes d'onguent , où il n'entroit qu'un tiers de mercure. A la sixième friction , le remède commençoit de porter à la bouche , je le fis suspendre. Les douleurs étoient déjà devenues supportables ; ce n'étoit plus , de l'aveu de la mala-

de, qu'une pesanteur douloureuse. Comme on se préparoit pour continuer les frictions, il se présenta des gens indiscrets qui la déterminèrent à ne plus faire ce remède.

La nature étant ainsi livrée à elle-même, il survint encore des gens qui promirent de guérir cette maladie, par l'application extérieure de certaines drogues qu'on ne nommoit pas; on s'y soumit: mais en peu de jours, les douleurs devinrent plus vives, & les forces en furent totalement abattues. La maigreur étoit déjà extrême, la malade devint fort altérée, elle ressentoit un feu intérieur très-inquiétant, son poulx étoit dur & fréquent, mais bien plus à certaines heures qu'à d'autres, & le ventre se gonfloit de tems en tems; mais ce n'étoit que l'effet de l'irritation des membranes, devenues extrêmement sensibles par tant de souffrances.

La malade fut, pour lors, bien fâchée de s'être laissée fasciner par des promesses vagues. Cependant elle tomba dans un autre erreur, elle voulut absolument aller à Bagnères: on y blâma ma conduite, & on décida, en consultation, qu'on devoit employer des remèdes adoucissans & rafraîchissans, pour la préparer à prendre les eaux: mais cette médecine calmante la conduisit en moins de trois mois, à un calme éternel; elle mourut dans le dernier degré de marasme.

CINQUIEME OBSERVATION.

Sur une Phthisie causée par des tumeurs schirreuses.

Une Dame qui avoit joui d'une santé à toute épreuve, accoucha, pour la troisième fois, pendant le printems de l'année 1733. Cet accouchement fut très-laborieux; elle perdit assez abondamment dès

qu'elle eut accouché , mais quelques heures après la perte cessa totalement ; elle perdit absolument l'appétit , la fièvre fut bientôt de la partie , elle dura plusieurs jours ; il s'ensuivit des vapeurs & des insomnies : il survint par tout le corps de petites tumeurs schirreuses , sans douleur & sans rougeur ; en passant légèrement la main sur la peau , on ressentoit un nombre d'inégalités de la grosseur de petites grenailles ; & il en étoit en divers endroits , au cou , par exemple , au sein & aux cuisses , qui étoient de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Je fus appelé pour voir cette malade pendant le mois de May de l'année 1734. Je la trouvai dans un triste état ; elle touchoit presque au dernier degré de marasme ; il étoit encore annoncé par une petite fièvre lente & par des sueurs nocturnes : cependant rien

n'indiquoit que sa poitrine fût affectée. Je m'apperçus encore d'une suppuration très-lente dans quelques tumeurs du sein. Je ne fus pas d'avis qu'on y appliquât de topique. Je mis la malade, après une petite purgation, à l'usage des bouillons apéritifs, faits avec quelques racines de cette classe, un nouët de safran de mars apéritif, quelques plantes ameres & les cuisses de deux grénoilles; elle continua cet usage pendant près d'un mois. Après ces bouillons elle prit tous les matins, pendant douze jours, huit grains d'æthiops minéral dans la conserve de roses, elle buvoit par dessus une tasse d'infusion de fennel: ces remèdes bornerent le progrès de la maigreur, & quelques tumeurs se dissipèrent. Enhardi par ce petit succès, je fis donner quelques frictions mercurielles qui réussirent au mieux, toutes les tumeurs disparoissoient insen-

siblement; au bout d'un mois & demi, à compter depuis le commencement des frictions, il n'en restoit que deux au sein de la grosseur d'un marron: j'y fis appliquer, pendant quelques jours, un peu de mercure éteint, & mêlé avec l'emplâtre diapalma; elles parvinrent en peu de tems à une parfaite résolution; l'appétit se rétablit peu à peu, les secours ordinaires revinrent abondamment, ils n'avoient pas eu lieu depuis les couches, la maigreur diminuoit sensiblement, & la malade finit de se rétablir par le moyen du lait & d'une bonne nourriture.

SIXIEME OBSERVATION.

Sur une Phthisie occasionnée par une lèpre héréditaire.

En 1743, une Dame âgée de vingt-cinq ans tomba (dans l'Amérique sa patrie) dans une grande débilité de tous ses membres,

& sur tout des jambes qui furent d'abord très-douloureuses; elle avoit en même tems des inquiétudes & des insomnies. A cela succéda une tension douloureuse à la région épigastrique & aux hypochondres: elle se faisoit plus ressentir vers le cartilage xiphoïde qu'ailleurs. Tout l'abdomen fut quelques jours après couvert de taches violettes, de même que les extrémités inférieures qui furent bientôt couvertes de petites tumeurs dures & distinctes les unes des autres; ces parties devinrent presque insensibles.

La malade ressentoit depuis le commencement de petites douleurs aux lobules des oreilles, & il s'étoit formé une glande schirreuse à une mamelle qui devint dans la suite de la grosseur d'un œuf de poule. On fit pendant six ans une grande quantité de différens remèdes, on la mit enfin à la diette blanche qu'elle observa

pendant six mois; elle auroit continué encore plus long-tems, s'il n'étoit pas survenu une fièvre continue qui dura un mois. La malade étoit déjà si exténuée, qu'on désespéra de sa guérison, à moins que l'air de la France n'y pût quelque chose; dans cette confiance, elle passa la mer & vint à Paris.

Dès que la malade fut arrivée dans cette capitale, on la mit à l'usage d'une tisanne scorbutique qu'elle prit pendant un mois & demi, elle prit ensuite le lait de chevre pendant deux mois; mais le mal alloit toujours en empirant. Il se présenta un charlatan qui (selon la coutume de ces gens là) promit d'abord une entière guérison; on s'y livra, & on prit deux fois tous les jours pendant huit mois d'une quintessence où le vitriol dominoit. Tous les symptômes de la maladie commencerent à empirer dès les premiers jours de ce pernicieux usage; & à la fin

les yeux s'enflammerent avec des vives douleurs, la vue s'obscurcit, il se levoit sur les globes des yeux de petites pellicules qui se séparoient à mesure qu'il en venoit de nouvelles; le visage devint animé & couvert de boutons phlegmoneux; il se formoit des écailles sur ces boutons qui, en tombant, donnoient issue à une sérosité claire & mordicante: ces écailles se renouvelloient à mesure que la sérosité cessoit de suinter; les cartilages de la voute du nez s'affaïsserent, & il couloit par les narines une liqueur purulente de très-mauvaise odeur; les levres devinrent extrêmement grosses & se renverserent; les regles cessèrent, & les jambes s'ulcérèrent en plusieurs endroits.

A la vûe de tous ces accidens, le charlatan fut congédié; on se mit entre les mains d'un médecin, qui ordonna les eaux de Spa, & les bouillons de vipere: il survint

à la fin de ces remèdes , une fièvre continue qui dura un mois.

La malade résista à cette fièvre : on lui persuada de faire usage de la boule des Evêques , elle en prit deux fois le jour pendant six semaines : elle vomissoit toutes les fois qu'elle en prenoit ; ce remède l'échauffa extrêmement. Pour la remettre , on lui fit quelque saignée , & on lui donna des calmans pour lui procurer le sommeil qu'elle avoit totalement perdu. Elle avoit déjà fait à Paris un séjour de deux ans , elle en partit très-accablée de foiblesse & de maigreur ; elle alla à Bagnères , où elle prit les eaux & les bains ; de-là elle alla à Bareges , où elle en fit de même , & enfin elle se retira en Guienne au commencement de l'hyver 1750.

Je fus appelé pour voir cette malade quelques jours après son arrivée ; je la trouvai extrêmement maigre ; elle avoit le visage bouffi , bourgeonné , écailleux , &

couvert presque en tous tems d'une sérosité blanchâtre; les lèvres étoient grosses & renversées; mais en certains tems, plus qu'en d'autres; elle y ressentoit de vives cuissens, de même qu'à la langue, qui étoit couverte de boutons. Elle ne voyoit que très-peu: les globes des yeux étoient couverts d'écailles, il en revenoit toujours à mesure qu'il s'en séparoit; elle perdit enfin la vue. *Vultus denique horridus erat, ac quilibet Satyrorum esse fingitur, deformatatur.*

Les extrémités étoient couvertes de taches noirâtres & écailleuses: & en passant la main sur le corps, on trouvoit par tout la peau écailleuse & inégalement grossière & dure. On y distinguoit encore une infinité de tumeurs dures & grosses comme des noisettes, ici comme de gros marrons, & ailleurs comme de petits œufs: cependant il n'y avoit rien qui in-

diquât des vices dans les viscères , & la malade mangeoit avec goût. Les extrémités se gonfloient de tems en tems , elles étoient presque sans sentiment , & les ulceres des jambes suppuroient toujours.

Je désespérai d'abord de la malade ; elle m'avoua que sa maladie étoit héréditaire dans sa famille. Les remedes des charlatans l'auroient rendue incurable , quand bien même elle ne l'auroit pas été d'ailleurs. Je me contentai de lui faire prendre une tisane calmante & évulnéraire : deux mois après son arrivée , il survint une fièvre intermittente irrégulière. Le Chirurgien qui la voyoit lui fit prendre du quinquina ; ce remede rapprochoit les accès , la fièvre alloit devenir continue : on m'appella , je m'attachai aux delayans , aux amers , & je plaçois de loin en loin quelque verre de tisane laxative : la fièvre céda. Un habile médecin conseilla d'essayer quelque friction mercu-

rielle , tout fut inutile. Il y eut encore des retours de fièvre : la malade étoit au dernier degré de marasme , son corps n'étoit plus qu'un squelette , elle mourut un an & demi après qu'elle fut arrivée en province.

SEPTIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthisie causée par des douleurs à la région épigastrique & des obstructions au foie.

En 1746 , une fille de dix-huit ans , qui avoit été jusqu'alors assez robuste & bien constituée , ressentit au commencement de l'hiver de légères douleurs à la région épigastrique vers l'hypocondre gauche ; ces douleurs s'accrurent insensiblement : il survint un petit vomissement qui avoit toujours lieu quelque tems après avoir mangé ; ce vomissement dura d'abord près d'un mois : on donna quelques remèdes , on suspendit

cet accident , mais en peu de jours il revint aussi fréquent qu'auparavant : trois semaines après il cessa de lui-même sans remèdes. Il restoit toujours une douleur à l'épigastre , la malade étoit constipée , ses urines étoient dans l'état naturel , elle mangeoit assez , ses digestions étoient pénibles & difficiles , elle souffroit plus alors de sa douleur que quand l'estomach étoit libre ; elle avoit déjà fort maigri.

Le vomissement revint encore six mois après que la seconde attaque eût cessé , les regles ne couloient plus , les douleurs augmentoient toujours , la malade perdit enfin le sommeil , & manquant de forces pour se soutenir , elle fut obligée de garder le lit. On m'appella dans cet état ; je trouvai une tension considérable aux hypocondres avec une petite fièvre ; la peau étoit sèche & d'une couleur extrêmement pâle. Je fis faire une saignée au bras & des fomenta-

tions émollientes sur l'abdomen : on servoit des lavemens avec la même décoction , on donnoit souvent des narcotiques le soir. La tension & les douleurs diminuerent ; mais le vomissement persistoit toujours. Je fis faire une autre saignée , & je continuaïles fomentations ; le ventre se ramollit , excepté vers la région du foie. Je saisis ce moment pour tâcher d'arrêter le vomissement ; j'ordonnai une potion avec quatre onces d'eau de menthe , une once de suc de limons , & quinze grains de sel d'absinte ; on en prenoit deux cuillerées dans les intervalles des bouillons : le vomissement diminua , & il cessa le troisième jour de cet usage. Je fis prendre ensuite demi once de pulpe de casse dans l'infusion d'une dragme de rhubarbe , on réitéra ce remede trois heures après ; la malade en fut purgée : j'en fis encore prendre le lendemain une prise , il fit bien son effet.

Il n'étoit pas commode de continuer long-tems les fomentations, c'étoit en hyver; on fit à leur place des embrocations avec l'huile rofat & celle de lys, on prenoit en même tems trois verres par jour d'une tifane apéritive & amere; on continua pendant huit jours, on réitéra le purgatif avec la casse & la rhubarbe; le vomissement revint malgré ces remedes: la potion avec l'eau de menthe, &c. le fit cesser dans trois jours. On continuoit toujours les embrocations, je repurgeai quelques jours après, & je faisois prendre de tems en tems par précaution quelque cuillerée de potion: le vomissement revenoit quelquefois; mais il étoit moins considérable, & il cessoit dans un jour, ensuite dans demie journée, & enfin il ne revint plus. On continuoit la tifane: Mais la fièvre n'ayant plus lieu que quelquefois dans la nuit, je fis suspendre tous les remedes, pour ten-

ter ce que pourroit la nature.

Huit jours après les douleurs étoient peu de chose , mais le foie étoit considérablement gonflé ; la malade n'alloit pas du ventre. Je la purgeai avec la casse & le rhubarbe , je la mis ensuite à l'usage d'une opiate , composée avec la gomme ammoniac , les cloportes , le mercure doux , la racine d'énula - campana , la poudre de gaïac , les yeux d'écrevisses & quelques grains de rhubarbe par prise , avec le syrop de cinq racines apéritives : elle en prenoit deux scrupules le matin & autant le soir , & buvoit par dessus un verre de tisane composée de chiendent , de scolopendre , & de bourrache. Après vingt jours de cet usage , les secours périodiques reparurent , & tous les accidens cessèrent à l'exception du gonflement du foie qui étoit toujours considérable , mais sans douleur.

Cependant la maigreur ne dimi-

nuoit pas, au contraire elle sembloit augmenter, c'étoient les embarras du foie qui s'opposoient à l'entier rétablissement de la malade: je la déterminai à se faire faire quelques légères frictions mercurielles sur l'hypocondre droit; elles réussirent au mieux, le foie revint dans son état naturel, & elle se rétablit parfaitement bien; il y a trois ans qu'elle jouit d'une santé parfaite.

HUITIÈME OBSERVATION.

Suite de l'observation précédente.

Les filles & les femmes sont souvent attaquées dans ce pays de phthysies, causées par des obstructions dans les viscères du bas-ventre; mais je n'ai pas vû ces maladies ainsi fréquentes que depuis trois ans; je pourrois rapporter, depuis ce tems là, un nombre d'observations semblables à la précédente. Les malades qui ont été

secourues à tems , sont toutes guéries par la même méthode dont je me suis servi dans la maladie dont je viens de faire le narré ; & celles qui ont été négligées , sont mortes hydropiques.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie nerveuse.

Une Dame de Flandre , d'une famille distinguée parmi la noblesse de cette contrée , âgée de cinquante ans , d'un tempérament assez robuste , vint faire un voyage en ce pays , il y a environ cinq ans. Elle fut très-incommodée dans sa route : plusieurs accès de fièvre l'obligèrent de faire un séjour considérable à trente lieues de l'endroit où elle devoit se rendre. Dès qu'elle se crut entièrement remise , elle continua son voyage ; mais étant arrivée à sa destination , elle se trouva très-fatiguée : elle ne mangeoit que peu depuis quelques jours , &

son estomach ne faisoit plus que des digestions imparfaites : elle maigriffoit à vue , & elle étoit presque desséchée ; lorsqu'elle s'apperçut , quelque tems après , que ses jambes devenoient œdémateuses ; en peu de jours les jambes & les cuisses furent très-gorgées. Elle appella un médecin , qui lui ordonna des tisanes diurétiques & des purgatifs violens : à peine en - eut elle usé quatre jours , qu'il survint une petite fièvre & des foiblesses fréquentes ; l'hydropisie augmentoit , le ventre étoit tendu ; mais il n'y avoit pas encore , dans sa cavité , des serosités épenchées. On me demanda du secours , & je fus surpris de la grande maigreur du thorax & des extrémités supérieures ; tout le reste du corps étoit œdemateux.

J'attribuai la cause de ces accidens à un vice de l'estomach , qui dépendoit d'un relâchement de ce viscere ; d'autant mieux que dès qu'on avoit pris du bouillon , on

y ressentoit un poids qui duroit plusieurs heures, & que les excréments, qu'on rendoit quelque tems après avoir pris le bouillon ou autre nourriture, n'étoient pas à demi digérés. Je fis d'abord faire usage d'une tisane avec la scolopendre, la fumeterre, & le petit chêne; on en buvoit trois verres par jour, le matin, à midi & le soir; & immédiatement avant les prises du matin & du soir, on prenoit la poudre suivante.

Prenez cassis, racine d'arum, petite sauge, roses rouges, de chacun huit grains; canelle & saffran oriental, le tout en poudre, de chacun quatre grains, pour une prise.

Dès le cinquième jour de cet usage, cette Dame s'apperçut que ses digestions commençoient à se rétablir; dans huit jours elle eut appétit: à mesure que les fonctions de l'estomach se rétablissoient, l'hydropisie se dissipoit. Elle continua sans interruption l'usage de

ces remèdes , pendant près d'un mois ; elle n'eut pas besoin d'autre secours : cependant elle en reprenoit quelque prise de tems en tems , & elle fut en état , deux mois après , de s'en retourner en Flandre , où elle a joui jusqu'à présent d'une santé parfaite.

DIXIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie nerveuse.

Un Enfant unique , d'une maison de qualité , étant à la mammelle , avoit de tems en tems de petites fièvres & des flux de ventre : les vers étoient la cause de ces accidens , disoit-on , comme il est d'usage chez le peuple dans toutes les maladies des enfans : on donnoit des vermifuges & des purgatifs assez fréquens , c'est la méthode ordinaire. Cependant cet enfant chéri , qui faisoit les plus belles espérances de sa famille , étoit souvent attaqué de ces accidens , il

maigrissoit à vûe , & l'on n'accu-
soit jamais que les vers , d'autant
mieux qu'il en rendoit quelqu'uns
de tems en tems ; cela donnoit en-
core occasion à redoubler les ver-
mifuges & les purgatifs.

Cependant la fièvre devint con-
tinue, elle dégénéra en fièvre len-
te ; le flux de ventre , qui aupara-
vant n'avoit lieu que de tems en
tems , ne discontinuoit presque
plus. Je fus appelé à l'absence du
médecin ordinaire ; je soupçonnai
d'abord un vice général dans les
liquides , & un relâchement con-
sidérable du ventricule. Cet enfant
mangeoit , je craignois qu'on ne
lui donnât trop de nourriture ou des
choses nuisibles : il étoit d'une mai-
greur extraordinaire ; cependant la
nourrice me paroissoit bien consti-
tuée. Je suspendis mon jugement
sur son compte , jusqu'à ce que je
serois instruit de ses mœurs , & de
sa façon de vivre : je fis prendre ,
en attendant , quelque absorbant ,

dans quelque cüeillerée de teinture de rhubarbe & de mirobolans ; ces remedes sembloient rétablir un peu l'estomach , & diminuer les autres symptômes : mais l'enfant revint bien-tôt dans le même état. On m'apprit que la nourrice étoit extrêmement emportée , & que ses violences étoient fréquentes, qu'elle étoient passionnée , &c. J'examinai son lait , il n'avoit presque pas de consistance , il n'étoit pas de la couleur , ni du goût ordinaire : c'étoit là la véritable cause de la perte de cet enfant , il ne m'en fallut pas davantage pour faire congédier cette nourrice.

Je crus que le lait ne pourroit que se corrompre dans un estomach si dérangé , & dans un sang déjà corrompu ; l'enfant avoit près de deux ans ; & comme il étoit accoutumé à manger , je conseillai de ne lui donner plus de lait. Il ne se trouvoit pas plus mal de ce régime ; un mois après , au contraire ,
il

il n'avoit presque plus de fièvre, & les autres symptômes s'étoient calmés; mais le public, qui décide toujours en médecine, exigea qu'on lui donnât une nourrice, on le fit: bientôt après la fièvre & les autres symptômes empirerent & il mourut entièrement desséché.

ONZIÈME OBSERVATION.

*Sur une Phthisie nerveuse occasionnée
par un cuir de Bœuf.*

Un jeune homme, âgé de 17 ans, travaillant dans une tannerie, à la première préparation du cuir frais d'un bœuf qui étoit mort depuis peu du charbon, s'apperçut qu'il lui survenoit une petite tumeur à la partie moyenne de l'avant-bras; il n'y fit pas d'abord grande attention, parce qu'il n'en souffroit pas. Cependant cette tumeur faisoit des progrès, elle devint considérable, & dans trois jours tout le bras fut extrêmement enflé, y

comprenant les doigts , la main & l'épaule : mais cette enflure n'étoit pas douloureuse ; on appella un Chirurgien qui la guérit en peu de jours.

A peine ce fût-on apperçu de cet accident , que le malade ressentit une soif extraordinaire , qui a duré jusqu'à sa mort , il commença d'abord de maigrir , il devint fort affamé , il se déclara un flux considerable , une douleur de tête continueuse & des insomnies fréquentes ; le malade a resté dans cet état pendant cinq ans , il n'a jamais gardé le lit , il ne touffoit pas , il se promenoit toujours ; mais la maigreur étant parvenue à son dernier période , il lui survint une fièvre lente , & sa vie s'éclipfa comme la flamme d'une chandelle qui manque de nourriture. Le malade est mort en cette ville cet hyver dernier 1751 , sans avoir jamais fait d'autres remèdes que ceux qu'on a employé pour le guérir de la tumeur.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie nerveuse.

Il arriva en cette ville, (Nerac) pendant le printems de l'année 1748, un jeune Gentilhomme Anglois qui touchoit déjà au dernier degré de Phthisie ; il étoit d'une grande foiblesse dans tout son corps, il mangeoit très-peu, il étoit fatigué en tout tems par une grande oppression qui augmentoit de tems en tems, comme par périodes ; on l'auroit prise pour des attaques d'asthme convulsifs ; il touffoit pour lors jusqu'à étouffer, il avoit grande peine à cracher ; quand il crachoit, il rendoit des crachats extrêmement gluans ; & il avoit, par tems, une petite fièvre.

Cet Anglois portoit avec lui ses remèdes, il prenoit tous les matins une cuillerée de sirop d'ail, composé avec une once & demi d'ail bouilli, deux onces de gomme am-

moniac , & une livre de sucre candi ; il montoit à cheval deux fois par jour , il alloit à un quart de lieue , à demi lieue , & plus loin , selon que ses forces le permettoient ; il prit ensuite le bouillon de vipère , de la composition de Mr Helvétius , tom. premier , p. 102. Se trouvant enfin de beaucoup mieux , après cinq mois de séjour , il s'en alla dans le Languedoc , ensuite à Paris , & nous apprîmes en peu de tems qu'il étoit totalement guéri.

Il arriva un accident à ce jeune Seigneur , comme il se remettoit sensiblement de sa maladie , auquel accident ses compatriotes , qui étoient en France , attribuerent son entier rétablissement ; le voici.

Ce convalescent désiroit ardemment voir une chasse que le Roi devoit faire , il se crût en état de suivre le cortége , il monta à cheval : il fit , étant en chasse , une chute fort rude ; il en resta sur la place sans mouvement & sans parole ; on le

crut mort, on le porta dans la maison la plus prochaine, on le saigna, il se remit quelques heures après, dans peu de jours ses forces furent totalement rétablies, & il reprit d'abord, comme par miracle, son ancien embonpoint, dont il a joui jusqu'aujourd'hui sans interruption.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie nerveuse causée par des habitudes impures.

Un jeune homme de trente ans, s'étoit tellement livré, depuis l'âge de dix-huit ans, à des commerces impurs, qu'étant sollicité pour se marier, il vint me trouver pour me consulter sur un écoulement fréquent & involontaire de semence qui se faisoit presque sans érection & sans qu'il le sentît; cette matiere étoit fort liquide, il lui survenoit souvent des fourmillemens à l'épine du dos qui se répandoient dans tout le corps; il man-

geoit & il dormoit à son ordinaire ; cependant il étoit essoufflé au moindre exercice qu'il faisoit ; il me pria de le fortir de cet état , il avoit raison de le craindre , c'étoit un commencement de Phthisie qui l'auroit infailliblement conduit au tombeau.

Je le purgeai d'abord avec l'eau de casse , & je lui ordonnai l'usage des bouillons de tortue & d'écrevisse avec la chicorée sauvage , la laitue , la fanicle & la scolopendre ; il les prit pendant trois semaines.

Et enfin il usa pendant quinze jours d'une dragme chaque matin de l'opiate suivante.

Prenez semences de laitue & de plantain de chacun trois dragmes , deux dragmes de blanc de balaïne , & demi once de conserve de roses ; on prenoit par-dessus une tasse d'infusion de coquelico. Pendant les derniers douze jours , on enveloppoit pendant la nuit les parties , & l'on couvroit les aines de compresses trempées dans une dé-

coction de pignons de graine de chanvre broyées & écrasées, & de feuilles de creffon & de fenoüil ; le malade fut remis par le moyen de ces remèdes dans l'état naturel ; & l'usage du lait de chevre dissipa sa maigreur.

Je recommandai dès le commencement de s'abstenir de toutes sortes d'alimens qui pourroient l'échauffer & surtout des salures, & d'épiceries, de ne s'occuper qu'à des choses entièrement opposées à ses mauvaises habitudes, & de faire toujours quelque exercice modéré. Ce malade fût en moins de quatre mois en état de se marier, & depuis un an qu'il a fait ces remèdes il n'a plus ressenti la moindre de ces incommodités.

ARTICLE IV.

Reflexion sur les causes des Phthysies dorsales ou nerveuses.

LEs Phthysies dorsales & nerveuses, ont toujours pour cause immédiate, des embarras ou des déran-

gemens dans les nerfs ou dans leurs principes ; ou des vices dans les liquides qu'ils contiennent dans leurs calibres.

Les embarras dans le principe des nerfs , peuvent être causés , par tout ce qui peut être en état de former des congestions & des engorgemens dans le cerveau & dans la moëlle de l'épine , & de faire obstacle à la libre progression du suc nerveux.

Les embarras dans les distributions des nerfs , ou pour mieux dire dans les filets nerveux proviennent des nerfs eux-mêmes ou de leur suc dépravé. Si les nerfs déclinent d'un état naturel par quelque cause que ce soit , la progression de leur suc en sera retardée , interrompue ou trop précipitée ; la nutrition des solides ne sçauroit se faire exactement, car elle depend des oscillations naturelles , unies , & égales du système nerveux : les principales fonctions déclineront bien-tôt & ne tarderont

pas à fournir des signes essentiels de la Phthisie nerveuse, qui n'est que trop souvent la suite de ces derangemens.

Le suc nerveux dans l'état naturel, est un liquide huileux & très-divisé, qui nourrit les nerfs, entretient leur souplesse & la liberté de leurs oscillations. Ce liquide n'est autre chose qu'une lymphe parvenue à ses dernières préparations, & devenue différente de la lymphedes vaisseaux par sa ténuité, & en ce qu'elle ne durcit pas au feu comme celle là: elle s'évapore au contraire quand elle est échauffée; il n'est pas surprenant; puisque la matiere en est fournie par les arteres carotides & vertébrales, dont le sang est de beaucoup plus subtil & plus divisé que celui des autres vaisseaux. D'ailleurs la nature qui est admirable dans toutes ses operations, paroît encore plus admirable dans la préparation du suc nerveux, que dans toutes les autres sécrétions, par

l'infinité des moyens dont elle se sert pour les perfectionner.

Cependant quelles que soient les précautions que la nature prend pour perfectionner le suc nerveux , elle ne peut pas l'empêcher de dégénérer quand les liquides d'où il provient sont pervertis ? c'est une conséquence analysée par cet axiome certain , *principiatum debet redclere naturam principii.*

Tout dégénère à mesure que le suc nerveux se déprave , & que les nerfs dégénèrent eux-mêmes : il n'est donc pas surprenant qu'il survienne des Phthisies nerveuses à la suite des vapeurs hystériques , des écrouelles , de la lèpre , de la vérole , &c. & de l'abus de six choses non naturelles.



ARTICLE V.

Réflexion sur la cure des Phthifies dorsales & nerveuses.

LEs Phthifies dorsales & nerveuses symptômatiques exigent d'abord les mêmes remèdes qui conviennent à la maladie principale qui les a causées; la Phthisie rapportée dans la première observation, qui provenoit de vapeurs hyftériques fut guérie par des remèdes hyftériques, & ensuite par des apéritifs; celle qui est rapportée dans la seconde observation, étoit causée par un virus écrouelleux, fomentée & accrue par le pus de plusieurs ulcères de cette nature; elle fut guérie par des remèdes resolutifs, adoucissans, absorbans, diaphorétiques, &c. tous propres à rétablir la masse des liqueurs, à borner le progrès du virus, & à concourir à cicatrifer les ulcères. Celles enfin qui prove-

noient d'obstructions , de la vérole &c. furent guéries par des apéritifs, par des antivénériens &c. C'est-là une regle générale dont il n'est pas permis de s'écarter dans la pratique de la Médecine.

Il arrive souvent que la cause de la maladie principale étant détruite, le genre nerveux reste encore affecté, & que la Phthisie persiste ; ce reste de Phthisie pourroit faire des progrès. Il est dans ce cas-là nécessaire de changer de méthode & de la traiter comme Phthisie nerveuse essentielle.

Les indications curatives des Phthisies dorsales & nerveuses essentielles , présentent d'abord des obstructions à détruire , des tensions & des roideurs dans les solides à dissiper , & des vices du suc nerveux à réparer.

On détruit les obstructions des nerfs par les résolutifs , par les incisis , & les apéritifs ; on remédie à leurs tensions & à leurs roideurs

par les émolliens & les humectans ; on répare les vices du suc nerveux par une diète exacte & convenable ; on finit la cure par des remèdes absorbans & diaphorétiques , & l'exercice est nécessaire dans tous les tems de cette maladie ; on le verra plus bas.

Tous les apéritifs ne conviennent pas dans les maladies des nerfs , il faut éviter exactement ceux qui pourroient irriter leurs fibres comme le fer ; le mercure seroit aussi nuisible dans les Phthysies essentielles. On doit se servir des gommes incisives , resolutives & apéritives, & du suc ou de la décoction des plantes qui ont la même vertu.

C'étoit-là la méthode d'Hypocrate ; il recommandoit dans cette maladie les poireaux , le celeri , la rhüe , la menthe, &c. Ce sçavant Médecin n'auroit-il pas encore eu en vue, en se servant de ces plantes , d'inonder le genre nerveux ,

tant dans ses calibres qu'au dehors de leurs parties odorantes, & de rétablir par-là les oscillations naturelles des fibres nerveuses. Cette idée curative paroît digne de la sagacité de ce grand homme; car les immenses divisions des corps odorans, & les effets que font les divisions sur les organes de l'odorat, préviennent assez de l'effet qu'elles peuvent faire sur tout le système des nerfs.

Hypocrate ne s'en tenoit pas à ce seul secours pour rétablir la souplesse des nerfs: il employoit par intervalles, des fomentations, il procuroit la liberté du ventre avec le suc de choux & de bêtes, où il mêloit du miel; il portoit son exactitude jusqu'à prescrire les alimens qu'on devoit prendre, & ayant toujours en vue de rétablir le ton naturel du genre nerveux, il faisoit user de tems en tems de pain fait avec la farine, l'eau & l'huile. Il secondoit cette sage pratique, par

l'exercice ; les nerfs se trouvoient par ce moyen raffermis, en état d'assujettir ce qui faisoit obstacle à leurs fonctions , & d'épurer la masse des liqueurs par une transpiration soutenue.

L'exercice qu'Hypocrate faisoit faire à ses Phthifiques consistoit en promenades & en de petits voyages ; dès le commencement de la maladie, il faisoit faire jusqu'à vingt stades , il augmentoit tous les jours de cinq , & enfin les voyages qui étoient le plus près de la guérison , (qu'on obtenoit ordinairement dans un an) étoient de cent cinquante stades par jour. Ces marches se faisoient en divers tems de la journée ; on en faisoit le matin , l'après-midi , & après souper. Hypocrate choisissoit scavamment le tems & les momens où les organes des digestions devoient être sollicités pour recevoir des alimens , & ceux où ils devoient^{au} être secondés pour les digérer.

Plusieurs auteurs, depuis l'école des Grecs, ont approfondi l'utilité de l'exercice dans les Phthisies : cela fait que je ne m'étendrai pas ici sur ce sujet ; je me contenterai de rappeler que ce secours a eu dans tous les tems, un si grand succès, qu'on peut le regarder comme le principal remède de ces maladies. Les Anglois Phthisiques qui passent en France pour y voyager y guérissent presque tous par ce moyen ; d'ailleurs étant nouveaux hôtes dans un pays où les usages sont différents de ceux de leur patrie, ils se font à ces usages, ils quittent leurs anciennes habitudes, ils respirent un autre air ; tout cela contribue puissamment à leur guérison.

Quand les malades ne peuvent pas voyager comme le Phthisique de la seconde observation, qui n'auroit sçu marcher n'y se tenir à cheval par rapport aux usages du pied, & qui n'étoit pas en état d'avoir

un équipage ; ou quand l'exercice ne les fait pas assez transpirer , il est nécessaire d'avoir recours aux absorbans & aux diaphorétiques ; mais il faut, avant d'employer ces remèdes , que les solides aient assez de souplesse pour ne pas s'opposer à leur effet , autrement ils seroient plutôt nuisibles que salutaires. Voyez mon livre sur les promptes variations de l'air , *Chap. XVI.*

SECTION SECONDE.

ARTICLE I.

Remarques sur la Pulmonie en général.

LA Pulmonie est causée par des tubercules dans les Poumons , ou par des matières âcres & abondantes qui remplissent & déchirent les vésicules de ce viscere , ou enfin par la rupture , ou l'érosion de ses vaisseaux qui y causent des ulcères.

ARTICLE II.

Il y a dans les Poumons deux différentes espèces de Tubercules.

ON a observé deux différentes espèces de Tubercules ; les uns sont crus & de nature à ne jamais suppurer ; les autres suppurent & forment des ulcères. De quelle nature que soient les Tubercules , ils conduisent à la Phthisie quand ils ne sont pas dissipés à tems.

ARTICLE III.

Remarques sur les Tubercules qui ne suppurent pas.

LEs Tubercules qui ne suppurent pas , pullulent extrêmement , les Poumons s'en farcissent ; ces malades sont sans cesse fatigués par une toux sèche , ils se dessèchent peu à peu , ils ne respirent qu'avec peine ; cette difficulté de respirer augmente insensiblement ,

& l'on étouffe; il n'y a pas ordinairement dans ces fortes de Phthifies, de fièvre caractérisée. Gallien a vu cracher à un homme, de ces Tubercules, de la grandeur de grains de vesse. Sennert rapporte qu'un Professeur de Wittemberg rejetta également par les crachats de petites boules blanches & dures, & qu'il mourut phthifique. Pour moi, j'ai guéri un Prêtre auquel il restoit des signes de phthisie, après avoir rendu en différens tems par les crachats deux corps durs pétrifiés & couverts de pus; ces corps étoient longs d'un pouce sur huit lignes de circonférence; je détaillerai plus bas cette observation.

ARTICLE IV.

Remarques sur les Tubercules qui suppurent.

IL y a deux espèces de Tubercules qui suppurent; les uns sont grands & les autres sont petits: les

grands sont ceux qu'on appelle vomique des Poumons; c'est-à-dire, des abscesses considérables dans la substance de ce viscere. Il est des malades qui n'ont qu'un de ces abscesses, & d'autres en ont plusieurs, comme l'on peut voir par la seconde observation de cette section. Ces tumeurs se forment souvent sans qu'il y ait des signes assurés qui les fassent connoître, elles crevent tout-à-coup: le pus qui s'en répand inonde les bronches, il ferme le passage de l'air, & le malade suffoque: à moins que l'abscess ne soit petit, ou que le malade ne soit assez robuste pour résister à cette attaque; pour lors le pus est pris à différentes reprises par les bronches pour être rendu par la voye des crachats: si l'on rend l'abscess & que l'ulcère ne se cicatrise pas dans quarante jours (on le connoît en ce qu'on continue de cracher du pus après ce tems) on tombe dans la Phthisie, c'est le sentiment d'Hypocrate.

Les petits Tubercules pullulent beaucoup, les Poumons en sont souvent farcis; avant qu'ils ne suppurent, on les appelle crus, ils causent même en se formant une petite toux sèche, qui augmente insensiblement à mesure qu'ils grossissent, & qu'ils se multiplient; cependant une toux sèche peut avoir lieu sans qu'elle soit causée par des Tubercules; celle-ci n'est pas de durée; au lieu que celle qui provient de Tubercules, dure toujours, & change de nature selon les différens états des Tubercules.

Pendant tout le temps que les Tubercules sont crus, ils occasionnent une petite douleur à la poitrine: quand les Poumons en sont farcis, les glandes & les vaisseaux de ce viscere en sont comprimés. La lymphe s'échappe par les pores, les lymphatiques s'entrouvrent, la toux devient humide, le malade maigrit, & il survient une petite fièvre. On a toujours un peu de

fièvre dès le commencement de la pulmonie ; mais on ne s'en aperçoit pas , parcequ'elle n'est pas considérable ; dès qu'elle le devient, on touche au second degré de Phthisie.

On est au second degré de Phthisie , dès que les Tubercules s'enflamment , que la fièvre s'allume , & qu'elle devient continue ; on a des chaleurs inquiétantes , la toux est violente , il survient des sueurs nocturnes , colliquatives , les Tubercules crevent , chacun d'eux forme un ulcère , on rend des crachats purulens & en abondance , ces crachats sont quelquefois sanguinolens , le sang se corrompt peu-à-peu , la fièvre devient putride : de-là des diarrhées , des hydropisies &c. qui conduisent bientôt au troisième degré de Phthisie qui est le dernier degré de marasme , & un état où il n'y a plus d'espoir de guérison.

ARTICLE V.

Contenant des Observations sur la Pulmonie , causée par des Tubercules.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Pulmonie causée par des corps durs , engendrés dans les Poumons.

UN Prêtre , d'une maison distinguée, âgé de vingt-huit ans, qui n'avoit jamais ressenti la moindre incommodité, fut saisi tout-à-coup d'une fièvre quotidienne peu considérable, elle le prenoit du commencement, par froid, c'étoit dans les premiers jours du Carême de l'année 1748. Comme la fièvre n'étoit pas grande, on la négligea, mais elle dégénéra en fièvre lente. Environ un mois après (à compter du premier accès de fièvre), il sentit un petit poids dans la poitrine qui gênoit la respiration; il fit des efforts pour tousser dans l'espérance de rejeter

la cause de cette pesanteur ; mais cela lui fut inutile ; il s'ensuivit une toux sèche qui se soutint pendant plus de trois mois. On lui fit prendre le lait coupé avec une décoction d'orge qui lui causa un flux de ventre ; on changea de remède , on prit les eaux de Cauterets. La toux devenoit tous les jours plus fâcheuse, & les crachats de lymphatiques qu'ils étoient , parurent teints de sang : le malade en fût allarmé ; mais son allarme fut bien plus considérable quelques jours après , faisant des efforts pour cracher , il rendit un bouchon dur comme de la corne. (C'est son expression) long de près d'un pouce , sur huit lignes de circonférence ; ce corps étranger étoit couvert de pus. La toux augmenta , il survint de vives douleurs de poitrine , & le malade rendoit tous les matins , à la suite de la toux , quantité d'eaux rougeâtres qui devinrent blanches en peu de jours , cela dura pendant un

un mois ; on reprit les eaux de Cauterets , la toux n'en fut pas moins violente , on cracha encore du sang , la respiration étoit gênée de plus en plus , jusqu'à ce qu'à la suite d'une grande toux on eût rendu un autre bouchon de la même nature & de la même grandeur que le premier. Il survint après les mêmes symptômes qu'auparavant , mais ils durèrent moins ; la toux diminua considérablement , cependant elle avoit toujours lieu , les crachats étoient purulens , il restoit une fièvre lente , & une douleur à la poitrine & entre les omoplates ; on avoit déjà désespéré de la guérison de cette maladie ; cependant le malade vint me consulter (je ne l'avois pas encore vu) , je le rassurai & je lui fis les remèdes suivans.

Quoique le malade fût déjà très-maigre , je lui fis tirer de l'un des bras , huit onces de sang : je le purgeai le lendemain , avec deux on-

ces de manne , & je le mis tout de suite à l'usage d'une tisane vulnéraire & pectorale ; elle étoit composée avec le lierre terrestre , la pulmonaire , les sommités fleuries d'hypéricum , la bourrache & la scolopendre ; il en prenoit trois ou quatre gobelets par jour ; les crachats blanchirent un peu dans quinze jours : J'ajoutai ensuite à la tisane , un tiers de décoction de farsépareille ; & comme il paroissoit encore quelque peu de sang avec les crachats , je fis prendre tous les matins pendant près d'un mois , une opiate composée avec dix grains de poudre de racine d'année , autant de pierre hæmatite , quatre gouttes du baume du Perou liquide , & le syrop de capillaire , je purgeai encore une fois. Quand on eut fini l'usage de l'opiate , je ne donnai pour tout remède qu'une tisane avec le lierre terrestre , & les sommités d'hypéricum : la toux , la fièvre , & la douleur de poitrine

disparurent ; le malade (qui avoit resté au voisinage de Nerac , pour que je le visse plus commodément pendant qu'il useroit de mes remèdes) s'en retourna chez lui comme assuré de sa guérison.

Près de trois mois après il survint une nouvelle allarme ; le malade sentoit une gêne dans la respiration , je crus d'abord que c'étoit l'effet d'un gonflement des cicatrices ; & comme il n'avoit plus de fièvre & que son estomac digéroit au mieux , je lui fis prendre pendant douze jours quatre gobelets chaque matin d'eaux du castéra vives en deux prises , je faisois mettre à la seconde prise une quatriéme partie de lait d'ânesse. Ce remède reussit d'abord ; mais deux mois après il survint encore une pesanteur de poitrine , je ne doutai plus qu'il ne se formât des tubercules ; je fis user pendant un mois d'un bolus avec les gommes ammoniac & galbanum , où je mê-

lois six grains de safran de Mars apéritifs par prise, on bûvoit par dessus un gobelet de tisane composée avec la racine de fraisier & de garance, & les feuilles de scolopendre & de fumeterre; après ces remèdes on reprit les eaux du castere seule, & le malade fut parfaitement guéri par le moyen de ces remèdes: il y a déjà plus de trois ans qu'il jouit d'une santé parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

Sur plusieurs Vomica rendus par le même sujet.

En 1744, un homme de qualité âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament très-robuste, mais qui dégénéroit depuis un an, ce qui paroissoit par le désordre de ses digestions, & par le fonds de son teint qui pâlissoit à vue, fut surpris pendant la nuit à la suite d'une petite toux sèche qui avoit duré

déjà quelques jours , d'une suspension presque totale de la respiration avec de grandes envies de tousser : mais il ne le pouvoit pas , parce que l'action de tous les muscles de la poitrine étoit en même tems suspendue par un mouvement tonique ; le malade étouffoit enfin, lorsque tout-à-coup , le thorax se contractant violemment , il coula par la trachée artère une grande quantité de sérosités , qui venoient par ondées à mesure qu'on faisoit des efforts pour tousser.

Je fus appelé le lendemain de cet accident, j'examinai ces matières qu'on avoit conservées dans une terrine ; elles étoient encore couvertes d'une écume blanchâtre d'environ deux pouces d'épaisseur, il y avoit parmi de petits pelotons de pus d'un jaune foncé ; je séparai cette écume , je trouvai dessous plus de trois pintes d'une lymphe grisâtre : je la versai par inclination, & je vis au fond environ trois onces

(autant que je pus en juger à la vue) de pus fort épais mêlé avec un peu de sang presque décoloré. On continua de cracher du pus pendant sept à huit jours; la toux cessa au bout de ce tems-là & on finit de cracher.

Après que j'eus examiné ces matières, on me dit que le malade avoit eu depuis quelque tems, toujours pendant la nuit, trois attaques à-peu-près semblables, mais de beaucoup moins vives. Qu'il s'étoit toujours passé dix à douze jours de l'une à l'autre, qu'il avoit rendu des matières de la même qualité, mais d'un tiers moins à chaque attaque qu'à la dernière; & qu'après chacune il avoit toujours touffé pendant quatre ou cinq jours.

Je donnai des remèdes pour déterger & cicatrifer l'ulcère, & pour rétablir les digestions; tout sembloit avoir réussi au mieux, lorsqu'environ un mois après il arriva

pendant la nuit le même accident qu'auparavant , suivi d'autant de danger , & avec une évacuation de pus & de lymphe pour le moins aussi abondante.

Je réitérai les mêmes remèdes , je leur fis succéder de légers apéritifs , tant en opiate qu'en boisson , pour tâcher de prévenir de nouveaux accidens, & qu'il ne se formât de nouveaux tubercules ; mais c'étoit trop tard, ils étoient déjà formés & prêts à suppurer : il arriva au bout d'un mois une nouvelle attaque pendant la nuit, celle-ci fut suivie de trois autres pendant trois nuits consécutives. Les poumons furent tellement délabrés par toutes ces attaques que le malade ne cessa plus de cracher du pus ; la fièvre se mit bientôt de la partie , il maigrissoit très - rapidement , il tomba bientôt dans le dernier degré de Phthisie , & il mourut enfin hydro-pique.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur un Vomica.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un assez bon tempérament & accoutumé à des exercices pénibles, fût fatigué pendant l'été dernier (1751) par une toux à la suite de laquelle il rendit des crachats lymphatiques; la toux devint très-vive au commencement de l'automne. Comme il touffoit un jour avec beaucoup de force, la toux devint convulsive, & il rendit quelques gorgées de pus; il avoit depuis quelque tems une petite douleur de poitrine; cette douleur augmenta, il survint un peu de fièvre, & des sueurs pendant la nuit; il rendoit tous les matins en touffant beaucoup de sérosités: il devint très-foible: on m'appella, je m'appliquai à déterger l'ulcère, il ufoit à cet effet de tisanes pectorales & vulnéraires; comme

il ne dormoit pas , il prenoit presque tous les soirs des narcotiques ; outre les tisanes je lui donnai une fois par jour d'une opiate faite avec la poudre d'hali , la pierre hæmatite, quelques gouttes de baume du Perou liquide & le syrop de pied de chat ; je purgeois de tems en tems avec la manne & la rhubarbe dans une infusion de capillaire : après quelque tems de cet usage , tous les symptômes diminuerent , le malade cessa peu-à-peu de cracher du pus , & la toux disparut insensiblement ; cependant il avoit encore une petite fièvre qui se manifestoit tous les soirs , elle céda en peu de jours à une tisane de squine & de farsepareille : il se rétablit ensuite parfaitement bien , & il fait depuis ce tems-là tous ses exercices , avec autant de force & avec autant d'aisance qu'avant sa maladie.



QUATRIÈME OBSERVATION.

*Sur une Pulmonie avec des signes de
Tubercules.*

Une Demoiselle âgée de vingt-deux ans dont la sœur étoit morte d'une Pulmonie, fut attaquée en 1747 d'une toux sèche avec une douleur fixe sous le sternum vers le cartilage xiphoïde; la toux augmenta; elle devint humide dans deux mois, & la douleur de poitrine portoit entre les deux omoplates, la fièvre fût bientôt de la partie, les secours périodiques diminuèrent considérablement, & la couleur en étoit changée. La malade craignoit déjà de subir le sort de sa sœur, elle me demanda du secours; je la fis saigner au bras, & deux jours après je la fis saigner au pied, je la purgeai ensuite avec deux onces de manne dans une infusion de fené; dès le lendemain de la purgation, je la mis dans l'u-

sage d'une tisane composée avec les racines de chicorée sauvage, de fraisier, de bruscus & d'althéa; j'y ajoutai sur la fin de la cuite, une pincée de fleurs de nymphaea, autant de fleurs de pavot rouge, & un peu de miel de Narbonne: on prenoit quatre grands gobelets par jour de cette tisane, on continua pendant un mois. La toux & la fièvre diminuerent par le moyen de cet usage: & la douleur de poitrine étoit devenue très-supportable; il étoit même des tems où on ne la ressentoit pas. On fit ensuite usage des eaux de Cauterets, on en prenoit cinq ou six verres le matin en deux prises; au bout de douze jours, on cessa les eaux, pour prendre le soir & le matin un demi verre chaque fois des fucs de chicorée sauvage & de bourrache mêlés ensemble, & étendus dans un grand verre de décoction de sarsaparille; on continua ce remède pendant

trois semaines ; il finit heureusement cette cure ; la Demoiselle se maria , elle a fait des enfans , elle jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

CINQUIÈME OBSERVATION.

*Sur une Pulmonie avec Hydropisie ;
causée par des Tubercules.*

Un jeune homme de quatorze ans , d'un tempérament assez délicat, se trouva incommodé en 1743 , par des lassitudes & des fourmillemens dans tout son corps ; à cela succéderent des dégoûts , des douleurs aux hypocondres, & une toux sèche. La toux augmenta ensuite , elle devint humide, & il commença de ressentir une douleur fixe entre les omoplates. On m'appella environ deux mois après que ces incommodités eurent commencé : je trouvai un peu de fièvre , elle n'avoit lieu que la nuit, elle finissoit le matin par une petite moët-

teur. Je le fis saigner au bras , & il prit , pendant trois jours , deux verres chaque matin d'une infusion de rhubarbe , de tamarins & de quelques follicules de fené ; j'ajoutai au premier verre une once de manne. Le malade fut purgé suffisamment : je le mis le lendemain dans l'usage d'une tisane composée avec le chiendent , la racine de fraisier , & les feuilles de buglose & d'érisimum , il en prenoit quatre verres par jour ; j'ajoutois tous les soirs à l'heure du sommeil , six dragmes de syrop violat ; & de tems en tems je substituois à ce syrop , deux dragmes de diacode. Quand le malade eut pris cette tisane pendant un mois , la fièvre étoit fort peu de chose , mais les autres symptômes persistoient : je fis prendre du gruau deux fois par jour. Cependant les jambes devenoient œdémateuses , il y avoit de tems en tems quelque retour de fièvre & la maigreur ne diminuoit

pas ; une infusion de sassafras avec un peu de cristal minéral dont il prit pendant quelque tems deux verres par jour , fit disparoître la fièvre & l'œdeme , & le malade se rétablit en continuant l'usage du gruau.

Ce jeune homme étoit le maître de se livrer à ses fantaisies , ses parens ne vouloient pas le gêner , il profitoit imprudemment de la liberté qu'on lui donnoit , il mangeoit de tout sans distinction , & il donnoit toujours la préférence à ce qui pouvoit lui nuire. Les crudités , le vinaigre , les salures , les épiceries , &c. étoient pour lui des mets de prédilection : aussi en fut-il bientôt la dupe ; il retomba un an après sa guérison , dans la même maladie ; elle fut plus longue & plus obstinée que la première fois , elle dura quatre mois , il guérit encore par la même méthode , si ce ne fut pas absolument par les mêmes remèdes. Les jambes devin-

rent oedémateuses comme la première fois , il se forma enfin une anasarque qui fut radicalement guérie par l'usage d'une tisane de fassafra avec le nitre purifié ; cette tisane m'a souvent réussi en de pareilles occasions.

Cette seconde attaque ne rendit pas le malade plus sage : il continua de se gouverner très-mal , il retomba huit mois après ; & étant parvenu au dernier degré de Phthisie , il mourut hydropique.

SIXIÈME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie causée par des Tubercules.

Une Dame âgée de vingt-cinq ans , naturellement assez maigre , avoit déjà donné le sein en 1745 à trois de ses enfans , ils avoient tous été fort bien nourris ; elle n'avoit jamais ressenti , en les nourrissant , des douleurs de poitrine ni d'autres incommodités. Il survint

un quatrième enfant qu'elle voulut aussi nourrir malgré le sentiment de ses parens; six mois après elle ressentit une douleur de poitrine, qui fut suivie d'une petite toux sèche. On m'appella, je conseillai de donner une autre nourrice à l'enfant, la mere n'en voulut rien faire; peu de jours après la toux augmenta, la fièvre se mit de la partie, la malade cracha du pus, il s'ensuivit bientôt une sueur colliquative.

Elle commença à être un peu docile, mais c'étoit trop tard; on donna une nourrice à l'enfant, & on appella deux Médecins pour consulter avec moi sur cette maladie; ils furent tous les deux d'avis de faire prendre tout de suite les eaux de Cauterets & ensuite le lait. Pendant l'usage des eaux la malade cracha souvent du sang; elle prit le lait, qui augmenta la fièvre & les sueurs, il survint enfin un flux de ventre qui la conduisit à la mort.

SEPTIÈME OBSERVATION.

*Sur une Pulmonie causée par des
Tubercules.*

Le mari de la Dame , qui a fait le sujet de l'observation précédente , avoit toujours couché avec elle pendant sa maladie , il commença de tousser quelque tems après qu'elle fut morte : de là la douleur de poitrine. Il prit les eaux de Cauterets , malgré mon avis , par l'ordonnance des mêmes Médecins ; la fièvre fut bien-tôt de la partie , & l'usage du lait qu'il observa avec exactitude par une suite de la même ordonnance , ne le laissa pas long-tems languir : il le conduisit successivement du crachement de pus aux sueurs , de celle-ci au flux de ventre , au degré de Phthisie , & à la mort , qui fut précédée pendant quatre heure d'un flux de sang très-abondant.

J'ai vu arriver un nombre de cas

funestes (qu'il seroit inutile de rapporter ici) à l'occasion de l'usage du lait dans la Pulmonie; & les plus fameux praticiens en Médecine que j'ai consultés à ce sujet, en ont vu si peu de bons effets, que j'ai cru devoir les soupçonner dans cette maladie; je l'ai fait, & j'ai guéri des Phthifiques depuis que je ne me fers plus de lait. Mon état exige de moi que je rende compte au Public des raisons qui m'ont heureusement prévenu contre ce remede: je le ferai à la suite de ces Observations.

HUITIÈME OBSERVATION.

*Sur une Pulmonie causée par des
Tubercules.*

Une femme de vingt-cinq ans, mariée pour la seconde fois, & dont le premier mari étoit mort Pulmonique, vint (le mois de Janvier dernier 1752) me trouver dans mon cabinet, où elle eut grand

peine de se rendre , elle me fit le détail de sa maladie ; je lui trouvais tous les symptômes d'une Phthisie qui approchoit du dernier degré ; elle avoit encore dans ce triste état l'imprudence de donner le sein à un enfant de dix-huit mois. Je fis sevrer cet enfant, & comme il étoit impossible de remédier à la corruption du sang , aux ulcères & aux engorgemens des Poumons qui me paroissoient très-considérables , je crus ne devoir lui donner que des remèdes palliatifs.

Je remarquai que cette femme se plaignoit constamment d'un poids qu'elle ressentoit au côté gauche de la poitrine ; ce poids diminuoit tous les matins après qu'elle avoit beaucoup craché ; & il augmentoit sensiblement pendant les vingt-quatre heures suivantes. Je fis ouvrir son cadavre, c'étoit au commencement d'Avril, voici ce que j'y remarquai.

Au premier coup d'œil les Pou-

mons me parurent boursoufflés, & d'un plus grand volume que dans l'état naturel; je n'apperçus pas d'ulcère sur leur surface: On ouvrit d'abord le lobe gauche, il y avoit dans le centre de ce lobe une espèce de lac qui étoit formé par la destruction de plusieurs cellules; & toute la substance interne, tant de ce lobe que de l'autre, étoit parsemée de tubercules suppurés qui formoient autant de petits ulcères; il étoit des endroits où il n'y avoit pas plus de place des uns aux autres qu'il n'en falloit pour pouvoir en distinguer la séparation. Le foye paroissoit plus grand que dans l'état naturel, mais je n'y trouvai pas d'engorgement sensible. Les autres viscères étoient tels qu'ils sont ordinairement dans les Phthisies.



NEUVIÈME OBSERVATION.

*Sur une Phthisie Pulmonaire causée
par des Tubercules.*

Un jeune homme de vingt-quatre ans , robuste & vigoureux , domestique d'un Officier qui venoit de mourir Pulmonique , & qu'il avoit servi avec beaucoup de soin pendant toute sa maladie , ressentit pendant l'automne de 1751 , un saisissement général dans sa poitrine avec une toux sèche , un dégoût , des douleurs aux reins & des feux considérables dans l'estomac. Bientôt après il survint des douleurs à la poitrine , & des gênes considérables dans la respiration qui augmentoient au moindre exercice qu'il faisoit. Il demanda mon secours ; je ne me décidai pas d'abord sur une Pulmonie , je le fis saigner , je le purgeai avec une tisane royale , je lui fis prendre de petits calmans , & je le mis dans

l'usage d'une tisane avec le chien-dent, le segle, la laitue & le coquelico. Je m'apperçus bientôt que sa toux augmentoit, qu'elle commençoit à devenir humide, & que la douleur de poitrine faisoit des progrès; je craignis le second degré de Phthisie; je fis resaigner le malade, je le purgeai avec une tisane Royale, & je le mis dans l'usage d'une tisane composée avec les racines de bruscus, de garance, de fougere mâle, & d'asperges: j'y fis ajouter la scolopendre, le petit chêne & la bourrache, on jettoit dans l'infusion une bonne pincée de fleurs de guimauve. Après quelque jours d'usage de cette tisane, on prenoit le soir & le matin d'une opiate composée avec les gommes apéritives, les cloportes, le tartre chalibé & un peu de rhubarbe; outre cela on prenoit souvent le soir dans la tisane, deux ou trois dragmes de diacode. On continua cet usage pendant trois

mois, & le malade n'eut plus à la fin de symptômes de Pulmonie; cependant je lui fis prendre deux verres par jour pendant quelque tems d'une tisane de farcepareille & de squine. Il a toujours depuis joui d'une santé ferme & assurée.

DIXIÈME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie provenant de Tubercules, & causée par des obstructions dans le bas ventre.

Un Etudiant en Droit âgé de dix-neuf ans, s'étant livré pendant l'hiver de l'année 1749 à des excès assez familiers à la jeunesse, eut dans le printems suivant une fièvre qui lui dura plusieurs jours, il fut en même tems fort enrhumé; ces accidens parurent avoir cessé quelque tems après; cependant sa santé ne se rétablissoit jamais parfaitement. Il se retira à la campagne pendant les vacations de l'Univer-

sité ; on me le fit voir, je lui trouvai une fièvre lente bien caractérisée, avec une toux sèche, & des douleurs à l'épigastre & aux hypocondres qui s'étendoient jusqu'au sternum ; il avoit d'ailleurs des lassitudes dans tous ses membres & des picotemens dans tout son corps. Je lui fis plusieurs questions sur sa façon de vivre ; il ne m'avoua que des jeux, des veilles, & des excès de table : cela me détermina à m'attacher uniquement à la fièvre & aux embarras du bas-ventre & de la poitrine, d'où elle dépendoit. Je le fis saigner, tant à cause de ces douleurs que par rapport à un grand mal de tête qui lui faisoit perdre le sommeil, & je le purgeai avec la casse ; on fit ensuite deux fois par jour des fomentations émollientes sur le bas-ventre, & on se servoit souvent des lavemens avec la même décoction ; je le mis dans l'usage d'une tisane composée avec les racines de guimauve & de frai-
sier

fier, les feuilles de cœterac, de scolopendre, de bourrache, & d'une pincée de fleurs de nenuphar; on y ajoutoit tous les trois jours l'infusion d'une dragme de rhubarbe; & l'on plaçoit par tems des narcotiques selon qu'ils étoient indiqués. Ces remèdes procurerent une liberté de ventre telle qu'on pouvoit la desirer, & une transpiration des plus favorables. Tous les symptômes diminuerent dans un mois de cet usage. On prit ensuite pendant quinze jours les bouillons apéritifs; le malade commençoit à se porter au mieux; & comme l'estomac faisoit bien ses fonctions & qu'il n'y avoit pas de fièvre, il prit pendant quelques matins du lait coupé avec une décoction du farsépareille. Il s'en retourna à Toulouse suivre les Ecoles, & il se portoit encore parfaitement bien aux vacations suivantes.

Ce jeune homme fut prié à des nœces pendant le mois d'Août; il

y fit des excès , la fièvre le prit : il en attribuoit lui-même la cause à une grande quantité de confitures de toute espèce dont il s'étoit presque nourri pendant quelques jours. Il ne fit aucun remède , la fièvre dégénéra en lente : il ne demanda du secours que vers la fin de Novembre ; je le vis , je le trouvais avec tous les symptômes d'une Phthisie confirmée qui approchoit du dernier degré ; il mourut un mois & demi après.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur une Phthisie avec des symptômes compliqués de Phthisie nerveuse & de Pulmonie avec des Tubercules.

Un jeune homme de vingt-cinq ans , étant d'une partie de masque , pendant le Carnaval de l'année 1747 , s'exposa à un air froid , étant tout en sueur ; le lendemain il lui survint une douleur à la nuque , qui s'étendoit par toute la tête ; cette

douleur fut répandue en deux jours dans toute la poitrine; elle causa d'abord une toux sèche, & une oppression considérable. On m'appela, je lui trouvai encore une petite fièvre, & un tremblement dans tous les membres, de sorte qu'il falloit que le malade fit plusieurs essais pour porter la main directement à la bouche; il avoit outre cela une sueur presque continuelle, & un dégoût général pour toutes sortes d'alimens.

Comme la sueur me parut symptomatique, je fis faire une saignée au bras, & le soir on prit un narcotique, on fut encore saigné le lendemain: cependant tous les symptômes se soutenoient, & sur tout la toux & la douleur de poitrine qui augmentoit toujours. J'ordonnai l'usage de l'eau de poulet, farci d'orge, de chicorée sauvage, de pessilage, de fleurs de nymphaea; il prenoit tous les soirs tantôt du iacode, tantôt du syrop violat.

Cette tisane calma un peu les douleurs, on prit quelques verres de tisane Royale qui firent leur effet. Cependant la toux empira, elle commençoit de devenir humide, rien ne pouvoit interrompre ni diminuer les sueurs, le malade maigrissoit beaucoup; & comme la sueur étoit un symptôme que je redoutois, je conseillai au malade de se lever brusquement de son lit, toutes les fois qu'il la sentiroit venir; & que, sans s'exposer à un air froid, il choisit la température de cet élément qui seroit en état de retenir cette évacuation sans la brusquer: je lui en donnai les moyens, ils réussirent, il commença de suer un peu moins & la sueur cessa enfin quelque tems après. Ce malade avoit sué pendant plus d'un mois & demi; je craignis que de si grandes évacuations n'eussent déjà trop dépouillé le sang de sa lympe, & qu'il ne tombât dans l'hydropisie, d'autant mieux

que les pieds commençoient de devenir œdémateux. Je le mis dans l'usage des bouillons de rave avec un peu de veau qu'il prenoit deux fois , & souvent trois fois par jour à la place d'autres bouillons. Je joignis à cet usage celui d'une opiate composée avec la poudre de pates d'écrevisses , les cloportes , les coreaux , l'antimoine diaphorétique & le syrop de capillaire. Après quelques jours de cet usage , je m'appercus que la peau devenoit douce & humide : j'augurai delà que la transpiration se rétablissoit ; je quittai l'usage de l'opiate & je tournai toutes les vues curatives du côté de la poitrine , la toux & l'oppression l'exigeoient , elles étoient considérables. Je fis prendre à la place des absorbans une opiate composée avec les gommes apéritives, la racine d'aunée, le blanc de baleine , la petite sauge & le syrop d'érifimum : tous les symptômes diminuerent après quinze jours de

cet usage , & ils cessèrent enfin ; c'étoit quatre mois après la première attaque de sa maladie. Le lait coupé avec une décoction de farsépareille finit de le rétablir , il jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie vérolique héréditaire.

Je fus appelé pour la première fois au commencement du mois de l'année 1743 , pour voir une Dame âgée de vingt-deux ans qui me parut être d'un tempéramment sanguin ; elle étoit valétudinaire depuis son enfance ; à peine se connoissoit-elle qu'elle étoit déjà incommodée d'une pesanteur de tête qui se faisoit plus ressentir vers les sinus frontaux & les futures qu'ailleurs : cette douleur n'avoit jamais totalement cessé. Elle étoit encore sujette depuis son adolescence à

des rhumes longs & incommodes, avec des cuiffons au larinx & un bourdonnement dans les oreilles, qui depuis quelques années étoit devenu continuel; & son corps étoit fouvent couvert de petits boutons phlegmoneux.

Cette Dame étant devenue enceinte, les boutons disparurent, & tous les autres symptômes dont elle s'étoit faite une habitude diminuèrent fenfiblement; les pertes qui fuivirent fes couches ne lui furent pas moins favorables que la groffesse: cependant toutes les anciennes incommodités devinrent bientôt après plus fâcheufes que jamais; elles avoient même confidérablement augmenté depuis fix mois; elle avoit une toux très fréquente, & une fièvre lente, les crachats étoient purulens, elle refentoit une douleur vive à la poitrine du même côté, elle avoit fort maigri, à peine pouvoit-elle marcher tant elle étoit foible.

Je n'avois vu cette Dame que dans cet état : il ne falloit pas d'autres symptômes pour juger qu'elle étoit bien avant dans le second degré de Pulmonie ; tous les Médecins qui l'avoient vue l'avoient cru de même. Toutes les incommodités qui avoient précédé cette affection de poitrine me firent soupçonner un virus vérolique ; je m'attachai à cette idée. Je m'informai avec la malade de son pere & de sa mere ; elle me dit que l'un étoit mort à l'âge de trente ans , & que l'autre étoit morte aussi fort jeune ; mais que , comme elle étoit encore enfant , elle n'avoit jamais sçu de quelles maladies ils étoient morts : elle me nomma un de ses parens avec lequel elle me pria de m'en instruire.

Ce parent m'apprit que le pere de la Dame avoit été traité de la vérole à l'âge de dix-huit ans (quelque tems avant son mariage) ; que depuis ce tems-là , il n'avoit

pas été sage; & que la mere s'étoit toujours plainte, depuis son mariage jusqu'à sa mort, de quelque incommodité.

Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider sur la cause de la maladie de la Dame qui me consultoit. Son Médecin l'avoit mise dans l'usage du lait d'ânesse, elle l'avoit commencé trois ou quatre jours avant que je l'eusse vue; je restai encore trois ou quatre jours avant que d'avoir fait la découverte de la cause de son mal: quand j'y retournai, je lui trouvai beaucoup de fièvre, & de grands tiraillemens à la poitrine; le lait avoit assurément causé ce desordre. Je la purgeai avec la casse; la fièvre & les tiraillemens diminuèrent. Je n'hésitai pas de faire des frictions mercurielles en très-petite dose; j'observai du commencement cinq jours d'intervalle de l'une à l'autre, ensuite quatre & enfin trois, quand je fus assuré que ce remède

faisoit diminuer tous les symptômes. Je faisois observer exactement une diète convenable. Après quatre mois de cet usage elle fut entièrement guérie, elle jouit ensuite pendant six ans d'une santé des plus parfaites.

ARTICLE VI.

Réflexions sur les Tubercules des Poumons.

LEs Tubercules des Poumons sont des obstructions qui peuvent provenir tant du vice des solides que du vice des liquides.

Ces obstructions se forment dans les vaisseaux lymphatiques: la force élastique de ces vaisseaux est fort petite, de même que celle des molécules de la liqueur qui coule dans leurs calibres: il n'est pas surprenant qu'il se fasse des embarras là où ils sont en fort grand nombre, & fort entortillés comme dans les

Poumons, surtout quand ces vaisseaux ou la lymphe ne sont pas dans l'état naturel.

Les Tubercules peuvent dépendre du vice des lymphatiques, quand les calibres de ceux-ci sont trop contractés, trop roides, ou étranglés; pour lors, la lymphe y est arrêtée, elle est obligée d'y séjourner.

Ces vices des lymphatiques peuvent être naturels, ou provenir par accident de la convulsion de leurs fibres, du spasme du système nerveux, ou de quelque compression faite par quelque corps voisin. Ces vaisseaux peuvent aussi être trop relâchés, & par conséquent n'exercer pas des compressions suffisantes sur la lymphe contenue dans leurs calibres, pour en favoriser la progression.

Si la lymphe ou une partie de ses molécules ne sont pas dans l'état naturel, ce liquide dégénère insensiblement & devient en état

d'engouer des vaisseaux qui ont aussi peu de ressort que les lymphatiques ; de troubler l'ordre des oscillations de leurs fibres , & par conséquent celui des pressions latérales qui en dépendent.

La lymphe est naturellement mucilagineuse & gluante ; quand elle est exposée à un air un peu froid, elle se convertit d'elle-même en gélée ; si elle est arrêtée dans ses vaisseaux, elle y est d'abord comme étrangère ; le battement des artères sanguines , & le mouvement des muscles qui l'environnent, la ballotent continuellement ; elle se cole , se fixe , ou se coagule : Mais de même que les autres liquides qui se durcissent , elle passe par degrés de la liquidité à la fluidité, de la fluidité à la mollesse, & de celle-ci à la dureté. C'est ainsi que se forment dans les Poumons les Tubercules de l'une & de l'autre espèce : c'est encore par le même mécanisme qu'il se fait des pierres dans

le cœur, des concrétions polypeuses dans le cœur & dans les artères, & ailleurs des durillons, des bezoards, des pierres, des tumeurs de différentes espèces, &c. Fernel a trouvé dans les Poumons de cadavres des Tubercules durs, & d'autres qui avoient la consistance de vieux fromage : ceux-ci feroient sans doute devenus durs avec le tems.

La lymphe differe de son état naturel, selon les différentes qualités du sang artériel d'où elle provient. Silvius de Leboé & d'autres Auteurs l'ont quelquefois trouvée de couleur différente à celle qu'elle doit avoir naturellement : d'ailleurs l'on sçait en Médecine, qu'elle occasionne tous les jours des maladies différentes, selon ses différents vices. C'est de-là que provient la différence des Tubercules des Poumons.

Les Tubercules qui ne suppurent jamais, sont formés ou par

une lymphe qui ne pêche que dans ses propres principes & par trop de viscosité, ou par le mélange des matières qui ne s'enflamment pas. Les Tubercules qui suppurent, proviennent d'une lymphe mêlée & confondue avec d'autres matières plus ou moins propres à s'enflammer; c'est pourquoi les uns suppurent plutôt & les autres plus tard. La lymphe seule ne s'enflamme pas; mais cet accident arrive presque toujours au sang déplacé; il doit en être de même des matières qui tiennent de la nature de ce liquide.

ARTICLE VII.

*Réflexions sur la cure de la Pulmonie
causée par des Tubercules.*

QUand les Tubercules des Poux-
mons sont causés par des ma-
ladies chroniques, par des roideurs
ou par des relâchemens des solides,
par des convulsions ou des spasmes

du système nerveux, &c. il faut d'abord mettre en usage les remèdes indiqués par le caractère de ces différentes maladies, & s'appliquer à donner de la souplesse à des solides trop roides, & du ressort à ceux qui sont relâchés. On a des spécifiques pour les convulsions & pour les spasmes, on doit s'en servir à propos; car si ces maladies sont la véritable cause de la formation des Tubercules, elles contribuent à leurs progrès tant qu'elles existent. Il arrive souvent que quand on a mis la nature vis-à-vis d'elle-même, elle détruit les Tubercules des Poumons sans d'autres secours, surtout quand la lymphe n'a pas contracté des vices qui en fomentent l'accrétion.

Après ces attentions générales, il faut en donner de particulières aux Tubercules, & ne jamais perdre de vue les différens degrés par lesquels ils passent avant de parvenir à la dureté. C'est par ce moyen

qu'un Médecin aura toujours sous ses yeux les remèdes qui conviennent pour les détruire, & les moyens dont il doit se servir pour prévenir le second degré de Pulmonie.

Les Tubercules ne donnent guère de signe certain de leur existence avant d'être parvenus à la moleste ; pour lors on a une toux sèche & d'autres symptômes de Pulmonie. Toutes les fois que les Poumons sont viciés , le cours du sang est retardé dans ce viscere (selon les expériences de Monsieur Haller) , & les pulsations accélérées du cœur doivent faire accumuler ce fluide dans l'artere Pulmonaire : car quoique le sang y soit poussé avec assez de force pour distendre les vaisseaux , il ne passe cependant qu'avec difficulté par rapport aux obstacles qu'il rencontre , & même par rapport à son épaisissement ; car le sang doit être de la nature de la lymphe dont il est la source.

Les effets des obstacles qui s'op-

posent au cours du sang, doivent plutôt se faire sentir dans les Pouxmons que dans les autres parties; parcequ'il passe dans un tems égal au travers des Poumons une beaucoup plus grande quantité de sang, respectivement à leur volume, que dans quelqu'autre partie du corps que ce soit. C'est le retardement du sang dans ce viscere qui cause le progrès des douleurs que l'on ressent dans la Pulmonie, & les essoufflemens où l'on est au moindre exercice que l'on fait: enfin tous les symptômes augmentent à proportion du retardement de ce liquide; c'est de-là que l'on peut distinguer & prédire les différens degrés de Pulmonie: Je reviens à la cure.

Si la pléthore n'est pas toujours générale dans la Pulmonie, elle est du moins particuliere; il faut donc avoir recours à la saignée du bras & la réitérer de tems en tems, afin qu'un trop grand volume de sang

retardé dans le Poumon ne favorise pas l'accrétion & la propagation des Tubercules ; d'ailleurs la saignée est d'autant plus nécessaire dans cet état , qu'elle retarde l'inflammation , & empêche la rupture des vaisseaux ; qui, si elle avoit lieu, formeroit infailliblement une autre cause de Pulmonie : on le verra plus bas.

Il faut en même tems attaquer les Tubercules & la qualité des liquides qui les produisent ; on pourra l'entreprendre avec d'autant plus de confiance, que le premier degré de Phthisie sera moins avancé. On y réussit ordinairement en fournissant à la masse du sang beaucoup d'appétitifs choisis parmi les végétaux : on les donne en bouillons & en tisanes ; le suc des plantes réussit encore mieux. On seconde ces remèdes par des opiates apéritives , où il est bon de mêler quelque petit purgatif , non pas dans la vue de purger (les purgatifs sont nuisibles

dans la Phthisie), mais pour favoriser l'action des autres remèdes sur les liquides.

On a coutume dans de tels cas de faire usage d'eaux minérales sulfureuses & ferrugineuses; il est rare qu'elles fassent de bons effets, à moins qu'on ne les donne en très-petite dose.

Plus on approche du second degré de Phthisie, moins on doit se servir d'apéritifs qui agissent par leur poids comme le mercure, ou par la dureté de leurs parties comme le fer. Les fibres des membranes qui avoisinent les Tubercules, ne font déjà que des oscillations trop irrégulières; des corps pesans & durs qui porteroient sur elles, leur causeroient encore plus d'irrégularité. On doit avoir principalement ce ménagement dans les Pulmonies; car le tissu des Poumons est d'une délicatesse infinie, il faut peu de chose pour l'altérer; le mercure & le fer qui guérissent souvent les

obstructions & mêmes les squirres du foye , augmentent, par un effet tout opposé, les obstructions de la poitrine quand elles sont parvenues à la dureté. J'ai souvent observé que ces remèdes provoquoient le crachement de sang, & qu'ils accéléroient l'inflammation des Tubercules. L'équitation est regardée par les plus grands Auteurs, comme un spécifique dans tous les degrés de Pulmonie ; mais elle ne fait jamais de si bons effets , que dans le premier degré de cette maladie.

On ne doit pas négliger les premières voies dans les premiers degrés de pulmonie , surtout quand cette maladie provient d'un vice des liquides : on place de loin en loin quelque petit purgatif quand il y a des indications qui l'exigent ; on mêle avec les apéritifs quelque remède stomachique & sur tout des amers ; ils sont d'ailleurs très-propres pour dissoudre la lymphe , & pour détruire les Tubercules.

On doit beaucoup espérer de la réussite de ces remèdes, pourvu qu'on soit constant dans leur usage & qu'on ne s'en rebute pas; d'autant mieux qu'ils passent d'abord dans les Poumons, par les voies du chile, avec toutes leurs qualités; il n'en est pas de même dans les autres viscères où ils ne parviennent qu'après avoir été dépouillés de leurs principales vertus.

Quand on est parvenu au second degré de Phthisie, les Tubercules s'enflamment, la fièvre s'allume, la toux augmente, on a des chaleurs inquiétantes, &c. voyez les remarques précédentes. A la vue de ces symptômes, il faut suspendre les apéritifs & avoir recours aux saignées, aux tisanes calmantes, délayantes & pectorales, & aux narcotiques qui sont toujours nécessaires, quand bien même on n'auroit pas perdu le sommeil: on donne avec succès de légères émulsions avec les semences froides,

& le fyrop de diacode : les malades ne doivent pas prendre d'alimens solides , jusqu'à ce que les symptômes de l'inflammation aient sensiblement diminué , & que la suppuration des Tubercules soit établie. La moindre négligence dans l'exécution de ce que je viens d'observer , mettroit les malades dans le danger de perdre le vie : car l'inflammation des Tubercules augmenteroit , elle se communiqueroit à la substance des Poumons , & causeroit une péripneumonie mortelle. Il n'y a que peu de jours qu'il est mort dans ce pays une Dame d'une pareille maladie.

Quand la suppuration des Tubercules est établie , il faut avoir en vue de déterger les ulceres , de les cicatrifer & surtout de défendre le sang contre la corruption qui le menace , à l'occasion du pus qui est absorbé par les vaisseaux : ce sont là trois principales indications à suivre , d'autant mieux que la

fièvre inflammatoire ne tarde pas
dégénérer en putride.

On doit d'abord avoir recours
aux tisanes détersives & vulnérail-
les, ou à d'autres remèdes qui fas-
sent les mêmes effets ; il faut va-
rier ces remèdes selon les différens
empéramens des malades & le
caractere de la maladie.

On prémunit le sang contre la
nourriture qui lui survient des ul-
cères, par une diète convénable :
cette diète doit être une nourri-
ture douce & balsamique, en état
de borner l'action du pus intro-
duit dans les vaisseaux. Les alimens
qui m'ont toujours le mieux réussi,
sont les substances farineuses cuites
en forme de bouillie fort claire,
tantôt à l'eau, tantôt au lait d'a-
mandes, les bouillons de raves, de
renouilles, &c. on donne de tems
en tems des calmans & des anodins,
tant pour procurer le sommeil, que
pour rapprocher, autant qu'il est
possible, le genre nerveux de la sou-
ffrance qu'il a perdue.

Il faut continuer l'usage des détersifs & des vulnéraires, tant que les malades crachent du pus, & tant que la fièvre persiste; il est même à propos d'en changer souvent l'espèce, parce que l'on a reconnu, dans la pratique de la Médecine, qu'un remède dont l'usage a dégénéré en habitude ne fait jamais les effets qu'on s'en propose. Le poison n'eut pas de prise sur Mithridate quand il voulut s'empoisonner, parce qu'il s'étoit fait une habitude de cet aliment pernicieux.

L'opium ne fait pas dormir les Orientaux, il les éveille au contraire, cela provient de ce qu'ils en font un usage constant: leurs soldats en prennent jusqu'à trois dragmes avant de combattre; & bien loin que ce remède les fasse dormir, il leur donne au contraire de l'agilité & de l'audace. Nous voyons tous les jours, en Europe, que ceux qui prennent un grain d'opium dorment profondément; mais s'ils

er

en font un long usage , dix grains ne font pas à la fin en état de les assoupir. Quelque soin que l'on prenne pour préserver la masse du sang de la pourriture dont les vaisseaux sont inondés , on n'y réussit pas toujours ; ce liquide se déränge, il se pervertit , il engorge les sécrétoires , il ne fournit plus de suc nourricier , tout se dessèche insensiblement , les pores de l'insensible transpiration en sont effacés ; la fécondité du sang s'échappe avec confusion par les pores de la sueur , c'est une perte qui dépouille ce liquide d'une véhicule nécessaire ; tout dégénère , les glandes du canal intestinal s'obstruent enfin ; leurs calibres sont forcé & détruits par la pente contre nature d'une trop grande quantité , & de la qualité pervertie des liquides qui aboutissent ; de-là un flux de ven- e qui annonce la mort avec le dernier degré de Phthisie.

J'ai souvent prévenu ces symp-

tômes mortels , par le moyen des absorbans & des diaphorétiques ; j'employois à cet effet les coraux , les cloportes , la poudre d'écrevisses, l'antimoine diaphorétique , &c. j'en faisois prendre deux fois le jour des doses convenables , & l'on buvoit par-dessus un gobelet de tisane de sarsépareille. Les absorbans diminuent l'activité du virus , & les diaphorétiques rendent la lymphe plus coulante & plus en état de s'échapper par les pores de la transpiration , quand elle est devenue étrangère dans la masse du sang : ces pores en sont humectés , leur calibre deviennent plus accessibles , & la sueur diminue insensiblement à mesure qu'une évacuation naturelle se rétablit. L'insensible transpiration est dans l'ordre de la nature , & la sueur est toujours suivie de danger quand elle n'est pas critique. Voyez mon Livre sur les promptes Variations de l'Air, Chap. 16 : Les mêmes se-

cours préviennent aussi le flux de ventre, & empêchent qu'il ne se forme de nouveaux tubercules qui causeroient de nouveaux orages.

On voit souvent que les Pulmoniques au second degré ont de tems en tems une augmentation de fièvre, de chaleur, &c. ils crachent enfin plus abondamment, & leurs crachats sont teints de sang; ce sont des Tubercules enflammés qui causent l'augmentation de ces symptômes. Il faut, dans ce cas, suspendre les absorbans & les diaphorétiques, pour reprendre les adoucissans & les calmans; on peut ensuite revenir à ces remèdes comme après la première attaque. Pour ce qui est des diététiques, des pectoraux, des détersifs & des vulnéraires, ils ont toujours lieu depuis le commencement du second degré, jusqu'à la fin de la suppuration ou du malade.

On n'a pas fini tout l'ouvrage, quand bien même en auroit le bon-

heur de voir la fin de la suppuration ; la fièvre peut encore subsister pendant quelque tems , il peut se former de nouveaux Tubercules , ou il en reste encore des anciens qui suppureroient dans la suite. On détruit cette fièvre par le moyen des tisanes amères , on place encore de tems en tems les absorbans & les diaphorétiques , il convient aussi de placer à propos quelque doux purgatif. Dès que la fièvre a cessé , le petit lait clarifié , où l'on fait bouillir au bain - maire trois ou quatre écrevisses , & une pincée de fumeterre & de scolopendre , est d'un grand secours , tant pour réparer les pertes de la sérosité du sang , que pour purifier ce liquide & rétablir les fonctions de l'estomac. Il est encore prudent de faire prendre dans la convalescence quelque apéritif , de ceux que j'ai conseillés au premier degré de Pulmonie. On doit employer la même méthode dans la cure du vomica des Poux-mons.

Quand on est parvenu au dernier degré de Pulmonie, tout est désespéré, il est inutile de tenter une cure erradicative; Hyppocrate l'a observé: *Desperatis non adhibenda medicina*. Si l'on donne quelque remède, ce ne doit être que pour adoucir la violence des symptômes.

SECTION TROISIEME.

De la Phthisie occasionnée par des ulcères aux Poumons.

A R T I C L E I.

Remarques sur les Pulmonies causées par des ulcères.

LE sang se déprave à la suite des rhumes longs & rebéles : il peut aussi se dépraver par toute autre cause. La nature ayant pris une pente décidée vers les excrétoires des Poumons, y détermine & y dépose la plus grande partie des matières étrangères, qui se sont séparées du concours des liquides.

Si ces matieres sont en trop grande quantité, ou acres & corrosives, & qu'elles ne soient pas tout de suite expulsées par les voies de l'expectoration, ou reprises par le sang, elles forcent les vésicules & les crevent, ou elles rongent la substance des Poumons à l'endroit où elles sont arrêtées. Comme dans ce viscere il s'échappe souvent des sérosités par le bout des arteres, de même que par les glandes, il peut se faire des érosions dans les unes & dans les autres, qui causent souvent des crachemens de sang & toujours des ulceres.

Il se forme souvent des ulceres aux Poumons à la suite du crachement de sang, qui provient de la rupture des vaisseaux à l'occasion de toute autre cause, comme de la trop grande pléthore, de coups, de chûtes, de violens exercices, d'une mauvaise constitution de ce viscere; des vieilles cicatrices dans la substance, &c. J'en parlerai plus

amplement dans mes Réflexions sur ces maladies.

Les ulcères des Poumons sont d'abord annoncés par le crachement de sang, je viens de l'observer; ils sont démontrés par la fièvre, par le pus que l'on rend ensuite, par la toux, par une douleur de poitrine, par les sueurs colliquatives, par l'amaigrissement général, & par tous les autres symptômes qui se manifestent au second & au troisième degré de la Pulmonie causée par des tubercules.

A R T I C L E II.

Contenant des Observations sur des Pulmonies, causées par des ulcères aux Poumons.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur des ulcères aux Poumons, causés par un rhume négligé.

UNE femme de quarante-six ans d'un tempérament sanguin & très-robuste, eut un grand rhume

pendant l'hyver de l'année 1745 ; elle cracha presque d'abord. Les crachats étoient blancs , ils paroiffoient digérés ; mais un mois après ils devinrent gluans & jaunâtres : la toux augmenta , la malade perdit le sommeil , elle ressentit une douleur dans toute la poitrine, elle cracha beaucoup de fang, la fièvre la prit , elle étoit continue & assez considérable; le pus survint ensuite, il fut pendant long-tems mêlé avec beaucoup de fang : de-là des sueurs nocturnes , l'augmentation de la douleur de poitrine , la fièvre , la maigreur , &c.

Cette malade ressentoit tous les matins un grand poids dans la poitrine ; ce poids ne cessoit qu'après avoir rendu beaucoup de pus , & environ demi pinte de lymphe écumeuse. J'inférai de ces accidens qu'il s'étoit fait dans les Poumons une perte de substance causée par un ou plusieurs ulceres , qui , en détruisant les cellules des lobules

avoient formé un espèce de lac ; que le pus se ramassoit pendant la nuit dans ce lac ; & que la férosité provenoit des bouts ouverts des vaisseaux lymphatiques qui y abouissoient, & qui se dégorgeoient pendant la toux.

La malade, qui n'avoit pas fait beaucoup d'attention à son rhume, n'appella dès qu'elle s'aperçut qu'elle crachoit du sang. Je la fis d'abord saigner du bras, on lui servit l'après-midi un lavement, & vers la nuit elle prit trois dragmes de diacode & vingt grains de poudre hæmatite dans quelques onces d'eau de laitue. Elle cracha encore du sang le lendemain : je fis réitérer la saignée & je la mis dans l'usage du gruau à l'eau, & d'une tisane avec la pulmonaire, le lierre terrestre, quelques sommités fleuries d'hypéricum & le miel de Narbonne. Elle continua ce régime pendant près de deux mois ; je fis réitérer pendant quelques soirs la potion cal-

mante avec la pierre hæmatite , & le crachement de sang cessa par cet usage.

On purgea ensuite la malade avec deux onces de manne , vingt grains de rhubarbe & autant de mirobolans citrins dans un verre de tisane ; je m'apperçus le lendemain de la purgation que les crachats ne venoient que difficilement : je fis prendre pendant les deux jours suivans plusieurs cueillerées du lohoc blanc de l'Hôtel - Dieu de Paris l'expectoration se rétablit ; on continua encore de prendre quelques cueillerées de ce lohoc de tems en tems avec la tisane ordinaire.

Quand je m'apperçus que les crachats commençoient de diminuer je donnai pendant un mois deux prises par jour d'une opiate composée avec le blanc de baleine , le yeux d'écrevisses préparés , l'antihéctique de la Poterie, les cloportes la poudre de reglisse , quelques gouttes de baume du Perou liquid

& le syrop d'érifimum ; on bûvoit pardeffus un verre de décoction de scolopendre vulgaire. Après cette opiate , la malade ne crachoit que peu ; je discontinuai la tifane pectorale & le gruau , pour faire prendre trois verres par jour de décoction de farfepareille & de quine , où je mêlois le soir & le matin quelques cueillérées de fuc de pulmonaire. La fièvre cessa totalement & les crachats étoient lymphatiques , cependant ils étoient chargés tous les matins d'un peu de pus bien digéré : cela me détermina à étendre dans la tifane de farfepareille deux cueillérées d'eau de chaux seconde. Dans peu de jours ils ne parut plus de pus ; on finit la cure par l'usage du petit lait , où l'on faisoit bouillir au bain - marie les cuiffes de trois grenouilles , & une pincée de lierre terrestre & de fumeterre. La malade jouit encore aujourd'hui d'une fanté parfaite : cependant au moindre exercice violent qu'elle faisoit

pendant un an après sa guérison ; elle crachoit du sang en petite quantité ; mais il ne lui en arriva jamais rien de fâcheux.

SECONDE OBSERVATION.

*Sur un Phthisie provenant d'ulcere
aux Poumons.*

Un jeune Chirurgien de cette Ville , d'un tempérament sanguin & délicat , crachoit du sang de tems en tems dès l'année 1745 : il se faisoit des saignées , il prenoit des astringens. Ces accidens n'eurent pas de suite : du commencement il passa près de deux ans sans fièvre & sans toux ; vers la fin de l'année 1747 , le crachement de sang revint plus considérable qu'auparavant , il fut suivi de fièvre , il parut bientôt du pus. Le malade se mit dans l'usage du lait après avoir fait les remèdes généraux, la fièvre augmenta , il fût obligé de le quitter ; ce Chirurgien déferoit beaucoup

à ses lumières, il ne prit plus conseil que de lui-même dans la cure de sa maladie. Cependant le crachement de sang revenoit de loin en loin, & il crachoit du pus tous les matins, il ressentoit une douleur constante sous l'omoplate droite : mais comme il ne se trouvoit que peu de fièvre, il remettoit toujours sa guérison au printems suivant, c'étoit celui de l'année 1749. Tous les symptômes empirerent au commencement de cette saison, il cracha du pus abondamment : il prit les eaux de Cauterets, mais dès qu'il en eût pris pendant trois matins il cracha du sang en abondance : il suspendit l'usage des eaux, & quelques jours après il en reprit à petites doses ; le crachement de sang revint. Il se rebuta des eaux, il reprit le lait qui lui causa bientôt des sueurs nocturnes, elles devenoient colliquatives ; il discontinua ce remède pendant deux mois, les sueurs cessèrent par le moyen d'un

bon régime ; il reprit encore le lait après s'être purgé, & fortifié (disoit-il) son estomac par d'autres remèdes : il lui survint dans huit jours un flux de ventre & un crachement de sang qui le mirent à deux doigts du tombeau ; il cracha ensuite du pus en abondance , surtout le matin ; il sentoît quand il s'éveilloit un poids dans la poitrine vers l'angle inférieur de l'omoplate où il avoit la douleur ; il sentit que les crachats se détachent de là , en toussant , & qu'ils en sortoient successivement comme d'un magasin. Il resta encore comme par miracle pendant plus de deux ans , entre la mort & la vie , il ne cracha plus que du pus , il avoit toujours la fièvre & souvent des sueurs & des cours de ventre : il observa , jusqu'à sa fin , que les crachats sortoient toujours du même endroit. Je voyois souvent ce malade, quoiqu'il ne fût pas sous ma conduite : je lui fis remarquer qu'il ne pre-

noit jamais du lait , que la fièvre & les autres symptômes de sa maladie n'augmentassent considérablement ; il me l'avoua malgré sa prévention pour ce remède , il résolut de n'en prendre plus : mais c'étoit trop tard, il mourut peu de tems après hydropique.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang.

Une jeune Demoiselle d'un tempérament sanguin , eut en 1735 une grande vivacité ; deux heures après elle cracha une grande quantité de sang , à la suite d'une toux assez vive ; ce crachement de sang dura toute la nuit. On m'appella le lendemain , je la fis saigner , & je la mis dans l'usage d'une tisane avec le chiendent, la laitue , la renouée, quelque feuille de plantain & deux têtes de pavot blanc écrasées avec leurs semences ; elle en buvoit copieusement ; le crachement conti-

nuoit encore le soir, je la fis refaïgner & elle prit à l'heure du sommeil trois dragmes de diacode dans deux onces de suc de plantain. Le lendemain le crachement de sang n'avoit pas encore cessé; elle prit un bolus pendant deux jours, le soir & le matin avec vingt grains de pierre hæmatite, autant de sang dragon, dix grains de tormentille, quatre grains d'alun de roche, & la conserve de roses; on ajoutoit à la prise du soir douze gouttes anodines, & on buvoit par-dessus un verre de tisane ordinaire; le crachement de sang cessa par le moyen de ces remèdes. On fit ensuite usage pendant quelques jours d'une tisane avec la buglose, la fanicle & le miel de Narbonne: la malade guérit. Un an après elle retomba dans le même accident, cependant elle cracha moins de sang que la première fois, & elle fut guérie par les mêmes remèdes.

J'ai vu depuis que j'exerce la

Médecine, un nombre de personnes, qui avoient des crachemens de sang dangereux causés par des coups, par des chûtes, & par d'autres accidents; il en est peu qui n'ayent été guéris par ces remèdes, quand on les a employés à tems, ou par d'autres qui avoient les même vertus.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang périodique.

Un Gentilhomme âgé de soixante ans me consulta en 1738, sur un crachement de Sang périodique qu'il avoit depuis l'âge de quinze ans, il n'étoit pas de mois qu'il n'en eût pour le moins une demi- once. Ce crachement de sang inquiétoit le malade, il vouloit absolument exiger de moi que je l'en guérissse. Je lui répondis que sa vie en dépendoit: mais comme il s'obstinoit à vouloir des remèdes, je

lui dis sérieusement que dès qu'il cesseroit de rendre du sang par cette voie , il pourroit se préparer à la mort , & que je ne voulois pas être son homicide ; il changea enfin de sentiment , il cracha encore du sang tous les mois pendant quatre ans , & il mourut peu de temps après avoir cessé d'en cracher.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Sur un crachement de sang dans une maladie Epidémique.

Un homme du peuple , âgé de cinquante - cinq ans , d'un tempérament assez robuste , m'appella dernièrement pour lui donner du secours dans une maladie qui étoit encore Epidémique dans ce pays dont je traiterai plus bas sous le titre d'Affections gangréneuses de poumons. Je trouvai qu'outre plusieurs autres symptômes , il crachait beaucoup de sang ; ce qui n'étoit pas ordinaire aux malades de

cette constitution Epidémique. Je lui fis plusieurs questions sur ce symptôme : il me dit qu'il n'étoit pas de semaine depuis son enfance où il ne crachât du sang, & que toutes les fois qu'il avoit la fièvre il en crachoit avec plus d'abondance. Cet aveu fit que je ne m'arrêtai pas au crachement de sang ; & comme s'il n'avoit pas eu lieu , je traitai cette maladie & je la guéris avec les mêmes spécifiques qui n'avoient réussi dans d'autres maladies de cette espèce, comme on verra dans la suite de cet ouvrage.

SIXIÈME OBSERVATION.

*Sur une hemorrhagie périodique par le
pouce.*

*Les deux Observations suivantes sont
tirées des Transactions Philosophi-
ques.*

Un jeune homme eut une hemorrhagie dès l'enfance, par le pouce

de la main droite , qui continuait périodiquement tous les mois jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Il rendit du commencement quatre onces de sang, il en rendoit demi livre à l'âge de dix-sept ans. Il se brûla le pouce avec un fer chaud, (croyant de faire cesser par-là cette hémorragie), mais il n'y réussit pas; au contraire il lui survint une hémophthisie, dont il ne guérit qu'avec peine par le moyen des saignées & d'autres remèdes convenables en des cas pareils.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Sur un écoulement de sang périodique par le doigt indice de la main droite.

Un Cabaretier eut depuis l'âge de quarante-trois ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, un écoulement de sang par le doigt indice de la main droite, qui venoit presque tous les mois; il rendoit chaque fois jusqu'à quatre livres de sang.

S'il mettoit quelquefois des asringens sur ce doigt pour empêcher l'écoulement, il lui survenoit des douleurs cruelles dans le bras.

HUITIÈME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang périodique.

Volusius Saturninus cracha du sang en certain tems de toutes les années de sa vie, cependant il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Pline a donné cette observation.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sennert rapporte qu'un homme de Condition d'un tempérament lethorique, crachoit beaucoup de sang de tems en tems, sans qu'il n'eût jamais incommodé; quand fut vieux, il rendoit tous les jours une grande quantité de sérosités, par la même voie; cependant il survint à une extrême vieillesse.

ARTICLE III.

Réflexions sur la cause de la Pulmonie, causée par des ulcères aux Poumons.

L'Erosion de la substance des Poumons est causée par un vice de la masse du sang ; je l'ai déjà observé. Le pus des ulcères qui en proviennent étant repris, en partie par les vaisseaux, augmente le vice des liquides ; il se fait de nouvelles érosions, & les ulcères se multiplient ou augmentent jusqu'à la mort, à moins qu'on ne trouve le moyen d'en borner le progrès.

Le pus des ulcères qui provient de la rupture de vésicules des Poumons, par l'abondance des matieres, corrompt également la masse du sang ; mais si elle n'étoit pas viciée auparavant, les effets de ce pus ne sont pas d'abord si considérables, & le progrès de la phthisie est moins rapide.

Le sang que l'on rejette par l'expectoration & qui vient de l'intérieur du thorax, est livide, noirâtre & fort altéré, parce qu'il a resté long-tems hors des vaisseaux, & l'on ressent quelque douleur dans l'intérieur de la poitrine. Celui qui vient de la trachée-artère est toujours en petite quantité, & un peu écumeux; on ressent en cette partie une petite douleur sourde, & l'on crache presque sans tousser. S'il s'y forme des ulceres à la suite d'une expectoration sanguinolente, ils ne sont pas si dangereux, & ils guérissent plus aisément que ceux des Poumons; cependant ils peuvent causer la phthisie.

Lorsque le sang vient en certaine quantité avec une toux assez forte, & qu'il est écumeux, on ne doit pas douter qu'il ne vienne des Poumons; il ne peut pas en sortir sans écumes par rapport à l'action continue que l'air exerce dans ce viscere. Hyppocrate l'a remarqué dans

un aphorisme: *Quicumque spumofum sanguinem expuunt iis, è Pulmone educio fit.*

On diffingue encore le fang qui vient des Poumons de celui qui vient de toute autre partie, en ce qu'il eft divisé, d'une couleur vermeille, & en ce qu'on le rejette tout de fuite & fans douleur. Le fang qui vient de l'intérieur des Poumons, eft plus abondant & moins écumeux que celui qui vient des vésicules orbiculaires, où il s'eft jetté de quelqu'un des vaisseaux qui forment le lacis dont elles font entourées; cette différence rend auffi la toux plus ou moins forte & fréquente.

Il y a des crachemens de fang provenant des Poumons, qui caufent des ulceres; & d'autres qui n'en caufent pas, & qui font au contraire néceffaires pour la confervation de la vie. On en a vu des exemples dans les Observations précédentes: on en trouye de pareils dans

dans bien des livres qui traitent de cette matiere, c'est une chose déjà éclaircie, c'est pourquoi je n'en parlerai ici que très-succintement. Les vaisseaux des Poumons sont minces & délicats; ils sont tellement entremêlés les uns dans les autres qu'ils forment une espèce de toile très-déliée, ils n'ont pas de chairs qui les soutiennent; cela fait qu'ils se rompent aisément & souvent au moindre exercice, ou au moindre effort que l'on fait, surtout lorsqu'il y a des cicatrices. Le sang (quand on s'agite) est poussé avec beaucoup plus de force & plus fréquemment au ventricule droit; le cœur, au lieu de se contracter soixante-cinq fois dans une minute, se contracte cent vingt fois, selon les observations de Mr. Halles; ce liquide doit être lancé dans les Poumons avec une force prodigieuse: il n'est pas surprenant que l'augmentation de son volume & la quantité extraordinaire des

forces qui le pressent , fasse crever des vaisseaux d'une telle délicatesse.

Comme le sang (selon les loix de l'hydrostatique) doit couler , ou se faire issue par les endroits où il trouve le moins de résistance , il arrive souvent qu'il s'échappe par les bouts des artères, surtout quand ils se trouvent lâches & entr'ouverts, & quand ils lui résistent moins que les parois de ces vaisseaux ; si ce liquide n'est pas vicié, & qu'en s'échappant par ces bouts artériels, il n'y fasse pas des érosions ni des déchirures, il ne peut pas s'y former des ulcères. Lorsque les bouts de ces calibres ont été une fois entièrement ouverts, il est rare qu'ils se referment exactement ; cela fait qu'à la suite des exercices un peu forts ou violens, on peut cracher du sang sans danger.

Comme la seule pléthore est en état de faire crever les petits vaisseaux des Poumons, elle peut ainsi

en forcer les bouts ; & faciliter par-là un écoulement périodique de ce liquide dans les hommes pléthoriques ; c'est par une pareille mécanique que les regles coulent aux femmes. Les tuyaux des vaisseaux sanguins de la matrice s'ouvrent dans la cavité de ce viscere, leurs bouts ne résistent pas à une impulsion un peu forte, car ils laissent passer l'air qu'on y souffle dans la cavité de la matrice & du vagin : Il est vrai que dans les femmes cela se fait par une disposition naturelle & ordinaire, ce qui n'est pas dans les hommes ; mais la nature qui veille toujours à la conservation de l'espèce peut susciter aux hommes, sans danger, de pareilles évacuations périodiques par les Poumons, ou par d'autres parties, quand ces évacuations leur sont nécessaires ; comme elle a eu fait couler sans danger les secours des femmes par le pource, par les Poumons même par d'autres parties de leurs corps

(selon plusieurs Observateurs) ;
quand le sang n'a pas pu être évacué par la matrice.

Une jeune fille grasse & fraîche vient à ce moment de me consulter : elle étoit alarmée d'un écoulement de sang , par un mammelon presque continuel , & qui augmente vers le tems de ses secours ; elle a cet écoulement depuis quatre ans. J'ai examiné le mammelon , j'ai d'abord apperçu au centre un tuyau de ceux qui aboutissent aux conduits laiteux extrêmement dilaté , par où il sort de grosses gouttes de sang , quoique la mammelle & le mammelon soient d'ailleurs dans l'état naturel. Ce sang ne peut venir que de l'ouverture du bout de quelque vaisseau capillaire sanguin qui aboutit à ce tuyau , que cet écoulement a fait dilater.

Il peut se rompre dans les Pouxmons de petits capillaires de vaisseaux sanguins , sans qu'il en survienne des ulcères , comme il arrive

souvent dans la pleuresie ; c'est un effet de la pléthore de ce viscere causée par l'inflammation de pleure (comme je l'ai expliqué ailleurs). Ces petits capillaires sont d'abord vuides de sang, ils s'affaissent sur eux-mêmes : d'ailleurs les évacuations qu'on fait dans ces maladies, les vuident encore d'avantage, les lèvres de leurs plaies se réunissent aisément ; c'est l'ouvrage de la nature.

Pour peu que les vaisseaux qui se rompent dans les Poumons soient considérables, on doit craindre la phthisie ; cependant elle n'a pas toujours lieu en de pareils cas, surtout si la pléthore est ôtée, & que le sang soit pur, balsamique & bien conditionné ; on est souvent guéri de pareils accidens sans le secours de l'art. Ces sortes de guérifons sont réservées pour ces tempéramens heureux, où la nature se suffit à elle-même ; il y auroit de la témérité, quelque bien constitué que l'on soit, de vivre dans une telle confiance.

ce, & de ne pas faire de remèdes après un crachement de sang accidentel, puisque la plûpart de ces accidens plongent le plus souvent les gens les plus robustes dans une phthisie mortelle & dans un péril prochain.

ARTICLE IV.

Réflexions sur la cure de la Pulmonie causée par des ulcères aux Poumons.

SI les ulcères sont précédés par des hemorrhagies, il faut d'abord donner une entière attention à celles-ci, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus lieu. On fait à cet effet des saignées au bras, plus ou moins répétées, selon que l'hémorrhagie est considérable; si les saignées au bras ne suffisent pas on saigne au pied. Les bains & les fomentations sont souvent de bons effets; on donne en même tems des décoctions, ou des suc de plantes astringentes & vulnéraires; on donne des poudre

ou des opiates qui ont la même vertu ; on soutient l'effet de ces remèdes avec des narcotiques, &c. Voyez les Observations.

Quand l'hémorragie a cessé, on traite l'inflammation & l'ulcère, comme la pulmonie causée par des tubercules, quand elle est au second & au dernier degré, elles sont toutes suivies à-peu-près des mêmes symptômes. Il ne faut jamais perdre de vue dans ces maladies la qualité du sang, surtout quand elle en est la principale cause.

Il est essentiel que les malades soient pleins de confiance, quand ils ont eu le malheur de tomber dans la pulmonie ; la sécurité de l'esprit seconde les remèdes & en assure le succès ; il est rare que ces succès ne soient pas heureux, quand on appelle à tems des Médecins capables de donner du secours à propos.

Je n'avance rien de trop, mille observations nous convainquent

qu'on guérit les ulcères des Poux-
mons; bien plus on guérit les plaies
de ce viscere, avec perte considé-
rable de substance. Lommius en
rapporte un exemple célèbre, &
on en peut voir une infinité d'au-
tres dans des Auteurs dignes de
foi. Gallien ne manquoit jamais
une cure d'hémoptisie, s'il étoit
appelé dans les premiers jours
que ces accidens survenoient;
seroit-on moins heureux que cet
Auteur, dans ce tems où la Mé-
decine fait des progrès vers sa per-
fection? non, on guérit des pulmo-
nies de toutes les espèces, & l'on
en guériroit bien plus, si l'on pouvoit
se défaire du faux & préjudiciable
préjugé où l'on est, que ces mala-
dies ne sont pas curables: je porte
la chose plus loin, je dis qu'on ne
doit pas désespérer d'en guérir mê-
me quand elles sont héréditaires,
pourvu qu'elles ne soient pas cau-
sées par certains vices de confor-
mation; cela me donne lieu de faire
les réflexions suivantes.

ARTICLE V.

*Réflexions générales sur les Pulmonies
& autres maladies héréditaires.*

HYppocrate nous a appris le premier que les maladies héréditaires se transmettent aux enfans, par le moyen de la semence & du lait: elles proviennent donc indifféremment du pere ou de la mere. Il dit ailleurs que ces maladies ayant pris naissance avec les hommes, leur principe se développe à proportion de l'accroissement de l'animal.

Hyppocrate a encore fait une autre Observation qui est confirmée tous les jours par de fâcheuses expériences; c'est que les aveugles engendrent des aveugles, que les boiteux engendrent des boiteux, &c. Nous voyons par là que la nature se fait des habitudes des accidens qui arrivent aux hommes,

& qu'elle s'assujettit à des loix qui lui sont dictées par le malheur des familles ; on l'a vue encore s'assujettir , dans des pays entiers , aux effets d'une fausse prévention des peuples qui les habitent. Les Macrocephales, dit d'Hyppocrate, sont un peuple de l'Inde : ils avoient originairement la tête faite comme les autres hommes ; mais s'étant figurés que si leurs têtes étoient longues , elles en feroient plus belles , ils comprimoient celles de leurs enfans pour qu'elles prissent cette figure ; ils y réussirent tellement, que dans la suite ils naissoient sans le secours de l'art avec la tête allongée.

Un Capitaine de vaisseau m'a assuré que les Caraïbes, peuples des Antilles , étant prévenus que les hommes qui avoient le front plat , étoient plus valeureux que les autres , applatissoient , par un usage général , cette partie de la tête à tous leurs enfans , & que mainte-

nant, sans le secours de l'art, ils naissoient avec le front un peu aplati; que même le petit nombre de Negres qui se sont habitués vers Saint Domingue, naissoient presque comme les naturels du pays.

Nous voyons tous les jours que les gouteux engendrent des gouteux, que les vérolés engendrent des vérolés, les pulmoniques des pulmoniques, &c.

Toutes ces Observations influent, qu'il y a des maladies héréditaires, qui dépendent des solides & d'autres des liquides.

Les maladies héréditaires qui dépendent des solides, sont des conformations contre nature, comme celle des boiteux, des Macrocéphales, &c. Les enfans portent en naissant des marques de celles-ci, sans que les liquides en soient jamais altérés, pourvu que ces liquides ne soient pas gênés dans leurs distributions, comme il arrive très-sou-

vent dans des poitrines trop étroites ; que le tissu des solides ne soit pas relâché ou trop tendu , comme on le voit dans les poulmons de certaines personnes délicates ; dans tous ces cas , on doit craindre des arrêts inflammatoires , ou des obstructions lymphatiques dangereuses.

Il y a des vices de conformation que l'on guérit dans l'enfance , par le moyen de l'art ; & quand la nature a pris de fausses habitudes , on pourroit la redresser en lui en faisant de contraires. Si les Macrocéphales , par exemple , revenoient de leur fausse prévention , & que , par un usage général , ils redonnassent , par le moyen de l'art , aux têtes de leurs enfans la forme qu'elles devroient avoir , il y a apparence que leurs neveux seroient , en cela , avec le tems tout comme les autres hommes ; il semble même que la nature devroit moins résister à des impressions qui la remettroient

sur les anciennes voyes , qu'elle n'a eu de facilité pour s'habituer à se mutiler elle-même, s'il m'est permis de me servir de ce terme.

Les maladies héréditaires qui dépendent des liquides ne se manifestent ordinairement que longtemps après la naissance ; c'est, comme je l'ai observé ailleurs , quand on a perdu cette seve primordiale que la nature emploie pour l'accrétion des parties : le virus héréditaires ne peut rien auparavant sur ces parties , parce que tout est inondé de cette seve , c'est un suc gluant & onctueux , qui enduit tout jusqu'aux parties primigenes des solides. Mais quand le corps a reçu toute son accrétion , que tous les vaisseaux sont développés , que les solides ont pris un ton affermi , & que les liquides n'ont plus tant de suc nourricier comme dans les adultes , ou dans les hommes faits , le virus héréditaire se débarrasse , il se développe , il agit d'abord sur

les liquides , il leur communique ses qualités & les fait dégénérer insensiblement , non pas totalement & dans toute la masse , mais dans les parties de celle-ci , qui peuvent moins résister à son action ; c'est le plus souvent la lymphe qu'il déprave. C'est-là une source de goutte dans les uns, de calcul ou d'écrouelles dans les autres ; de vérole dans ceux-ci , dans ceux-là de phthisie , &c.

Les liquides ainsi dépravés, s'accumulent par congestion dans les vaisseaux où ils sont arrêtés , ils se corporifient insensiblement & se durcissent par une espèce de végétation contre nature , comme dans la goutte les écrouelles , les tubercules , &c. où ils se corrompent par une succession contagieuse de partie à partie , qui se communique des liquides aux solides , & de ceux-ci aux liquides comme dans la vérole , dans la phthisie provenant d'ulceres , dans la lepre l'épi-

lepsie, &c. Il n'est pas de sécrétion dans le corps de l'homme, qui se fasse avec tant d'apparat & de précaution que celle de la semence; c'est sans doute ce qui a fait dire à Aristote, qu'elle provient de toutes les parties du corps. Il ajoute que la semence est saine quand elle vient des parties saines, & mal saine quand elle vient des parties mal saines.

On seroit cependant dans l'erreur, si l'on se persuadoit que dans les maladies héréditaires, cette liqueur ni le lait fussent pervertis dans leur nature; ce ne sont au contraire que des parties du virus, étrangères à la semence & au lait, qui sont confondues avec ces liquides. Ces parties restent toujours étrangères & assujetties, tant dans l'embryon que dans l'enfant, & même dans l'homme adulte, jusqu'à ce qu'elles trouvent occasion pour se développer; si c'étoit autrement, la semence ne scauroit être proli-

fique, & le lait seroit plutôt un poison qu'un aliment, s'il se pouvoit qu'une telle semence fût prolifique, & qu'un tel lait pût servir de nourriture pour un tems, les chairs les membranes, les muscles les os, &c. tout seroit ourdi & tissu d'un virus pourrissant, corrosif, coagulant, &c. Selon sa nature, il seroit impossible que l'homme parvint à sa perfection; au lieu qu'on en voit tous les jours qui sont nés de parens infectés, & qui ne sont jamais atteints de leurs maladies; d'ailleurs ceux qui ont le malheur de naître avec des semences de corruption héréditaires, parviennent ordinairement à l'âge de puberté, souvent même à trente ans & au de-là, sans en avoir été incommodés auparavant; au lieu qu'on voit tous les jours que dès que les solides commencent à être attaqués dans la vérole, par exemple, dans la pulmonie, &c. on commence à décliner, & qu'il ne faut pas aller bien

loin pour être pourri, desséché, &c.

Il n'est rien de si commun que de guérir des véroles : on en guérit tous les jours d'héréditaires ; il n'est point de praticien en Médecine qui ne pût fournir des Observations sur de pareilles cures. Je guéris encore l'année dernière 1751, une fille de dix-huit ans, qui avoit des tubercules aux Poumons, (elle venoit de parens qui étoient morts pulmoniques) ; elle étoit déjà menacée du second degré de phthisie : trois mois après qu'elle eût usé des remèdes qu'on peut voir dans mes Observations sur cette maladie, la toux, la douleur de poitrine, & tous les autres symptômes disparurent, elle se porte depuis ce tems-là parfaitement bien ; j'ai souvent réussi en plusieurs autres, dont les parens étoient morts pulmoniques. On guérit également des écouvelles héréditaires & de bien d'autres maladies de cette espèce, pourvu qu'on ne les laisse pas invétérer,

dans le sujet actuellement malade, & que l'on fasse des remèdes convenables, dès qu'on s'apperçoit de quelque symptôme qui les annonce. Mille Observations prouvent ce que je viens d'avancer; il n'est que le peuple qui en doute, & des gens, (s'il en est quelqu'un pour le malheur des hommes), qui s'annoncent pour Médecins sans avoir des connoissances suffisantes de la véritable Médecine.

Si l'on guérit des maladies héréditaires, on doit convenir que les liquides & les solides ne sont pas infectés dans leur substance; il seroit impossible de les rectifier s'ils avoient été formés & nourris par des principes de corruption; mais il est aisé de comprendre qu'on peut détruire des molécules étrangères, qui nagent isolées dans les liquides, & borner le progrès de leurs mauvais effets, quand elles commencent à se développer & d'exercer leur contagion; ces ma

ladies sont plus rebelles que quand elles viennent par accident ; mais on en vient à bout, si l'on s'y prend à bonne heure , & que l'on ne se laisse pas déconcerter par leur résistance.

Rien ne seroit plus intéressant pour l'humanité, que de trouver un moyen pour borner dans les familles le progrès des maladies héréditaires. Cela a toujours paru impossible , parce qu'on a toujours cru , dans ces maladies , la masse des liquides généralement infectée, je l'ai déjà observé. On se fondoit sur un faux principe , il faut changer de système ; puisque l'on guérit des véroles , des pulmonies, &c. communiquées des peres aux enfans. On ne fait ces cures qu'en diminuant la cause de la maladie , au point qu'elle ne peut plus affecter les liquides & les solides ; mais il reste trop souvent assez de cette cause pour qu'il en passe aux enfans par le moyen de la semence & du

lait, c'est parce qu'on ne reste pas assez dans l'usage des remèdes.

On n'a pas vu qu'une vérole héréditaire bien guérie ait affecté les enfans qui sont venus après la cure de cette maladie, il en seroit de même des autres maladies; & pour s'assurer de leur guérison radicale, il seroit bon de revenir plus d'une fois aux mêmes remèdes qui en ont d'abord borné le progrès, & dissipé les symptômes; car pour bien divisé & disséminé que fut le virus dans le corps de l'homme, on le détruiroit enfin totalement par des remèdes appropriés. *Qui potest majus, potest minus.*

— Ce que je viens d'observer sur les maladies héréditaires, ne doit s'entendre que des maladies de l'espèce de celles qui peuvent être guéries quand elles viennent par accident, & de celles dont on a trouvé le spécifique & le remède, & non pas de celles qui sont d'abord regardées comme incurables,

comme la goutte, par exemple, &c. peut être encore celles-ci ne sont-elles regardées comme incurables, que parce qu'on donne trop au préjugé, & qu'on racourcit le bras de la Médecine, en les abandonnant au soin de la nature.

SECTION QUATRIEME.

De l'usage du lait dans la Pulmonie.

ARTICLE I.

Réflexions générales sur les bonnes & mauvaises qualités du lait.

[A nature a destiné le lait pour
servir de première nourriture à
une grande partie des animaux ;
ce liquide, quand il est bien con-
ditionné, a une saveur douce &
agréable : on n'y découvre quand
il est dans son état naturel, ni
acide, ni alkali, de même que dans
les autres substances animales ; cela

doit d'abord faire présumer que le lait est en quelque façon analogue à ces substances , & qu'il est très-propre pour les nourrir , & pour en réparer les pertes.

Le lait ne diffère du chile, qu'en ce qu'il ne fournit jamais , par l'analyse , d'alkali volatil ; il est plus trituré que le chile, puisqu'il a passé par le cœur , par les Poumons & par plus de vaisseaux que celui-ci : le lait a été déjà digéré , il exige moins d'action de la part des organes des digestions que les autres alimens. Il paroît par-là qu'il doit leur être préféré surtout , quand ces organes ne font pas aisément leurs fonctions. On a saisi cette idée dès le commencement de la Médecine connue , & il est des cas qui exigent qu'on ne l'abandonne pas.

On ne donne pas seulement le lait comme aliment , on le donne encore comme remède : il prévient des desséchemens , il répare des maigreur & des pertes de substan-

ces causées par des phthysies, pourvu qu'il n'y ait plus de fièvre, des mouvemens spastiques avec des éréthismes phlogistiques, de cause de coliquation, de météorisme dans les entrailles, des cours de ventre bilieux, ou sanguinolens, d'hémorragies, &c.

Le lait rétablit des poitrines foibles, il soutient des Poumons délicats, il en calme les spasmes, &c.

On donne encore le lait, (mais peut-être mal-à-propos) dans tous les tems des Pulmonies, &c. Les matières animales sont moins propres à donner de bon lait que les matières végétales, car les parties des animaux sont plus alkalisées & plus disposées à la pourriture que celles des végétaux : cependant le lait qui vient de ceux-ci, se corrompt très-aisément ; c'est un effet des parties animales, car il ne peut s'être formé dans le corps de l'animal, sans être mêlé avec des sucs entièrement travaillés, & de-

venus matières purement animales.

Les parties des alimens dont nous nous nourrissons passent dans le sang sans se décomposer , & entrent dans les mammelles , sans avoir souffert presque aucun changement, comme il paroît par l'expérience de Lower ; de-là vient que le lait participe aux bonnes & aux mauvaises qualités des alimens d'où il provient. Si le lait provient de mauvais alimens , il ne peut être que mauvais : si l'animal qui le fournit a jeuné vingt-quatre heures , il devient fallé de mauvais goût , d'une couleur jaunâtre, il se corrompt en peu de tems , & il fournit une nourriture pernicieuse.

Quoiqu'on ne découvre pas d'abord dans le lait , ni acide , ni alkali , il contient cependant beaucoup de ces matières , surtout des acides ; mais ces acides sont liés & combinés de maniere qu'ils ne sont point sensibles. Tant que le lait reste dans cet état , qu'il est digéré
sans

sans trop de chaleur, sans trouble, sans précipitation; qu'il ne trouve pas dans l'estomac, ni dans le sang, des matieres propres à le corrompre & des obstructions dans les visceres à fomentier, il ne peut faire que de bons effets: mais s'il en est tout autrement, c'est un remède pernicieux & un aliment à craindre.

Le lait se corrompt aisément, il s'aigrit de lui-même, il se coagule quand il est battu sans aucun mélange d'acides; si l'on y mêle un acide lorsqu'il est encore doux, & nouvellement tiré de l'animal, il se caille subitement: le sang aussi se coagule, si l'on y mêle un acide pendant qu'il est chaud.

Les alkalis fixes coagulent le lait, je parle d'après l'expérience: ce liquide en acquiert une couleur rousse tirant sur le rouge, cela provient de ce que les alkalis en attaquent la partie grasse.

Le lait s'alkalise dans les fièvres, il change de couleur; on l'a vu de-

venir jaune du soir au lendemain. La chaleur qui s'excite dans le sang par toute autre cause produit le même effet ; on voit tous les jours que la chaleur du feu accélère la coagulation de ce liquide.

Il conște par l'expérience que le lait abonde en parties huileuses ; ces parties s'en séparent à mesure qu'il s'échauffe : il en est de même des parties grasses du sang ; elles s'exaltent plus ou moins , selon les différens degrés de la chaleur du corps.

Si le suc de l'estomac est en état de corrompre le lait dans ce viscere (cela arrive très-souvent), ce suc qui provient directement de la masse du sang , doit avoir dans les vaisseaux des matieres qui lui sont analogues. Ces matieres sont toujours prêtes à continuer & à augmenter la corruption du lait , partout où elles ont occasion de se mêler & de se confondre avec ce liquide. Le lait fait encore cet effet

sur lui-même dans les vaisseaux, lorsqu'il a été corrompu dans l'estomac. Nous voyons tous les jours que la présure, qui n'est qu'un reste de lait demi digéré qu'on trouve dans l'estomac des veaux, fait cailler le lait très-promptement : & l'expérience nous convainc que le chile circule pendant assez longtemps dans le sang sans se dépouiller de sa couleur. Si l'on ouvre la veine d'un animal quatre ou cinq heures après qu'il a mangé beaucoup, on distingue une grande quantité de chile séparée du sang. On doit conclure de cela que le principe de corruption qui corrompt le lait dans l'estomac, continue de le corrompre dans les vaisseaux, & que ce principe de corruption est encore multiplié par la corruption du lait lui-même.

Le lait corrompu, corrompt la masse du sang : elle n'est pas moins susceptible de corruption que ce quide, selon Willis. *Sanguis* (dit

cet Auteur) *interdum instar lactis sponte acescentis depravatur*. Le sang s'aigrit toujours un peu avant de se corrompre ; l'acide du lait étant développé dans les vaisseaux , lui communique aisément cette mauvaise qualité.

Sennert comprend le lait grumelé dans la classe des venins. Fernel a remarqué que le lait se corrompt aisément dans les estomacs chauds & bilieux. Si l'on prend souvent du lait (dit Gallien), il s'agrit, ou il cause des nausées avant d'être digéré. Dolæus recommande de mêler avec le lait du sucre ou du miel , afin qu'il ne s'aigrisse pas si facilement, & qu'il ne se convertisse pas en grumeaux. Cet Auteur observe ailleurs que si l'on fait usage de lait , on doit faire attention qu'il n'y ait pas dans l'estomac des acides vicieux (il veut dire des acides développés) : s'il y en avoit il seroit de toute nécessité de détruire ces acides par le moyen

des absorbans : qu'autrement le lait se coaguleroit & causeroit plus de ravage qu'on ne sçauroit en espérer de bons effets : il ajoute que le lait est nuisible dans les fièvres putrides , & dans les diarrhées.

Les absorbans sont des remèdes usités par tous les Médecins , pour prévenir les mauvais effets du lait dans l'estomac. C'est une opinion générale que les absorbans neutralisent les acides en se mêlant avec eux. Ces précautions sont bonnes , elles peuvent être utiles & même suffisantes quand la masse du sang n'est pas dépravée , pourvu que d'autres indications n'éloignent pas l'usage du lait. Mais quand une partie de la masse des liquides dégénère ou est pervertie , le principe de corruption l'emporte , il est toujours le vice dominant , & le lait ne sçauroit être garanti de ses pernicioeux effets.

Il est enfin généralement avoué , que lorsque le lait se corrompt dans

l'estomac, il occasionne des nausées, des vomissemens, de vives coliques, des diarrhées, des dysenteries dangereuses, la fièvre, &c. Ces accidens pris en général ou séparément, sont toujours à craindre, surtout dans la Pulmonie. Voyons en peu de mots les effets qu'il peut faire dans cette maladie.

ARTICLE II.

Réflexions sur l'usage du lait au premier degré de Pulmonie.

LE lait peut tempérer certains vices des Poumons, je l'ai déjà observé, & prévenir par-là la Pulmonie; mais dès que cette maladie a commencé, le lait ne peut être que funeste dans tous ses différens degrés. On pourra rapporter à la Pulmonie qui commence par des ulcères, tout ce que je dirai dans les deux Articles suivans sur les tubercules suppurés; je ne par-

lerai dans celui-ci que des effets du lait quand les tubercules sont crus.

Les tubercules des Poumons sont des obstructions qui se forment par degrés : ils commencent par des concrétions fines qui durcissent insensiblement, qui nagent dans la masse générale de la lymphe, & qui obstruent les petits vaisseaux des Poumons. Ces concrétions peuvent être formées dans les vaisseaux qu'elles obstruent ; c'est là le commencement de toutes les obstructions lymphatiques, elles ont généralement leur principe dans la masse des liquides.

Les concrétions de la lymphe supposent dans les liquides un principe coagulant : tout ce qui est en état d'occasionner des concrétions lymphatiques, est en état de coaguler le lait & sa sérosité ; on en est convenu d'après l'expérience. Les parties du lait qui se coagulent plus ou moins selon qu'elles rencon-

rent dans les vaisseaux des principes qui les rapprochent plus ou moins les unes des autres, font autant de concrétions, qui se joignent aux tubercules, les augmentent, on en forme de nouveaux dans les petits vaisseaux des Poumons. D'ailleurs le lait engourdit beaucoup la masse du sang, & la rend par là plus propre à former des congestions & des résistances : c'est pour cette raison que l'Auteur de la Chymie de Montpellier ne donne que fort peu de lait dans le traitement de la vérole, parce que (selon lui) le lait empêche l'action du mercure.

Quoiqu'il y ait plusieurs espèces d'obstructions, elles proviennent toutes d'un principe coagulant, dont le lait est très en état d'augmenter les effets. Ces effets du lait doivent plutôt avoir lieu dans les Poumons que dans toute autre partie, parce que ce liquide passe tout dans ce viscère, & avec toutes

ses qualités ; au lieu qu'il est bien plus trituré , & en bien plus petite quantité , quand il est dans les autres viscères , puisqu'en sortant du cœur après avoir passé par les Poumons sa masse se distribue avec égalité dans toutes les parties du corps.

Comme le lait que l'on prend passe dans les Poumons dans toute sa quantité , & avec ses qualités (selon que je viens de l'observer), les concrétions laiteuses doivent plutôt se former dans les petites divisions des vaisseaux pulmonaires que par tout ailleurs ; ce sont ces vaisseaux qui reçoivent tout le lait , & dont les infinies diversions forment autour des vésicules le raseau de Malpighi.

Il peut aussi se former des tubercules & des obstructions laiteuses dans les petites divisions de l'artere bronchiale , qui sert pour nourrir les Poumons , tout comme dans les autres viscères ; mais non pas

si aisément que dans les vaisseaux pulmonaires , puisque le lait ne parvient à cette artere qu'après avoir circulé dans les Poumons , d'où il revient au cœur avec les autres liquides , à l'aorte enfin , ou aux intercostales , où l'artere bronchiale prend naissance.

Le lait est extrêmement battu dans les Poumons par l'action & la réaction du thorax , par la dilatation de l'air dans les vésicules , & par les mouvemens systaltiques du cœur & des arteres. Les compressions auxquelles le lait est exposé dans ce viscere sont irrégulieres ; car les tubercules racourcissent & dérangent l'ordre des oscillations naturelles des fibres. Ces forces irrégulieres & précipitées par les oppositions qu'elles rencontrent partout, accomplissent les concrétions du lait déjà figé par le principe coagulant , durcissent les tubercules , & font que ceux-ci suppurent plutôt que ceux des autres viscères.

Quand la pulmonie est héréditaire, il y a toujours dans le sang un principe coagulant, autant en état (quand il se développe) d'agir sur le lait que sur le sang lui-même, & sur la lymphe; & ensuite le lait aigri seconde l'action de ce pernicieux principe.

Ce que je viens de dire sur l'effet du lait dans les tubercules des Pouxmons, est confirmé par les Observations des plus fameux Praticiens en Médecine.

Morton a observé que si les phthiques ont des obstructions dans le foye, il faut éviter l'usage du lait, parce qu'il augmente les obstructions, & qu'il cause des ulceres & des hydropisies qui rendent la premiere maladie incurable. Cet Auteur ne décide-t'il pas formellement (en suivant l'analogie des obstructions), que le lait ne convient pas dans les tubercules des Pouxmons.

Mr Dessault assure qu'il a tou-

jours trouvé dans la phthisie des embarras considérables au foye ; il dit encore qu'il a vu des phthisies sans ulcères , & non jamais sans tubercules. J'ajoute qu'il est très-rare, pour ne pas dire impossible , que dans la pulmonie il y ait de viscère sans quelque embarras , sur tout vers la fin du premier degré, & dans tous les autres ; la fièvre, les dégoûts, les sueurs colliquatives, les insomnies, & les diarrhées qui surviennent dans cette maladie, démontrent autant ces embarras que ceux des capillaires. Enfin Mr Barbeyrac observe, que si la phthisie vient de quelque obstruction, on doit travailler à en délivrer le malade avant que de lui prescrire l'usage du lait, de peur que l'obstruction n'augmente ; le lait est donc nuisible, selon cet Auteur, dans la pulmonie qui vient des tubercules.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les mauvais effets du lait dans les tubercules des Poumons, par-

ce qu'on peut les comprendre aisément si l'on veut secouer le joug du préjugé : & je ne parlerai pas ici des autres altérations que ce liquide peut souffrir dans le premier degré de pulmonie ; mes Réflexions sur ce liquide en ont déjà donné une idée , & j'en traiterai plus amplement dans les Réflexions suivantes.

ARTICLE III.

Réflexions sur l'usage du lait au second degré de Pulmonie.

LA fièvre qui étoit petite au premier degré de Pulmonie , est très considérable au second degré de cette maladie ; les tubercules s'enflamment, ils suppurent, la chaleur est inquiétante , on crache le pus, on sue, le sang se corrompt, &c.

Quel bon effet peut faire le lait avec tous ces symptômes , puisque tout concourt à le corrompre ? On

a vu dans les Réflexions sur ce liquide la fièvre l'alkalise, que les battemens & la chaleur le coagulent, que le mélange des acides le grumele, & qu'il est un poison étant grumelé; que passant en cet état dans les vaisseaux, il se corrompt de plus en plus, & qu'il met le comble à la corruption de la masse des liquides; tout cela doit arriver au lait dans la pulmonie: on n'a pour s'en convaincre qu'à en suivre les symptômes, & se rappeler ce que j'ai déjà dit sur ce liquide.

Que le suc de l'estomac tienne dans les pulmonies de l'acide ou de l'alkali, que l'un ou l'autre de ces principes excède dans le sang ou dans la lymphe (tout étant mal disposé d'ailleurs), le lait ne peut que se corrompre; puisque les alkalis fixes, font sur lui le même effet que les acides, comme je l'ai remarqué ci-devant.

Si l'on mêle avec la salive d'un homme qui se porte bien, quelque

goutte d'esprit de vitriol, cette salive se coagule d'abord, elle devient blanche & gluante, telle enfin que la salive des phthifiques; c'est une observation du Docteur Leigh. Si l'on jette des acides dans la sérosité du sang, elle se coagule, & devient blanche comme la salive des phthifiques; le même accident, je le répète, arrive au lait par le mélange des acides.

La première expérience insinue que la salive des phthifiques est coagulée par des acides. On reconnoît que la salive est analogue au suc de l'estomac: ce suc dans les phthifiques doit donc être également acide; il est par conséquent en état de coaguler le lait dans ce viscere. Si la lymphe du sang & le sang lui-même sont altérés par les acides, le lait devenu acide dans l'estomac, altérera encore plus ces liquides dans les vaisseaux; les uns & les autres se faisant dégénérer mutuellement. Quels bons effets

pourroit-on attendre de l'usage du lait?

La communication continuelle qui se fait du suc de l'estomac, & du pus des ulceres avec le sang, & le lait qui s'en charge surtout dans les Poumons, fait passer le sang par degrés à la putréfaction, & conduit les solides à un desséchement général.

Baglivi injecta de l'esprit de vitriol dans la jugulaire gauche d'un chien; cet animal commença d'abord à se débattre, & à hurler; il mourut dans demi quart d'heure après s'être extrêmement agité. On ouvrit le cadavre de cet animal, on trouva toute la substance des Poumons très-noire & entièrement desséchée, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur; le sang des vaisseaux des Poumons étoit totalement figé & noir comme un charbon: la partie du cou où l'on avoit fait l'expérience, étoit noire & comme sphacélée. Il paroît par-là

(comme le remarque le même Auteur), combien les acides sont ennemis du sang, & combien ils en changent le tissu.

Je sçais que le lait aigri dans les vaisseaux ou dans l'estomac des pulmoniques, ne fait pas des effets aussi prompts sur le sang & sur les solides que l'esprit de vitriol : celui-ci feroit lui-même des effets bien moins considérables, s'il n'étoit pas injecté directement dans les vaisseaux, & qu'il passât directement par les voyes des digestions. Mais les pulmoniques ne deviennent ils pas peu-à-peu desséchés, & leur sang ne se corrompt-il pas totalement ? Si c'est un effet des acides, comme l'on ne peut pas en douter, pourquoi s'obstine-t'on à favoriser cet effet & à l'augmenter par l'usage du lait ?

Que d'habiles Médecins, que de Praticiens consommés ne sont pas tombés dans les pièges où les ont conduits les anciens préjugés ! Un

des plus renommés d'entr'eux loue l'usage du lait dans la phthisie, parce (dit il), que le sang tourne facilement ce liquide en sa propre substance. N'est-ce pas au contraire précipiter la fin d'un phthisique, en lui fournissant une nourriture qui prend facilement la qualité d'un sang déjà dépravé, & qui est en état d'en augmenter la corruption?

Les précautions que l'on prend dans l'usage du lait par le moyen des absorbans (voyez les Réflexions sur ce liquide), sont détruites par l'analyse animale, ou pour mieux dire par cette infinité de foyers qui agissent sur le lait, dans les corps des pulmoniques, ici en y mêlant des sucs vicieux, là en l'échauffant trop, ailleurs en le battant sans ordre, &c. Son principe acide pourroit-il ne pas se développer, & ne pas devenir le principe dominant en passant par toutes ces épreuves?

Ces précautions si générales & si recommandées par tous les Au-

eurs , feroient feules foupçonner les effets du lait dans la pulmonie, quand on n'auroit pas d'autres raisons pour cela. On ne prend jamais des précautions contre la qualité d'un bon aliment , & on eft toujours dans une entière fécurité fur les effets d'un bon remède ; on ne mêle pas avec cet aliment & avec ce remède , pour leur faire faire de bons effets , des correctifs contraires à leur nature : c'eft pourtant infi qu'on en agit à l'égard du lait. N'eft-ce pas comme fi l'on mêloit le la thériaque avec la cigue que l'on feroit prendre à un animal , pour empêcher celle-ci de faire l'effet d'un poison ?

Dès que l'on a mis les malades à l'ufage du lait , furtout dans le second degré de pulmonie , quelques précautions que l'on prenne ailleurs , on ne tarde pas à voir paroître des fueurs nocturnes qui deviennent colliquatives. Le fang tant engourdi & corrompu par

ce remède, laisse échapper sa férosité, il devient de plus en plus tardif dans ses vaisseaux, les sécrétions finissent de se dépraver, les capillaires se desséchent, les pores de la transpiration s'effacent; de là les sueurs (voyez mon livre sur les Variations de l'Air, *Chap. XVI*). Dans peu le desséchement devient considérable, le sang se fige de plus en plus, il s'alkalise, enfin il se pourrit, les glandes du canal intestinal s'engorgent; de là des diarrhées; ce sont ces deux symptômes qui conduisent au dernier degré de phthisie & à la mort, que j'ai toujours vu précipitée par l'usage du lait. S'il est quelqu'un qui, avec des symptômes de phthisie, ne tombe pas dans ces accidens, & qu'il vive long-tems en crachant de tems en tems du pus, c'est que le sang s'est dépuré, que l'estomac s'est rétabli, que les ulcères sont entourés de matieres calleuses, & que le pus passe directement dans

les bronches par quelque'ouverture, ce qui fait que le sang ne peut pas s'en charger. Dans ce cas, on n'a pas de fièvre lente, & l'on peut pendant toute la vie rendre du pus par les crachats sans aucun danger.

La fièvre inflammatoire qui commence d'abord au second degré de pulmonie, & qui dégénere en putride, est une forte indication contre l'usage du lait; on craint & on redoute ce remède dans les petites fièvres; ce seroit un crime, on se feroit même un scrupule de le proposer: & on n'hésitera pas de le donner dans la pulmonie, où la masse du sang marche à grands pas vers une corruption consommée.

Le Docteur Leigh ne faisoit pas prendre du lait au second degré de phthisie, il en connoissoit tout le danger. Mr Hecquet pensoit sans doute comme cet Auteur, puisqu'il fait observer que le lait ne convient que quand les sucs sont devenus tranquilles, & que les vis-

ceres sont bien tempérés ; ce qui ne peut pas être dans cette maladie ; au contraire tout y est dans le trouble & dans le désordre.

Morton qui s'appliquoit principalement à ces maladies , & qui avoit souvent occasion de s'apercevoir des mauvais effets du lait , qu'il y prodiguoit presque toujours, dit enfin que, s'il survient une diarrhée à la suite de son usage , qu'on ne puisse pas la guérir par le moyen du laudanum ou astringens , ou que si l'ayant guérie , on a encore des vomissemens ou des embarras dans l'estomac ; c'est un signe que le lait s'est coagulé comme un fromage ; & qu'il ne faut plus en donner de quelle espèce que ce soit. Quels mauvais effets ce lait ne doit-il pas avoir fait dans le sang , lorsqu'il cause un dérangement si dangereux dans le canal intestinal ; puisque ce dérangement ne peut provenir que du désordre général , qu'il a accompli dans les liquides

& les solides ? Si le lait ne se corrompt pas également dans l'estomac de tous les phthifiques, il s'y corrompt toujours assez pour rendre les phthisies incurables.

Hippocrate donne (dans le LXIV Aphorisme du V Livre) des regles générales, pour l'usage du lait, & surtout dans la phthisie. Voici ce qu'il en dit :

Lac dare capite dolentibus, malum, malum vero etiam febricitantibus & quibus hypochondria elevata sunt, murmurantia, & siticulosus. Malum autem & quibus dejectiones biliosæ, & qui in acutis sunt febribus; & qui copiosi sanguinis facta est egestio. Convenit vero tabidis non admodum valde febricitantibus lac dare, (c'est comme s'il disoit quand ils sont convalescens). Et in febribus longis & languidis, nullo ex supra dictis ignis præsentis, (c'est-à-dire, selon Mr. Hecquet). Quando defervente febre vanescit quidquid acuti præ se ferant morbi, qui proin in chroni-

cos languores desinendo , partium elaterem nimium cadere vel remitti significat , &c. Il ajoute , absit oportet solidorum irrequies , aut crethismus , unde precipitationes fluidorum , colliquationes , fluores , similiaque succorum deliquia , quæ vel sub ipso lactis usu nimium frequenter committi , vel ab illius usu sequi vides.

Hippocrate finit ainsi son Aphorisme. *Lac convenit , præter rationem quidem extenuatis.* Le lait convient à ceux qui sont exténués par toute autre cause que des ulcères aux Poumons. C'est ainsi que s'explique un sçavant Interprète de cet aphorisme ; & voici comme Mr Hecquet commente ce passage.

Verum cum nullibi circa lactis usum gravius delinqui possit , quam in tabidorum curatione , quibus pro specifico lac prædicatur , tanquam illorum Medicinæ coronis aut absolutorium , hinc admonemur , illis tabidis convenire lac , qui præter rationem extenuantur ; id est , qui absque manifesta colliquationis

colliquationes causâ emarcuerint. Cum enim à stricto partium, non à laxo, id est à siccatarum partium densitate, non à fluxarum colliquatione, veniat isthæc emaciatio, spes fit fore ut tunc ab erethismo liberæ partes naturalique suo redditæ rythmo tolerant patientius lactis consortium.

Il faut donc conclure que, comme dans la pulmonie il y a toujours fièvre, chaleur, roideur, tension des solides, des troubles & des causes apparentes de colliquation, le lait ne peut y faire que de funestes effets.

La pratique d'Hypocrate confirme son Aphorisme; il traite, dans le second Livre des maladies, de trois espèces de pulmonies, dont les deux dernières sont avec ulcères aux poumons, & avec tous les symptômes ordinaires à ces maladies. Les remèdes dont il se sert pour les guérir sont dignes d'un tel maître; mais il ne s'agit pas de lait. Si cet Auteur fait prendre,

dans le cours de la maladie , une fois ou deux du lait d'ânesse cuit , ce n'est que pour purger ses malades. Qu'on juge si ce grand Médecin auroit fait un long usage d'un remède qu'il n'employoit qu'à la place d'un autre purgatif , lui qui ne redoutoit rien tant que le flux de ventre dans la phthisie.

Il y a lieu d'être surpris , après avoir vu dans le livre des maladies & dans les Aphorismes , combien Hyppocrate est éloigné de faire usage du lait quand il y a des ulcères aux Poumons, qu'il l'ordonne en de pareils cas dans le livre de *Internis Affectionibus*. La sagacité de ce grand homme & son exactitude dans les Observations , doit faire présumer que cette dernière pratique n'est pas de lui. On sçait qu'on a ajouté à ses livres. Mais comme il est certain qu'il a fait les Aphorismes , & qu'ils ne sont qu'un Précis de ses Observations sur les maladies , on ne doit pas douter que

quand il y a un parfait rapport des uns aux autres, ce ne soient là les véritables ouvrages de ce Médecin. Puisque l'usage du lait dans la phthisie avec ulcères est défendu dans les Aphorismes, & dans le livre des maladies, on doit croire que tout ce qui est contraire à cette pratique n'est pas d'Hippocrate; ou que si c'est de lui, il a entendu qu'on n'usât de lait que dans la convalescence, ce qui conviendrait avec son Aphorisme.

ARTICLE IV.

Réflexions sur l'usage du lait au dernier degré de Pulmonie.

Tout est désespéré dans le dernier degré de Pulmonie, tout remède est inutile, les malades marchent à grands pas vers la mort; un flux de ventre ou une hydropisie leur annonce, elle ne tarde pas à venir. Le lait précipite la fin de ces malades, en faisant empirer tous les

196 *Observations de Médecine.*
symptômes de la maladie. Il faut
s'en tenir à cette diète douce & cal-
mante qu'on a dû observer depuis
le commencement du second dé-
gré. C'est sur tout l'usage des sub-
stances farineuses, Hyppocrate le
recommande. On peut se servir uti-
lement dans ce pays d'orge & de
gruau, je l'ai déjà observé. Les fa-
rines de ces semences restaurent
puissamment dans les maladies de
consomption; elles sont pectorales,
adoucissantes, humectantes; elles
sont propres pour les âcretés de la
poitrine & du sang, elles calment
les humeurs & provoquent le som-
meil, elles sont enfin telles qu'il
les faut pour servir dans la phthisie,
d'aliment & de remède; & elles ne
portent pas dans la masse des liqui-
des ce principe de corruption
qu'on ne peut pas s'empêcher de
reconnoître dans le lait mal digéré.

*Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti: si non, his utere mecum.*

Horace, Liv. I. Epit. VI.



OBSERVATIONS DE MEDECINE.

SECONDE PARTIE.

Contenant quelques Observations sur différentes Maladies ; & en particulier sur les Maladies Epidémiques qui ont regné aux environs de Nerac , à la fin de l'année 1751 , & au commencement de l'année 1752.

SECTION PREMIERE.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une suppression d'Urine.

N Bourgeois de cette Ville âgé d'environ soixante ans , d'un tempérament sanguin & très-robuste , fut long-tems malade pendant l'hiver de l'année 1745 , d'une attaque

considérable de goutte. A peine étoit-il convalescent, qu'il entreprit un voyage; il souffrit du froid: cependant il n'en ressentit pas d'abord d'incommodité, au contraire son appétit se rétablissoit sensiblement, lorsque six jours après son arrivée à l'endroit où ses affaires l'avoient appelé, il fut saisi d'une suppression d'Urine dont il fut guéri dans vingt-quatre heures, par le moyen de quelques lavemens, & d'une tisane diurétique. La suppression d'urine revint deux jours après, le malade en craignit les suites & il se retira en ville pour être plus à portée du secours.

Je fus appelé le lendemain de son arrivée, il n'avoit pas uriné depuis la veille, il ne ressentait pas de douleur dans le bas-ventre, cette région étoit très-mollette surtout à l'hypogastre, & le poulx n'étoit pas altéré; il ne se plaignoit que d'une seule incommodité, c'étoit une sensation gravative peu douloureuse au rein droit.

J'ordonnai d'abord une saignée au bras , & douze heure après on le saigna au pied ; on lui servit dans l'intervalle des saignées , de lavemens émolliens & laxatifs , & on le purgea ensuite avec la casse délayée dans une infusion de rhubarbe & de tamarins ; il étoit dès le commencement dans l'usage d'une tisane convenable.

Quatre jours s'étoient déjà écoulés sans que le malade ressentît aucune disposition pour uriner : il ne paroissoit pas même qu'il eût dans la vessie une seule goutte d'urine : cela me détermina à lui faire appliquer de puissans attractifs aux jambes & aux pieds , dans le dessein de lui faire revenir la goutte , qui auroit pu dégager les reins , & favoriser le cours naturel des urines : mais cette tentative fut inutile.

Le sixième jour toutes les extrémités parurent œdémateuses , & la transpiration du malade sentoit l'urine. Je le purgeai avec une in-

fusion de sené, & je le mis dans l'usage d'une tisane composée avec les fruits du coquéret, la pariétaire & le sel de Glauber. Outre ces remèdes le malade prenoit deux fois le jour, d'un bolus composé avec la thérebentine, les cloportes & le baume du Perou liquide; on faisoit en même tems des embrocations fréquentes sur la région des reins avec l'huile de scorpions.

Le neuvième jour l'œdème fut général, il se déclara vers la nuit un hoquet fréquent, & un grand assoupissement; le malade étoit foible, son pouls étoit mou & fort lent; j'augmentai la doze des remèdes, & je le purgeai avec le sené, la rhubarbe & le diagrede.

Le onzième jour je fis étendre quelques gouttes d'esprit de sel dans chaque verre de tisane. Le lendemain le malade commença d'uriner; il rendit pendant la nuit plus de trois pots d'urine, dont la couleur étoit grisâtre & l'odeur d'une puanteur insupportable.

Le malade continua d'uriner, l'œdème diminua insensiblement & ses urines reprirent leur couleur naturelle, ses forces se rétablirent peu à peu, & il jouit depuis ce tems-là d'une santé parfaite.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le malade étoit à peine convalescent quand il entreprit son voyage; la nature étoit encore occupée à la dépuración des liquides, & à rejeter par la transpiration des matieres devenues étrangères dans la masse du sang, ce qui paroissoit par de petites sueurs qui lui survenoient assez fréquemment. Cette évacuation fut bien-tôt arrêtée par l'air froid auquel le malade s'exposa imprudemment, & la masse des liquides fut augmentée de toute la quantité de la matiere transpirable interceptée.

La nature détermina ces matie-

res étrangères par la voye des urines , où elles furent en état par leur grossièreté & par leur abondance de boucher les tuyaux qui partent du concours des veines , & des artères rénales , ou d'obstruer les mammellons auxquels ces tuyaux aboutissent ; de-là cette suppression d'urine dont la durée & les symptômes devoient annoncer une mort certaine , selon toutes les Observations de la Médecine.

SECONDE OBSERVATION.

Sur un vomissement qui a duré pendant plus d'un an , causé par des matières graveleuses retenues dans les reins.

Une Demoiselle de qualité âgée d'environ trente ans , d'un tempérament sanguin & pléthorique , fut attaquée au commencement du mois de Mars de l'année 1749 , de douleurs très-violentes aux deux reins , avec des vomisse-

mens opiniâtres, & des douleurs à la tête très-vives; ses urines étoient d'abord claires & lymphides; elles devinrent ensuite bourbeuses, avec un sédiment de gravier rouge.

Cette Demoiselle resta plus de quatre mois dans de cruelles souffrances: elle avoit perdu l'usage du sommeil, elle vomissoit tout ce qu'elle prenoit par la bouche, alimens & remèdes; elle étoit obligée, pour se nourrir, de prendre des lavemens de bouillon; on mit inutilement en usage tous les remèdes dont on se sert en de pareilles occasions.

Cependant après plus de quatre mois de souffrances, les douleurs de Reins devinrent supportables, elles se terminèrent enfin en une petite douleur gravative. La malade qui étoit déjà réduite à une extrême maigreur, commença de reprendre un peu le sommeil, elle ne vomissoit pas aussi promptement qu'auparavant, elle retenoit les ali-

mens pendant quelques minutes , & dans la suite elle fut en état de manger à table & d'y faire bonne contenance pendant tout le repas , mais elle ne manquoit jamais de se lever avant les autres pour se retirer dans une antichambre , où elle vomissoit tout ce qu'elle avoit pris ; il arrivoit pourtant quelquefois que si elle ne buvoit pas en déjeunant elle ne vomissoit pas ; il n'en étoit pas de même après les autres repas , & la boisson ne faisoit pas plus de séjour dans son estomac que les alimens solides.

La malade alla à Bagnères au commencement du mois de Septembre de la même année , où elle prit les eaux & les bains ; elle n'en fut pas soulagée , & elle désespéra totalement de sa guérison.

L'hyver & le printems ensuite se passerent , sans qu'elle voulût prendre des remèdes : mais elle fut guérie comme par miracle pendant l'été de l'année 1750 , par l'usage

intérieur d'une lessive de sarment de vigne. Elle ne prenoit d'abord que quelque cueillerée de cette lessive, pour ne pas vomir si-tôt, elle réitéroit souvent cette dose. Dès le troisième jour de cet usage les douleurs aux reins devinrent aiguës, on ne se rebuta pourtant pas; on continua l'usage du remède: on s'apperçut le cinquième jour qu'on rendoit du gravier avec les urines; on augmenta la dose du remède, on en prenoit de pleins verres à la fois; il survint à la suite de cet usage des douleurs aux reins cruelles: la malade rendit en divers tems, un nombre de petites pierres, & une grande quantité de gravier; le vomissement cessa quinze jours après qu'elle eut commencé l'usage de la lessive de sarment: elle n'a plus ressenti de pesanteur aux reins, ni d'autres incommodités; elle est encore aujourd'hui grasse, fraîche & d'un tempérament des plus robustes.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Les reins n'ont pas de sentiment dans leur propre substance ; il n'en est pas de même de leur membrane intérieure , elle a un sentiment obscur & émouffé , de sorte que quand quelque chose l'irrite , on y ressent un poids incommode. La sensation est communiquée à cette membrane par des filets nerveux qui lui viennent de la sixième paire , & du rameau stomachique ; ces mêmes nerfs s'étendent & se développent dans les ureteres. Ceux-ci reçoivent encore des nerfs de l'intercostal qui leur donnent un sentiment très-exquis ; de sorte que les pierres & le gravier qui ne font que peser dans les reins , causent de vives douleurs quand ils descendent dans les ureteres & surtout quand ils les dilatent. Ces pierres & ces graviers ,

quand ils ne peuvent pas tomber dans la vessie, reviennent souvent des ureteres dans les reins.

Les reins communiquent avec le ventricule, par le moyen du péritoine & des nerfs dont je viens de parler; de sorte que les alimens qui pésent sur les distributions de ces nerfs dans le ventricule, font que ceux-ci portent plus sur les corps durs qui sont dans les reins, que quand l'estomac est vuide d'alimens; ces nerfs en sont irrités, ces irritations se communiquent aux membranes du ventricule, elles en sont ébranlées irrégulièrement; de-là les vomissemens. On vomit aussi quand on a de vives douleurs néphrétiques, quand bien même on n'auroit pas mangé ni pris des alimens liquides.

L'on trouve aisément par cette théorie la raison de tous les accidens qui arriverent à la malade de l'Observation précédente. Puisque tous les symptômes de sa maladie,

avec les pierres & les graviers qu'elle rendit lors de sa guérison, établissent des signes univoques d'une véritable néphrétique.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur un hoquet périodique causé par un enduit platreux, qui s'étoit formé dans la vessie d'une Demoiselle.

Une Demoiselle de quinze ans d'un tempérament bilieux & extrêmement vif, fut attaquée d'un hoquet qui lui dura près de huit jours; ce hoquet la tracassa extrêmement par intervalles pendant douze ans; il devint insensiblement si violent, que pendant les attaques la malade trouvoit à peine, dans les intervalles, assez de tems pour faire des demi inspirations; cela lui causoit des oppressions qui la suffoquoient; il lui étoit impossible pendant ces accidens d'avaler une seule goutte d'eau. Le ton irrégulier des vaisseaux & des visce-

res étoit porté au point qu'elle rendoit toujours du sang par le nez & par les oreilles.

Ces attaques n'avoient pas des intervalles égaux : elles revenoient tantôt de trois en trois , tantôt de six en six mois ; elles étoient moins violentes & moins longues les unes que les autres ; elles duroient trois, quatre , & quelquefois huit jours.

On croyoit pendant les moindres accidens qu'il n'étoit pas possible que la malade pût y résister ; cependant elle résistoit aux plus grandes attaques ; ce que les connoisseurs n'auroient jamais pu se persuader s'ils s'en étoient tenus , pour en juger , aux seules regles de l'art ; la malade avoit toujours dès la veille de petites incommodités qui annonçoient le hoquet pour le lendemain.

Il y a environ trois ans que le hoquet revint pour la dernière fois avec de cruels symptômes , dont la plupart étoient nouveaux : le prin-

cipal de ces nouveaux symptômes étoit une retention d'urine , ou une espèce de strangurie , car il couloit de tems en tems quelque peu d'urine ; cela dura pendant huit jours , au bout desquels les urines coulerent avec moins de difficulté : & il commença de sortir par l'urèthre des matieres platreuses qui , selon les apparences , tapissoient intérieurement la vessie : car tous ces morceaux de platre dont l'épaisseur étoit d'environ deux tiers de ligne avoient deux surfaces plates ; celle qui paroissoit répondre à l'intérieur de la vessie , étoit rude & scabreuse , & l'autre lisse & polie ; on y distinguoit des sillons irréguliers qui répondoient sans doute aux rides de ce viscere. Ces matieres étoient dures comme du platre , elles se sont conservées dans le même état ; on jugea que la malade en avoit rendu plus de quatre onces. Mais elle trouva là la fin de ses accidens , car elle n'en a plus eu depuis.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Il y a toujours dans les urines des matieres terrestres très-propres à former des pierres, du gravier, &c. quand ces matieres sont abondantes, & qu'elles pesent plus que les parties de la liqueur qui les fournit, elles se précipitent dans la vessie tout comme il arrive dans les pots-de-chambre, où, quand on ne les tient pas bien nets, ces matieres forment insensiblement des couches qui se durcissent avec le tems. C'est ainsi que les dents se couvrent de tartre, & que les eaux de certaines fontaines couvrent en peu de jours le bois, les animaux & d'autres corps qu'on y jette, d'une croute pierreuse; c'est par le même mécanisme que le platre que rendit la malade s'étoit formé dans sa vessie.

La membrane intérieure de la

vessie est toute nerveuse ; ses nerfs sont en partie fournis par l'intercostal ; celui-ci donne aussi des rameaux au diaphragme. L'enduit platreux qui étoit dans la vessie empêchoit , où il avoit lieu , l'écoulement de la lymphe mucilagineuse , qui se répand dans ce viscere (dans l'état naturel) , par une infinité de petits trous dont il est percé ; cette lymphe formoit sans doute des congestions dans les membranes de la vessie ; elle devenoit , par son séjour , en état d'irriter les fibres nerveuses qui y aboutissent ; ces fibres outre leurs irritations étant déjà faibles & gênées par l'enduit platreux de la vessie , entroient en des mouvemens convulsifs , & causoient le hoquet par une suite de leurs communications avec le diaphragme.

C'est par le même mécanisme que le hoquet survient à ceux qui ont des irritations à l'orifice supérieur du ventricule ; c'est l'effet des

nerfs stomachiques qui passent avec l'extrémité de l'œsophage, par l'ouverture du petit muscle du diaphragme.

On doit regarder le diaphragme comme le balancier général des viscères de la poitrine & du bas-ventre : il en régle le concours, il sert à la respiration ; il aide & il soutient les mouvemens des parties contenues dans l'abdomen, &c. tout souffre enfin de son dérangement. On ne doit donc pas être surpris que le diaphragme étant agité par de violentes secousses, occasionnât tous les symptômes qui arrivoient à la malade de l'Observation précédente ; & on ne doit pas douter que tous ces accidens n'eussent leur cause immédiate dans l'enduit platreux de la poitrine.



QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur des vapeurs hystériques.

Une Dame d'un tempérament robuste , âgée de vingt-cinq ans ressentit tout-à-coup , après avoir déjeuné , (c'étoit au commencement du mois de Décembre de l'année 1744) , une vive douleur dans l'estomac ; bien-tôt après elle fut saisie d'un froid universel dans tout son corps ; il lui survint un vomissement qui dura quelques jours, les matieres qu'elle vomissoit étoient verdâtres & glaireuses ; ce vomissement revenoit ensuite de tems en tems avec les mêmes symptômes qu'auparavant.

On m'envoya un état de cette maladie au commencement du mois de Septembre de l'année 1745 , la malade souffroit pour lors les incommodités suivantes. Il lui survenoit presque tous les jours un gonflement très-doulou-

reux dans les régions épigastrique & umbilicale; on y distinguoit un battement considérable & des grouillemens extraordinaires: ces accidens étoient annoncés par des frissons, & souvent par un vomissement: la tension étoit si considérable, que la malade étoit obligée de se tenir de bout, toute autre situation lui étoit insupportable. Elle ressentoit de vives douleurs dans les hypochondres & dans les régions ombaires.

La malade avoit ses secours à l'ordinaire, il lui survenoit de tems en tems de petites sueurs pendant la nuit, mais elle n'eut jamais de signe de fièvre; les urines étoient claires & transparentes pendant les attaques, d'abord après elles paroissoient naturelles. On avoit déjà fait une infinité de remèdes, rien ne l'avoit soulagé que les frottemens & les compressions qu'on lui faisoit sur le bas-ventre; on suppléoit à ces frottemens, auxquels

ses gardes ne pouvoient pas suffire, par une large ceinture, où l'on avoit attaché un peloton de linge en forme de boule, pour faire une plus grande compression.

Je regardai tous ces symptômes comme autant de signes qui caractérisoient une maladie hyftérique. Sidenham en décrit une pareille, on ne pouvoit pas s'y méprendre sur le témoignage de cet Auteur. Je fis faire en conséquence les saignées convenables, on prit ensuite les bains-domestiques pendant huit jours. Après s'être purgée, la malade fit usage pendant quinze jours, d'une opiate composée de castoreum, de besoard jovial, de gommés ammoniac & assaætida, d'huile fætide, de succin avec quelques gouttes anodines & le syrop d'armoise; elle en prenoit deux scrupules le matin, & autant le soir, & buvoit par-dessus une tasse d'infusion d'armoise & de matricaire, & de petite sauge. Les
attaques

attaques hyftériques diminuerent considérablement par le moyen de ces remèdes; la malade prit ensuite pendant dix jours deux gobelets chaque matin d'eaux du castera vive; après les eaux elle reprit l'opiate & l'infusion par-dessus comme auparavant: elle fût parfaitement guérie par ces secours. J'ai guéri un nombre de femmes hyftériques avec les mêmes remèdes; mais j'ai souvent été obligé de les réitérer en différentes saisons.

Réflexions sur l'Observation précédente.

La cause ordinaire des vapeurs hyftériques consiste dans un vice du suc nerveux; ce suc devient vaide & rampant, il coule avec difficulté dans les petits filets des nerfs, il retarde leurs oscillations; e-là des trémouffemens & des lancements qui paroissent provenir de l'estomac; il en arrive aussi des lenteurs ou des suppressions des secours

Périodiques. Ces irrégularités du genre nerveux retardent ou vicient toutes les sécrétions , il en survient ordinairement une véritable caco-chimie , dont les symptômes sont plus ou moins considérables, selon la quantité ou la qualité de la cause qui les produit.

Quand le suc nerveux est en état d'embarrasser ou d'engouer un certain nombre de filets de nerfs , les oscillations de ceux-ci sont arrêtées dans ces fibres ; cela donne occasion à des mouvemens convulsifs , tantôt dans une partie , tantôt dans une autre, & souvent ils deviennent généraux : ces mouvemens convulsifs, causent quelquefois de vives douleurs ; mais d'autrefois les douleurs sont supportables.

Ces attaques sont si violentes en certaines femmes qu'elles dégénèrent en convulsions générales ; j'en ai vu dans cet état , on en a prises pour mortes , elles restoient plusieurs heures sans aucun mou-

vement sensible, pas même dans le poulx, ni dans les organes de la respiration.

Les attaques hyftériques causent souvent des apoplexies, des paralysies, & bien d'autres accidens que Sidenham décrit avec beaucoup de sagacité; elles dégénèrent quelquefois en épilepsie, surtout quand elles durent trop long-tems: j'en ai vu plusieurs exemples. Les symptômes des premières sont souvent semblables aux symptômes de celles-ci, il ne doit donc pas y avoir beaucoup de différence dans les causes de ces maladies. C'est-là une grande raison pour ne pas négliger les vapeurs hyftériques dans leur commencement, puisqu'elles sont incurables quand elles ont dégénéré en épilepsie.

Les passions de l'ame seules causent des vapeurs hyftériques aux jeunes filles: j'en ai vu plusieurs tomber dans ces accidens; elles étoient d'ailleurs si bien constituées,

qu'on n'auroit sçu soupçonner des vices dans leur suc nerveux. On ne pouvoit attribuer la cause de ces attaques qu'aux vives impressions d'un tempérament , encore plus excité par la continence, & revolté par la vertu. Cela cause souvent de si vives révolutions dans l'esprit & dans le corps des filles , que le systême nerveux en est bouleversé; de-là tous les symptômes hystériques , & surtout des mouvemens convulsifs , des ris , des chants, des pleurs & d'autres démonstrations de joie ou de tristesse , qui ont assez de rapport aux différens contrastes , auxquels l'esprit a été exposé par les mouvemens de la nature & par la résistance que leur a fait la raison.

Les hommes sont sujets aux mêmes accidens; j'ai donné mes soins à un surtout qui tomba pendant plus de quinze jours, plusieurs fois dans la journée , dans des mouvemens convulsifs très-violens , qui après quelques minutes de durée ,

faisoient place à des chants qui étoient bien-tôt suivis de beaucoup de larmes. Ce jeune homme, après avoir mené une vie un peu trop libre, s'étoit tout-à-coup adonné à la dévotion.

J'ai toujours observé que les remèdes qui guérissent les vapeurs, qui proviennent immédiatement de la dépravation du suc nerveux, ne conviennent pas, surtout du commencement, à celles qui dépendent des passions de l'ame. Les bains - domestiques sont efficaces dans celles-ci, & si l'on en soutient l'effet par des remèdes calmans, délayans & narcotiques, on doit être comme assuré de la guérison. J'ai cependant été quelquefois obligé de mêler avec les calmans & les narcotiques, le befoard jovial, le castoreum, l'huile fétide de succin, &c. c'étoit quand les liquides avoient commencé de dégénérer.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Sur des légères attaques d'Apoplexie.

Un Gentilhomme très-robuste âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament bilieux, qui avoit eu quelques années auparavant une légère attaque d'apoplexie, se plaignoit depuis quelque tems que son ventre ne le servoit, contre sa coutume, que de loin en loin & avec beaucoup de difficulté. Cependant il entreprit un voyage pendant le mois de Décembre de l'année 1750; il n'étoit pas encore à vingt lieues de chez lui, qu'il lui survint tout-à-coup une grande oppression avec une sueur considérable: il s'en suivit bientôt des tournemens de tête & des éblouissemens, il perdit la connoissance, le sentiment, & le mouvement volontaire; on le saigna, le sang se coagula d'abord, il en fût de même après plusieurs saignées qu'on lui fit en peu de tems.

Il se remit dans sept à huit heures ; mais tout le côté gauche resta paralysé.

Le malade ne pouvant pas continuer son voyage , prit des équipages pour s'en retourner chez lui. Etant en chemin les mêmes accidens lui revinrent comme auparavant ; on le purgea plusieurs fois , & il recouvra le mouvement du bras paralysé. Il avoit resté toujours assoupi , depuis la seconde attaque , & la jambe paralysée étoit devenue oedémateuse. L'œdème se dissipa quelques jours après ; presque tout-à-coup il ressentit en même tems une pésanteur générale dans tout le corps , & dans trois jours il lui survint une fièvre violente qui fût précédée par des frissons. Le malade souffrit pendant cette fièvre qui ne dura pas plus de huit heures , des violens mouvemens convulsifs. La fièvre se termina par une sueur copieuse , les mouvemens convulsifs cessèrent , & il

commença de se servir de la jambe paralysée.

Le malade fut menacé quelques jours après de retomber dans les mêmes accidens ; on me consulta , tous ces avants coureurs furent dissipés par deux potions émétiques qu'il prit en quatre jours , je ne laissai que deux jours d'intervalle de l'une à l'autre. Il a été préservé de rechûte par l'usage d'une opiate composée avec le safran de Mars apéritifs , le cinabre d'antimoine , les cloportes , la gomme ammoniac , le gayac , le senné , le jalap & la rhubarbe ; il prenoit par-dessus une décoction de racines apéritives ; les eaux de balaruc finirent enfin de rétablir sa santé , qui a été jusqu'aujourd'hui des plus assurées.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le tempérament du malade ;

la paresse de son ventre, & les avants-coureurs de ses attaques devoient d'abord faire regarder celles-ci comme des attaques d'apoplexie séreuse, qui provenoient d'un épaisissement de la lymphe. Il falloit secouer le genre nerveux, & non pas le débilitier par des saignées copieuses; on auroit pu par-là éviter la paralisie dont le malade ne seroit sans doute jamais guéri, si la nature ne lui eût pas donné de puissans secours.

Les fréquens purgatifs qui rétablirent le mouvement du bras, après la troisième attaque, & la fièvre & les mouvemens convulsifs qui guérèrent le malade, démonstroient bien clairement qu'il falloit attaquer la maladie par des émétiques, & par d'autre remèdes en état d'agir sur le genre nerveux.

Ce n'est pas-là la seule fois que j'ai vu donner dans les apoplexies des remèdes contraires; le peril prochain dont on est menacé, & le

prompt secours que ces maladies exigent, font que (surtout dans les campagnes), on a d'abord recours indifféremment & en même tems aux copieuses saignées & aux plus puissans émétiques; cependant il est des cas où ces remèdes sont mortels, & d'autres où ils sont nécessaires: cela exige que je fasse ici quelques *Réflexions* sur l'apoplexie & sur sa cure.

Réflexions sur l'apoplexie & sur sa cure.

L'apoplexie est toujours causée par une compression à l'origine des nerfs; cette compression peut provenir de tumeurs formées sous le crane, d'extravasation du sang ou de la lymphe dans le cerveau, de concrétions polipeuses, de contusions, de commotions extérieures, &c. Toutes les apoplexies qui sont produites par ces causes sont incurables, à moins qu'on ne puisse remédier, par le moyen du trépan,

à celles qui viennent de contusion.

La compression qui cause l'apoplexie provient le plus ordinairement de la pléthore des vaisseaux; celle-ci a pour cause le sang ou la lymphe.

Le sang peut être en trop grande quantité ou trop raréfié; dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, il dilate les vaisseaux du cerveau, il y forme des arrêts; les vaisseaux trop dilatés compriment les nerfs. Les filets nerveux sont dans le cerveau d'autant plus propres à être affectés par les compressions, qu'ils ne présentent dans la moëlle qu'une espece de pulpe; une qualité du sang épaisse & gluante peut aussi causer cet accident.

La lymphe peut aussi relâcher ou engouer les vaisseaux lymphatiques du cerveau, & par conséquent relâcher les nerfs de ce viscere; il n'en faut pas davantage pour causer l'apoplexie.

Comme l'apoplexie exige un

prompt secours, les Praticiens en Médecine l'ont divisée en sanguine, & en séreuse, parcequ'il n'y en a guère que ces deux espèces qui soient susceptibles de guérison.

Ces deux espèces d'apoplexie exigent une cure toute différente; il est donc absolument nécessaire de sçavoir les distinguer l'une de l'autre. Dans l'apoplexie sanguine, le visage est plus rouge & plus enflammé, les vaisseaux sont plus pleins & plus tendus, & le pouls beaucoup plus dur & plus fort que dans la séreuse.

Dans l'apoplexie séreuse on a à-peu-près les mêmes symptômes que dans la sanguine, excepté qu'on n'a pas la même rougeur ni les vaisseaux si gonflés; d'ailleurs le pouls & la respiration, quoique plus foibles, subsistent presque dans leur état naturel.

Comme l'apoplexie sanguine consiste dans les engorgemens des

vaisseaux du sang, & comme le ton contre nature, où sont portés ces vaisseaux, leur fait perdre leur élasticité, il s'agit, pour guérir cette maladie, de diminuer le volume de ce liquide; on doit d'abord saigner au bras, ensuite au pieds, & à la jugulaire: la saignée à l'artere temporale est souvent décisive dans cette maladie & dans bien d'autres; mais on la néglige trop souvent dans la pratique de la Médecine. Je dirai quelque chose de ce secours à la suite de ces Réflexions.

Les émétiques sont mortels dans les apoplexies sanguines; les veines des poumons y sont toujours extrêmement tuméfiées de même que celles du cou. Les veines de ce viscere se rompent à l'occasion des fortes concussions de la poitrine: pendant l'effet de ce remède, il est peu de cadavres de cette espèce d'apoplectiques, auxquels on ne trouve du sang extravasé dans les poumons, si on leur a donné

l'émétique ; on en trouve aussi bien souvent une grande quantité dans les sinus de la dure mere ; c'est une preuve que les émétiques causent ou précipitent la mort , quand on s'en sert dans cette fâcheuse maladie.

Il suffit de s'en tenir aux saignées quand il n'y a qu'une simple pléthore ou des arrêts du sang ; il faut seconder cette évacuation par le moyen des frictions, des ventouses, des vésicatoires, des remèdes délayans, des purgatifs & des lavemens ; les purgatifs & les lavemens piquans font de puissantes diverfions vers les parties inférieures.

Si l'apoplexie provient d'une constitution du sang épaisse & gluante, il ne faut pas négliger les apéritifs qui sont en état de rendre ce liquide plus coulant ; on n'a guère le tems de se servir de ces remèdes pendant les attaques ; mais il ne faut pas les négliger dans la cure des accidens qui sont ordinaire,

ment les suites de cette fâcheuse maladie.

On peut guérir de l'apoplexie séreuse quand elle est causée par l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau , ou par relâchement de ce viscere occasionné par une trop grande abondance de sérosité , pourvu cependant que celles-ci ne soient pas extravasées. Dans l'un & dans l'autre de ces deux cas , les saignées sont inutiles , elles sont même nuisibles , à moins qu'il n'y ait lieu de soupçonner en même tems une pléthore des vaisseaux sanguins. On peut connoître cette pléthore , en ce que quand elle a lieu , le pouls est un peu plus fort & la respiration plus difficile qu'elle ne l'est ordinairement dans l'apoplexie séreuse ; mais ces symptômes sont toujours moins forts que dans la véritable apoplexie sanguine ; c'est dans ce cas seulement où il faut saigner une ou deux fois pour l'ordinaire ceux qui sont atteints d'apoplexie séreuse.

Les émétiques donnent de puissants secours dans ces maladies ; les compressions que les muscles exercent sur les lymphatiques pendant l'effet de ces remèdes , font dégorger ces vaisseaux & rétablissent souvent leur élasticité. On peut se servir intérieurement pendant les attaques d'apoplexies séreuses , des gouttes d'Angleterre , du liliū minéral de Paracelse , &c. & faire flairer l'esprit volatil de sel ammoniac. Ces remèdes spiritueux portent puissamment sur les nerfs ; l'action que ceux-ci en acquièrent peut les débarrasser des compressions lymphatiques qui les assujettissent dans leur origine , & remédier au relâchement de leurs fibres.

L'usage de ces liqueurs spiritueuses , seroit mortel dans l'apoplexie sanguine ; elles gonfleroient d'abord le sang , elles le raréfieroient , & précipiteroient la rupture des vaisseaux ; ce qui rendroit cette maladie incurable.

Les ventouses , les frictions , les vésicatoires , sont encore des secours qu'on ne doit point négliger dans les attaques d'apoplexies séreuses ; mais il faut en même tems avoir recours aux purgatifs fréquens , aux apéritifs , &c.

*Réflexions sur l'Artériotomie dans
l'Apoplexie sanguine.*

La saignée des arteres a été très-recommandée par les anciens Médecins , & par plusieurs des modernes. Déjà du tems de Gallien on guérissoit les ophtalmies , en ouvrant l'artere des tempes , & on remédioit aux vertiges & aux grandes douleurs de tête , par la saignée des arteres qui sont derrière les oreilles. Cet Auteur guérit une douleur de côté invétérée par l'incision d'une artere à l'extrémité de la main ; il rapporte en différens endroits de ses ouvrages , d'autres Observations sur les bons effets de

ce secours, & qui en prouvent la nécessité.

Depuis Gallien on a vu guérir très-souvent par la saignée des arteres, des maux de tête invétérés, des frénésies, des fureurs hypochondriacques, des ophtalmies, &c. Pour moi, j'ai guéri comme par miracle, par l'ouverture de l'artere des tempes des maniaques dont la guérison étoit désespérée; j'ai encore vu cette saignée, faire des effets surprenans dans les apoplexies sanguines. Et je ne puis pas comprendre comme quoi, des Médecins éclairés perdent ce secours de vue dans les congestions & dans les arrêts du sang.

Le sang des arteres (dit Pitcarn), fait le fondement des inflammations, & par conséquent des congestions du sang. Mr Hecquet remarque, que dès que le sang se trouve comme engoué dans les capillaires des arteres sanguines, parce qu'il y est ralenti, il ne peut

jaillir des arteres dans les veines. De-là, continue cet Auteur, viennent des stases ou des retardemens dans le sang vénal. Dans cette position diminuer le volume du sang dans les extrémités de l'artere, & le retenir dans la capacité de son tronc, c'est donner le tems à la congestion commencée dans les extrémités des arteres, de se dissiper, & c'est retablir les calibres de ces arteres dans leur élasticité naturelle. On comprend par-là comment il peut arriver que le volume du sang qui s'arrêtoit dans les extrémités arterielles, étant diminué, ce liquide passe plus soudainement dans les veines ; au lieu que par la saignée des veines & surtout de celles qui viennent directement des arteres engorgées, le sang est plus déterminé vers les extrémités coniques des arteres.

Comme l'apoplexie sanguine, & toutes les autres maladies qui proviennent des congestions du sang,

ont ordinairement leur siège dans les extrémités des arteres; l'artériotomie est le plus prompt secours qu'on peut donner à ces malades, pourvu qu'on ne la pratique qu'après que le volume du sang est assez diminué par d'autres saignées, pour qu'il n'y ait pas de pléthore générale.

Gallien indique les arteres qu'il faut ouvrir dans les différentes maladies où ce secours est nécessaire: ce sont celles qui sont plus près, ou qui aboutissent aux parties affectées. Je ne parlerai pas ici des précautions qu'il y a à prendre dans la saignée des arteres, nous sommes dans un tems où les Chirurgiens sont trop éclairés, pour n'être pas prémunis contre les accidens qui pourroient arriver dans cette opération.



SIXIÈME OBSERVATION.

Sur des accidens survenus à un Gentilhomme après avoir changé de climat.

Un Gentilhomme d'un tempérament sanguin & robuste, né dans la Provence du côté du Languedoc, n'avoit jamais ressenti d'incommodeité pendant toute sa jeunesse; il avoit un goût décidé pour tous les plaisirs honnêtes, il s'y livroit avec gayeté. Des devoirs de son état l'obligerent à l'âge de trente-cinq ans, d'aller faire un long séjour dans l'Isle de Malthe. A peine eût-il resté pendant un mois dans cette Ile, que tout-à-coup son tempérament changea, il devint sombre & mélancolique, il recherchoit avec goût la retraite & les solitudes; il lui survint enfin quelques accès de fièvre intermittente: les vaisseaux hémorroïdaux se gonflèrent, ils fluèrent pendant quelque

tems, & ils cessèrent enfin de fluer après quelques années.

Depuis ce tems-là, le malade est toujours mélancolique, il urine souvent; son ventre est devenu extrêmement paresseux, il ne le sert que par le moyen des remèdes; son estomac ne digère qu'imparfaitement, il se gonfle pendant la digestion; il lui survient des envies de vomir très-fréquentes, elles sont si incommodes qu'il faut qu'il accomplisse le vomissement, ou en prenant de l'eau tiède, ou en se mettant le doigt dans la bouche. Toutes ces incommodités ont été suivies de vertiges effrayans, il y a déjà vingt ans qu'elles ont commencé; & quoique le malade ait quitté le séjour de Malthe depuis quelques années, rien ne lui a procuré du soulagement que les remèdes suivans, qu'il prend depuis un an par mon conseil.

Il prit d'abord les demi-bains domestiques pendant douze jours

ensuite une livre de petit lait clarifié où l'on ajoutoit une once de syrop violat, il continua cet usage tous les matins pendant un mois & demi : il prenoit toutes les semaines, depuis le commencement, un instant avant de souper, une prise de pillules stomachiques & purgatives, composées avec les roses rouges, la rhubarbe, un peu d'aloës succottin, & le suc de violettes. Depuis ce tems-là il succe presque tous les matins un peu de pulpe de casse, & il boit par-dessus un grand gobelet d'eau de riviere.

Toutes les incommodités ont diminué par le moyen de ces remèdes; le ventre & l'estomac font leurs fonctions mieux qu'ils ne le faisoient, & le malade n'a plus de vertiges, c'étoit ce qu'il craignoit le plus. Sa mélancolie persiste toujours; on ne s'est pas proposé de l'en guérir; mais il doit espérer qu'en faisant usage de tems en tems de ces mêmes remèdes qui l'ont

soulagé, il passera le reste de ses jours avec moins de dégoût, & d'incommodités, que si l'on n'avoit pas trouvé le remède convenable à ses accidens.

Réflexions sur l'Observation précédente.

J'ai déjà prouvé dans un autre ouvrage, que les différentes constitutions de l'atmosphère font une différence considérable dans les tempéramens des hommes, qui habitent des régions différentes. J'ajouterai ici que c'est principalement, parce que l'air fait une partie de la propre substance de l'animal. Cet air se renouvelle dans les corps, c'est d'après l'expérience; il ne peut pas être réduit à un état de fixité; d'ailleurs il deviendrait, par un trop long séjour, pernicieux aux animaux.

L'air naturel de notre malade (par exemple) avoit déjà des proportions d'habitude avec les autres

tres principes de son corps; il respiroit dans son pays un air pur; cet air concouroit à le rendre content & réjouï: l'air de Malthe est tout différent de la constitution de celui du Languedoc & de la Provence, puisqu'il est crasse, grossier, & chargé de vapeurs & d'exhalaisons de la mer; il falloit que cet air formât de nouvelles proportions avec les autres principes du corps de notre malade. Ce furent ces nouvelles proportions qui changerent son tempérament, en formant de nouveaux modes dans le tissu des solides & dans les globules des liquides. Il n'est donc pas surprenant que ce Gentilhomme devint sujet à tant de fâcheuses incommodités.

Si tous les hommes qui changent un bon air pour un mauvais s'en sont pas également affectés, il n'en est presque pas un qui n'en souffre quelque incommodité, comme je l'ai observé ailleurs d'après les Auteurs célèbres.

HUITIÈME OBSERVATION.

Sur les effets du quinquina quand on le donne mal à propos dans les fièvres intermittentes.

Un fils bien-aimé, l'unique rejetton mâle d'une famille distinguée par la naissance, par les honneurs, & par les richesses, âgé de neuf ans, d'un tempérament assez robuste & extrêmement vif, se trouva incommodé pendant le mois d'Octobre de l'année 1746 : Il devint d'abord pâle; peu de jours après une couleur livide couvrit tout son visage, ce fut le commencement d'une fièvre quarte.

Les accès de cette fièvre furent violens pendant un mois : le malade vomissoit souvent des matières bilieuses ; on se contenta de le purger une fois, on lui fit prendre ensuite beaucoup de quinquina, la fièvre en fût suspendue pendant quinze jours ; elle revint ensuite

on eut encore recours au quinquina qui ne fixa la fièvre que pour quelques accès: elle ne fut pas aussi violente qu'auparavant; mais les accès en étoient plus longs, & les changemens fréquens du poulx, souvent accompagnés de frissons donnoient lieu de craindre que la fièvre ne dégénéraît en continue, ou qu'il ne survînt quelque autre maladie encore plus fâcheuse.

Le malade étoit extrêmement chauffé, il lui survenoit souvent des hemorrhagies copieuses par le nez: il avoit des inquiétudes, des insomnies, & des dégoûts considérables: cette maladie avoit déjà duré cinq mois, la tendresse des parens du petit malade en fut alarmée.

On me consulta sur cette fièvre; je conseillai de faire une saignée par rapport à l'hémorrhagie; le lendemain on fit vomir le malade avec une infusion d'ipécacuanha: on le purgea deux jours après avec

la manne dans une infusion de rhubarbe, on réiteroit ce purgatif une fois chaque semaine. D'abord après le premiere purgatif on commença l'usage d'une décoction de racines de chicorée sauvage, de garance & de fraisier; on y ajoutoit les sommites de petite centaurée, & un peu de fumeterre; on jettoit dans une bouteille de la colature douze grains de tartre chalibé. On prenoit deux petites écuelles par jour de ce remède, le matin & le soir, toujours trois heures avant ou après le repas: immédiatement avant la prise du matin, on prenoit dix grains d'yeux d'écrevisses préparés & incorporés dans un peu de conserve d'énula campana.

La fièvre cessa au quinzième jour de cet usage, & l'on discontinua les remèdes: je recommandai d'en reprendre quelques jours après; mais comme l'enfant se portoit bien, on le négligea. La fièvre revint un an après, elle fut bientôt

détruite par le moyen des mêmes remèdes; on les continua plus longtemps qu'on n'avoit fait la première fois, & depuis ce tems-là le malade se porte parfaitement bien.

Je pourrois fournir ici un nombre d'Observations sur les mauvais effets du quinquina, donné mal à propos dans les fièvres intermittentes; mais comme je me suis proposé de ne donner dans cette partie (pour ne pas trop grossir cet Ouvrage) qu'une seule Observation sur chaque maladie dont je traite; je tâche d'y suppléer par les Réflexions que j'y joins.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Il est des pays où le quinquina ne fait pas toujours de bons effets dans les fièvres intermittentes. Balthus a remarqué qu'il réussit rarement à Rome. Il n'en est pas de même en France, il y réussit souvent; & s'il n'y fait pas toujours des

bons effets, c'est parce que l'on s'en sert mal à propos.

Ceux qui font usage du quinquina ont le poulx fort, & élevé, quoiqu'il soit mou; on doit inférer de là que ce remède exalte le sang & le raréfie; il amortit d'ailleurs l'âcreté des matieres répandues dans ce liquide, & il fournit dans tout le corps une amertume stiptique qui rappelle les oscillations des fibres vers leur état naturel, en les rendant moins susceptibles d'une dilatation contre nature.

Cette vertu spécifique du quinquina ne suffit pas toujours pour détruire la fièvre: il est des cas où elle ne peut rien; c'est surtout quand les engorgemens de petits vaisseaux ont trop de résistance, qu'ils ne peuvent pas être détruits par la raréfaction des liquides, par les changemens que ce remède occasionne dans l'action systaltique des fibres; & quand quelque viscere ou quelque partie fournit des

matieres fibriles , ces matieres se répandent continuellement dans le sang , elles se reproduisent à chaque instant ; le quinquina ne sçau- roit ni les détruire ni les fixer totalement.

Si Morton ne s'est pas trompé quand il a dit que le quinquina fait de bons effets dans les fièvres des pulmoniques , je puis assurer qu'il n'en est pas ici comme en Angle- terre ; car quand je m'en suis servi sur la parole de cet Auteur , j'ai toujours vu avec mal au cœur aug- menter tous les symptômes de la maladie.

Les causes de raréfaction que le quinquina fournit aux liquides , ne portent pas sur des obstructions qui sont parvenues au terme de molles- se ou de dureté. J'ai donné la théo- rie de ces obstructions dans mes Réflexions , sur les tubercules des poudrons , elles ne portent même pas sur des molécules qui nagent encore dans la masse des liquides.

Si elles sont de cette nature , au contraire elles donnent occasion à ces molécules de se précipiter , & d'engorger les petits vaisseaux. L'action styptique du quinquina sur leurs fibres concourt à comprimer ces molécules , & à les durcir : c'est ce qui rend la guérison des fièvres très-difficile.

Le quinquina donné mal à propos , suspend quelquefois , ou pour mieux dire , ralentit pour peu de tems l'effet des humeurs fébriles , mais on l'a vu souvent en de pareils cas causer des maladies plus dangereuses que la fièvre qu'on s'empresse de détruire par son moyen ; ce sont des hydropisies des rhumatismes , des dissenteries , des suppressions des mois aux femmes , &c. Ces accidens sont toujours annoncés par des gonflemens & des pésanteurs dans tout le corps , si l'on n'y remédie pas bien-tôt par des remèdes convenables ; de sorte que ce qu'on a le moins à craindre

du quinquina donné mal à propos, c'est le retour de la fièvre.

Le malade de l'Observation précédente alloit tomber dans quelqu'un de ces accidens, si l'on n'avoit pas abandonné ce remède pour avoir recours aux apéritifs, aux délayans, &c. Le dérangement des liquides & les obstructions étoient déjà considérables, quand la fièvre survint; la pâleur de son visage & ses autres incommodités, annonçoient assez que la fièvre n'étoit qu'un symptôme de la maladie, il falloit en détruire la cause avant d'avoir recours au quinquina: On doit toujours faire cette attention quand on entreprend de guérir la fièvre, par le moyen de ce remède.



NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur un mal contagieux qui a beaucoup de rapport avec la maladie des Nègres, appelée le Pian, qui s'est manifesté à Nerac vers le commencement du mois de Juin de l'année 1752.

La femme d'un Commerçant de la ville de Nerac, accoucha heureusement, au commencement du mois de Novembre de l'année 1751. Elle donna son enfant à une nourrice qui le nourrit bien pendant six mois; au bout desquels, cette nourrice étant malade, une de ses voisines donna cinq fois le sein à ce nourrisson, qui, dès ce moment, se trouva incommodé; il maigrissoit à vue, il lui sortit, en peu de jours, beaucoup de pustules aux cuisses.

Les parens de cet enfant le voyant déjà presque perdu, le retirèrent pour le donner à une au-

tre nourrice. Cette dernière étoit à la campagne, cela leur donna occasion de le garder quelques jours chez eux: pendant ce tems-là plusieurs femmes du quartier lui donnerent le sein.

Il paroissoit déjà des pustules sur tout le corps de cet enfant: les unes suppuoient, mais fort peu; il en sortoit une matière jaunâtre, cette matière étoit farineuse, & les autres se couvroient d'une espèce de croûte de la même couleur. Ces pustules se multiplièrent tellement, surtout en certaines parties, au visage, par exemple, à la bouche, &c. qu'elles y formoient des croûtes presque continues; elles étoient corrosives, certains os en furent découverts. Il y en avoit au cou, aux deux côtés de la trachée artère qui percerent dans l'intérieur, & l'enfant mourut. C'est-là la relation que la dernière nourrice de cet enfant m'a fait. Pour moi je n'ai pas vu des os découverts, ni des ul-

ceres profonds, dans tous les malades que j'ai soignés.

Toutes les nourrices qui avoient donné à têter à cet enfant, s'apperçurent bientôt qu'elles avoient des pustules à leur sein, qui se répandirent ensuite dans tout le corps. Quelques unes de ces pustules ne suppuroient pas : celles-ci se dissipèrent quelquefois d'elles-mêmes ; d'autres suppuroient, mais très-peu, comme celles de l'enfant ; & d'autres enfin se couvroient d'une espèce de croute jaunâtre ; les enfans de ces nourrices furent en même tems infectés de la même maladie, avec les mêmes symptômes.

On ne soupçonnoit pas encore ce mal d'être contagieux ; un nombre de nouvelles nourrices donnèrent de leur lait à ces nouveaux malades, elles furent à leur tour bientôt gâtées de même que leurs enfans. Enfin cette fâcheuse maladie a déjà fait tant de progrès, (c'est à la fin du mois de Décembre 1752) 2

qu'on connoît sans compter quelque homme plus de quarante femmes ou enfans qui en ont été attaqués, ou qui le sont encore, sans y comprendre tous ceux & celles en qui le mal ne s'est pas encore manifesté; & d'autres que la honte empêche d'avouer qu'ils en sont atteints, à cause que le Public le regarde comme une maladie vénérienne.

Il étoit déjà mort deux enfans attaqués de cette maladie, lorsqu'on m'appella pour voir une petite fille âgée de huit mois, presque toute couverte de pustules, mais elle en avoit aux cuisses, aux fesses, & aux environs plus que partout ailleurs; elle en avoit encore l'intérieur de la bouche rempli. Cet enfant étoit extrêmement foible, abbatue & amaigrie; cependant elle n'avoit pas le symptôme de fièvre. La mere qui la nourrissoit, avoit le sein totalement gâté de pustules, elle ne pouvoit

plus le lui donner, elle fût obligée de la févrer; elle en avoit auffi en d'autres parties, qui lui causoient, outre des douleurs inquiétantes, des démangeaisons continuelles.

Je vis en même tems deux autres enfans & leurs nourrices dans le même état; on m'affura, & j'ai reconnu ensuite par moi même, que toutes les nourrices & tous les enfans infectés étoient comme les premiers que j'avois vû, avec plus ou moins de pustules les uns que les autres, selon les différens tems où la maladie s'étoit manifestée, & selon ses différens progrès.

Les pustules étoient généralement circulaires, dures, & un peu calleuses; celles qui étoient couvertes de leur peau restoient les mêmes; mais celles qui se couvroient d'une espèce de croute se consommoient en partie, & en certains endroits il ne parroissoit qu'une espèce de croute jaunâtre qui s'étoit formée de plusieurs pus-

tules : les enfans qui étoient dans cet état étoient comme mourants.

Ce mal me parut avoir beaucoup de rapport avec ce que j'avois lû des symptômes du pian , maladie des Nègres, & surtout des sauvages du Golfe du Mexique , qui est une espèce de ladrerie héréditaire. J'eus d'abord en vue de me servir de mercure , remède qu'on employe ordinairement pour guérir cette maladie , dans les pays où elle est fréquente. Mais comme j'avois , parmi mes malades , des enfans , depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de deux ans , je craignis l'effet de ce remède ; & pour l'adoucir je lui alliai le camphre , j'en fis un onguent avec un tiers de mercure revivifié du cinabre , & éteint avec la térenbenthine , sur deux parties de graisse , où j'ajoutai vingr grains de camphre par once de mercure. Je faisois étendre de cet onguent sur des linges fins , on n'y laissoit que ce qui échappoit à la spatule.

On appliquoit de ces linges aux fesses , aux cuisses des enfans , & là où il y avoit le plus de pustules : dans deux ou trois jours ils étoient foulagés ; peu-à-peu les pustules & les croutes se dissipøient , & en quinze jours ils paroissoient guéris : ils avoient déjà repris toute leur gayeté , & leur enbonpoint ; ils se retablissoient à vûe. Les pustules & les croutes des nourrices se dissipèrent aussi , par le même moyen , mais il leur falloit un peu plus de tems.

Le bruit des heureux succès de mes remèdes se répandit bientôt dans le Public ; on me confia plusieurs autres enfans , & plusieurs nourrices ; tous étoient bientôt tranquilles par le moyen des mêmes secours.

Il me vient encore tous le jours de ces malades. Pour ne pas laisser leur guérison imparfaite , je continue la cure des femmes par des frictions mercurielles , & celle des

enfans , par une longue application des linges. On doit déterminer la durée & la quantité de ce remède , selon la force du mal , & selon l'âge & le tempérament des malades. Je parlerai plus bas , dans mes Réflexions sur le mercure , de l'alliage de ce minéral avec le camphre.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le pian , comme je l'ai déjà dit , est une maladie particulière aux Nègres & aux Sauvages du Golfe du Mexique. Les Nègres l'ont communiquée aux Blancs de l'Amérique , chez lesquels cependant elle n'a pas fait les mêmes progrès ; mais jusqu'ici il ne paroît pas qu'elle ait pénétré dans nos climats.

L'Auteur du traité des maladies de la Jamaïque , dit que les pian sont des pustules dures , calleuses & circulaires : que les unes de ces pustules sont ulcérées , d'où il sort

une farine jaunâtre , ou sont simplement couvertes d'une espèce de croute de même couleur ; & que d'autres ne sont point ulcerées.

Ce sont , comme on voit , les mêmes pustules qui caractérisent la maladie qui s'est manifestée à Nerac. Cet Auteur les regarde comme un symptôme de vérole chez les Nègres , parceque , selon lui , les Nègres ont la peau plus dure que les Blancs , qu'ils sont plus exposés aux fraîcheurs du matin & du soir , & à la plus grande ardeur du soleil ; au lieu que les Blancs ont rarement des piâns , pour la raison contraire.

Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de cet Auteur ; car il est sûr que cette maladie, telle, du moins, qu'elle s'est manifestée à Nerac , à quel genre qu'on la rapporte , & quelle qu'en soit la cause , est une espèce particulière , & très-caractérisée ; les symptômes en sont si constamment les mêmes , dans tous

les sujets qui la reçoivent par communication , qu'il n'est point de plante qui se reproduise avec plus d'uniformité.

La vérole au contraire est regardée comme un protée qui se manifeste par une infinité de symptômes, presque tous différens, dans les différens sujets qui en sont atteints.

Quoiqu'on guérisse les pustules contagieuses qui se sont manifestées à Nerac , par le moyen du mercure qui est le véritable spécifique de la vérole ; ce n'est pas une preuve qu'elles soient le même mal, puisqu'il y a des remèdes communs à des maladies différentes. On guérit avec le mercure, les dartres , la galle , la fièvre quarte , la rage, &c. & selon Mr de Sauvages, toutes les maladies contagieuses.

Un autre Auteur donne au pian trois différentes causes ; l'une le commerce des femmes, l'autre l'habitude où sont les Sauvages de cou-

cher dans la poussière , & la troisième l'usage de viandes corrompues. Sans entrer dans cette discussion , je me contenterai d'observer que ces deux dernières causes n'ont rien de commun avec la vérole , & que la première pourroit ne faire que les perpétuer ; c'est , sans doute , ce qui a donné lieu à cet Auteur de regarder le pian comme une ladrerie héréditaire.

Quoiqu'il en soit , le pian , ou pustules qui ont lieu dans ce pays , doivent être regardées comme une espèce très-dangereuse , & nouvellement transplantée qui se manifeste très-rapidement , comme on l'a vu ci-dessus.

On rapporte qu'un seul Danois communiqua en 1651 la petite vérole aux habitans des isles de Férôé situées fort avant dans le Nord , où cette maladie étoit étrangère ; la contagion s'étendit si loin , & la mortalité fut telle , que la plupart

des morts demeurerent sans sépulture. Le pian pourroit bien s'être communiqué de même dans ce pays. Mais on doit espérer que les sages précautions de Mrs nos Magistrats arrêteront le progrès de cette maladie, d'autant mieux qu'elle cède à l'usage des remèdes plus facilement qu'en Amérique.

On pourra faire, sans doute, sur le pian de l'Europe, la même remarque qu'on a faite sur les Yauws, horrible maladie des Nègres d'Afrique voisins de la Ligne; c'est que les degrés de force & d'activité de cette maladie augmentent ou déclinent, à mesure que les malades s'éloignent ou s'approchent d'un climat tempéré.

*Réflexions sur le mercure allié avec
le camphre.*

Depuis le tems qu'on a découvert que le mercure est un remède assuré contre les maladies véné-

riennes, on a toujours eu en vue de le dépouiller d'une causticité inhérente qui lui a souvent fait faire de mauvais effets. On crut d'abord qu'on y parviendroit par le moyen de la Chymie ; mais les préparations les plus travaillées, font encore des effets violens, quand ce remède n'est pas ménagé par la main des meilleurs maîtres.

Le dangereux préjugé sur la salivation, dans la cure des maladies vénériennes contribua à borner des recherches si utiles : on s'est enfin sagement déterminé, au commencement de ce siècle, à ne faire plus saliver, & à ménager les doses du remède, afin qu'il se distribuât avec une juste proportion dans toutes les parties du corps, & qu'il ne causât pas dans la bouche, ni dans les viscères, des engorgemens toujours à craindre. C'étoit déjà beaucoup, d'avoir secoué le joug d'un préjugé ; mais le mercure étoit encore caustique, & en état de faire

de tels ravages , qu'on n'osoit pas s'en servir dans les différentes maladies , où on le croyoit nécessaire.

L'on avoit cependant déjà appris que dans le Royaume de Tonquin on allioit le musc avec le cinabre , pour guérir les fièvres malignes & exanthémateuses , & que par ce moyen on adoucissoit la causticité de ce minéral : ce n'étoit pas encore assez , il falloit le dépouiller de sa vertu salivante. Mrs Hoffman, Haller, &c. le mêlerent à cet effet avec le camphre ; mais on négligea cette préparation , & le fameux Boerhaave qui s'étoit apperçu qu'il falloit chercher l'antidote de la petite vérole , dans le mercure dépouillé de ses mauvaises qualités , crut qu'on en trouveroit le moyen en l'alliant avec l'antimoine. Mais les expériences répétées de Mrs Huxhan & Screiber , confirment que le camphre qu'on peut regarder comme un soufre délié , volatil & végétal ,

adoucit tellement les préparations mercurielles , que par ce moyen on peut faire prendre le turbith minéral sans aucun risque , & pour lors on le donne comme sudorifique. Ces sçavans ont encore éprouvé que cet alliage fait que le mercure ne procure pas de salivation ; c'est pourquoi ils s'en sont servis avec succès dans la peste , la petite vérole , les fièvres malignes , &c.

J'ai eu occasion , pendant le cours de cette année 1752 , de me servir assez souvent d'onguent mercuriel ; je suivois du commencement la méthode de l'extinction avec la préparation ordinaire ; mais j'eus lieu de m'appercevoir que les plus grandes précautions n'empêchoient pas que le mercure ne portât sur des tempéramens foibles , & qu'il n'occasionnât des dérangemens que j'aurois voulu éviter. Je me déterminai à allier le camphre avec le mercure , comme je l'ai dit ci-devant ; & ces mêmes tempéramens

mens que deux dragmes d'onguent ordinaire dérangeoient, en supportoient jusqu'à demi-once de la nouvelle composition. Enhardi par ces succès, j'en donnois à d'autres jusqu'à cinq dragmes par friction, & je n'observois, pour le plus, que trois jours d'intervalle d'une friction à l'autre, & souvent que deux; il n'en arriva jamais la moindre incommodité, & les malades ne garderent pas la chambre un seul jour pendant le beau tems.

J'ai employé, pour chaque malade, depuis cette découverte, de douze jusqu'à quatorze onces d'onguent; ce qui faisoit plus de quatre onces de mercure, quantité suffisante pour l'entière guérison des maladies vénériennes, & très en état de rouler souvent dans tous les vaisseaux du corps: puisque depuis la méthode par extinction, on se bornoit ordinairement à en introduire deux onces & demi pour les tempéramens robustes.

On croit que le camphre , étant composé de particules d'une subtilité infinie , fait pénétrer le mercure aisément , jusques dans les plus petits vaisseaux ; cependant il est de la prudence de ne pas l'introduire d'abord en grande quantité , surtout dans les tempéramens délicats. Il faut accoutumer les petits vaisseaux à ce remède , d'autant mieux que le camphre en augmente l'action pour un tems ; car on a remarqué que le mercure doux mêlé avec cette resine , dans les maladies aiguës où l'on s'en sert , augmente d'abord la chaleur , mais cet effet n'est ni dangereux ni de durée. Vingt grains de camphre par once de mercure , m'ont suffi , jusqu'à ce jour , pour dépouiller ce remède de sa vertu salivante : cependant on connoitra par de plus longues expériences , s'il faut s'en tenir à cette petite dose , & si elle suffit pour tous les tempéramens , & dans tous les cas

qui exigent les plus sérieuses précautions. J'aurai soin d'avertir le Public des Observations que je ferai en conséquence.

On doit d'abord commencer par deux dragmes d'onguent, pendant quatre ou cinq frictions; on en viendra ensuite à trois dragmes, à demi once, &c. Quoique la préparation de ce remède le dépouille de ses qualités caustiques & salivantes, il ne faut pas en abuser, parcequ'il pourroit faire de mauvais effets, par son poids, dans les capillaires délicats, si l'on en introduisoit une trop grande quantité.

Il arrive ordinairement, en suivant la méthode de traiter la vérole par extinction, que les personnes habituées à des crachottemens naturels, ne peuvent supporter que peu de mercure sans saliver. J'ai observé que, par l'usage de l'onguent mercuriel avec le camphre, une personne d'un tempérament délicat, habituée à un crachotte-

ment, cessa de cracher, jusqu'à ce que le mercure eut cessé de faire son effet, quoique sur la fin on employât cinq dragmes d'onguent à chaque friction. J'ai encore observé que les symptômes de la vérole diminuent plutôt avec cette composition qu'avec l'autre.

Il n'est pas douteux qu'on ne doive encore attribuer au camphre, les prompts effets que l'onguent mercuriel fait sur les pustules, ou pians des petits enfans; puisque j'ai appris que des personnes qui vouloient imiter mes linges, en avoient couvert d'onguent mercuriel ordinaire, mais qu'ils n'avoient pas eu tout le succès qu'on en espérait.

Cette méthode de traiter les petits enfans, est bien moins dangereuse que celle des frictions: on introduit dans celle-ci le mercure avec violence; il peut faire de mauvais effets dans de petits vaisseaux d'une délicatesse infinie, il peut

les rompre, les déchirer, & former des engorgemens dangereux dans ceux qui ne font que commencer de se développer; au lieu que quand il est appliqué par le moyen des linges, le remède est divisé par une douce chaleur; c'est l'ouvrage de la nature elle-même, il est reçu peu-à-peu en petite quantité, & successivement par les pores absorbans, & il ne suit que des routes déjà tracées.

La plupart des nourrices avoient fevré leurs enfans la premiere fois que je les vis; je finissois la cure de ceux-là, par le moyen des linges; au lieu que si elles nourrissoient encore, dès que les pustules des enfans étoient dissipées, je me contentois de faire des frictions aux nourrices, jusqu'à une guérison radicale.



DIXIÈME OBSERVATION.

Sur une abstinence de toutes sortes d'alimens , excepté d'eau pendant cinquante - cinq jours.

Un Artisan âgé de vingt-cinq ans , d'un tempérament assez robuste , qui me paroît un peu mélancolique , étant rebuté par les mauvais traitemens que lui faisoit un de ses parens , habitant de cette ville , chez lequel il étoit depuis son enfance , quitta ce parent sans rien dire & sans sçavoir où aller. A peine étoit-il à demi mille de la ville , que passant sur des rochers qui dominant sur la rivière de Baïse : il se rappella qu'il avoit vu une grotte au pied de ces rochers , il y descendit pour y méditer à loisir sur le parti qu'il pourroit prendre , (c'étoit dans le mois de Mai de l'année 1744) : cette grotte est à trois ou quatre toises du lit de la rivière , qui n'est pas navigable en

cet endroit ; elle n'a pas de communication avec les avenues de la ville , & des rochers escarpés en rendent les abords très-difficiles. Cet endroit solitaire & presque inconnu aux habitans des environs , parut très-propre à ce jeune homme qui étoit accablé de chagrin ; pour y laisser éteindre ses jours , il s'y enferma. Il avoit sur lui environ trente prunes séches , il les mangea , & il resta dans cette grotte pendant cinquante-cinq jours sans prendre d'autres alimens solides.

Cependant il bûvoit toujours de l'eau d'une petite fontaine qui coule du rocher ; il m'a assuré que le quinzième jour , il conservoit encore toutes ses forces , & que le vingt-cinquième jour , il auroit été en état de revenir en ville sans secours ; mais ses forces déclinerent ensuite sensiblement. Au cinquantième jour , il ne put plus , tant il étoit foible , aller prendre sa nourriture , quoique la fontaine ne fût

éloignée de la grotte que d'environ deux ou trois toises. Il étoit enfin mourant le cinquante-cinquième jour, lorsque, par hazard, il passa par-là un Chasseur qui fut effrayé en appercevant ce cadavre desséché: cependant il s'avança, & il entendit une foible voix qui sembloit lui demander du secours.

Ce Chasseur appella des gens du voisinage; on porta ce squelette vivant dans la maison la plus proche, il put encore prendre quelques cueillerées de bouillon, sa langue diminua insensiblement; il prit enfin des forces, il se remit, & il se porte encore aujourd'hui parfaitement bien. On s'est assuré par des enquêtes qu'on a faites dans la ville & aux environs, que ce jeune homme n'avoit pas d'intrigue qui eût pu lui fournir des alimens. Il vient encore à ce moment de me raconter son histoire avec tant de simplicité, qu'il ne sçauroit être soupçonné d'en avoir imposé au

Public: d'ailleurs si quelqu'un l'avoit secouru du commencement, on ne l'auroit pas totalement abandonné lorsqu'il étoit aux abois, faute de nourriture.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Albert le Grand assure qu'il a vu un homme qui avoit vécu pendant sept semaines, sans prendre d'autre aliment que de l'eau. Un Auteur Espagnol dit qu'une fille avoit vécu pendant plusieurs années avec de l'eau pour toute nourriture. Et un autre Auteur rapporte, qu'un Prêtre vécut pendant quatre ans de la seule inspiration de l'air. On trouve dans les livres un nombre infini d'exemples encore plus surprenans, de gens qui ont vécu long-tems sans prendre de nourriture.

On feroit injustice aux Auteurs qui rapportent ces Observations, si l'on soupçonnoit leur bonne foi;

elles peuvent être véritables : car il arrive tous les jours dans la nature des choses surprenantes & qui tiennent du prodige ; mais aussi ces Auteurs peuvent avoir été trompés eux-mêmes, & avoir écrit sur la foi du peuple qui renchérit toujours sur les choses extraordinaires.

Quoiqu'il en soit, ces choses extraordinaires ne peuvent pas servir de règle aux Médecins : ils doivent être appuyés dans tous leurs procédés par des expériences claires & soutenues, & ils ne doivent s'attacher aux choses douteuses que pour les éclaircir.

Cependant l'Observation précédente confirme que l'eau, qui par sa substance, est principe des corps, surtout de ceux des animaux, contient en elle un précis des autres principes du corps animal, puisqu'étant prise seule pour toute nourriture, elle peut nourrir l'homme pendant plusieurs jours, sans que ses forces diminuent extrême-

ment ; au lieu qu'elle ne fçauroit le nourrir pendant si long-tems , si elle ne fournissoit qu'un principe aqueux.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur un homme qui resta vingt minutes sous l'eau sans respirer l'air.

Vers la fin du mois de Juin dernier, un Artisan âgé d'environ vingt-trois ans , d'une taille médiocre , d'un tempérament bilieux , mais très-robuste , étoit monté sur un mauvais cheval qu'il faisoit baigner. Il hazarda ce cheval dans un endroit profond de la riviere qui passe dans cette ville ; on ne sçait par quel accident il tomba de ce cheval dans l'eau. Des gens qui le virent tomber le perdirent d'abord de vue ; peu de tems après on apperçut ses cheveux sur l'eau jusqu'à leur racine , ils disparurent d'abord ; il montra ensuite les pieds , & enfin on ne le vit plus : il y avoit

dans cet endroit de la rivière environ dix pieds d'eau.

On se donna d'abord des mouvemens pour secourir ce misérable ; on alla chercher un petit bateau à quelque distance de l'endroit où il étoit tombé ; ce bateau s'engrava , cela fit perdre du tems , il s'écoula environ vingt minutes. Depuis le moment que cet homme étoit tombé jusqu'à ce qu'on l'enlevât dessous l'eau , on l'examina dès qu'il fut dans le bateau , on le trouva sans pouls , sans sentiment & sans mouvement , on le crut mort , on l'avoit abandonné. Cependant le Sieur Barres , Maître Chirurgien , lui introduisit de l'air par l'anús ; on s'apperçut d'abord après d'un petit mouvement presque insensible à la lèvre inférieure ; on saisit ce moment pour le saigner du bras , le sang porta , on fit une saignée assez copieuse ; on inonda le malade de liqueurs spiritueuses , & à force de le tracasser , on lui fit avaler une large dose de

vin émétique : il survint un instant après des mouvemens convulsifs qui se succédoient de partie en partie & de membre en membre, ils devinrent enfin presque généraux.

Ce pauvre malade étoit dans des agitations terribles, qui durèrent environ quatre heures; mais à peine pouvoit-on distinguer au tact le battement des arteres. Dès que ces agitations commencerent de diminuer, il survint une sueur des plus abondantes; tous les linges dont on le couvroit étoient d'abord inondés; la sueur cessa dans deux heures, & il ne se fit pas d'autre évacuation, ni par le vomissement, ni par les selles, ni par les urines.

Ce jeune homme n'avoit pas encore recouvré la parole ni le sentiment, & les mouvemens qu'il faisoit étoient tous convulsifs: on le refaigna au bras; peu de tems après la saignée, il commença de se mouvoir naturellement, & de parler; il reprit enfin l'usage de tous

ses sens ; c'étoit six heures après sa chute. Dès qu'il se reconnût, il crut s'être réveillé d'un profond sommeil ; il se leva , il marcha , & il faisoit toutes ses fonctions comme s'il ne lui fût rien arrivé. Il regardoit , & il regarde encore comme une fable tout ce qu'on lui raconte de son accident , dont il a totalement perdu la mémoire , quoiqu'il la conserve de tout autre chose.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Les hommes ne peuvent pas vivre sans respirer , & ils ne respirent pas dans l'eau ; il n'est donc pas surprenant qu'ils meurent bientôt dans cet élément qui leur est étranger.

On doit inférer du prompt rétablissement du malade de l'Observation précédente , que l'eau n'entre pas dans l'estomac ni dans les poumons des noyés , ou que , s'il y en entre quelque peu , ce n'est

pas en état de leur causer la mort.

Mr Littre a noyé des chiens, & il a trouvé en les disséquant qu'ils n'avoient point avalé de ce liquide; la privation d'un air libre est donc la cause de la mort des noyés.

Les plongeurs qu'on descend dans l'eau, enfermés dans de grandes cloches où l'on a soin de renouveler l'air, tombent en peu de tems dans un état violent. Les yeux leur deviennent extrêmement gros, ou ils rendent du sang par le nez, par les narines, &c. Le seul Mr Halley a resté plus d'une heure dans sa cloche plongé à cinquante-deux pieds de France, sous l'eau sans en être incommodé.

On doit regarder comme suspectes toutes les histoires qu'on raconte, des gens qui ont resté plusieurs heures & même plusieurs jours sous l'eau sans mourir; si cela est jamais arrivé, ce sont de ces cas extraordinaires, sur lesquels on ne doit pas se fonder pour tirer des

conséquences : mais on voit , par l'Observation précédente , qu'on peut rester sous l'eau bien plus d'un quart d'heure sans périr. Ainsi si un homme n'est noyé que depuis peu de tems , quoiqu'il ne donne pas de signe de vie , on doit faire des tentatives pour le ranimer : les moyens les plus convénables pour cela sont l'introduction de l'air dans le corps , sans violence , peu-à-peu & successivement , la saignée , les émétiques, les frictions, les liqueurs spiritueuses, &c. On a observé que quand on introduit l'air par la bouche , il fait des effets plus prompts que quand on l'introduit par l'an.



OBSERVATIONS MÉDICO
LÉGALES.

*Sur le problème suivant qui m'a été
proposé, dans un cas de nécessité,
par un Magistrat, sçavoir si dans
tous les tems, après qu'une femme a
accouché, il reste sur son corps des
marques certaines d'accouchement,
ou des marques qui fassent connoi-
tre qu'elle n'a pas accouché.*

I.

*Où peut-on distinguer les marques
d'accouchement.*

Les marques d'accouchement
sont aussi incertaines que celles
de la virginité; car les femmes peu-
vent se rapprocher, par des arti-
fices, des dimensions des vierges,
même quand elles ont accouché;
d'ailleurs la sage nature travaille
toujours pour cacher le passé à cet
égard, *nocte Caliginosa* (comme
Horace dit, qu'un Dieu prudent
nous cache l'avenir.

S'il y a des marques d'accouchement, on ne peut les chercher que dans le sein, dans les tégumens du bas-ventre & dans les parties de la génération.

II.

Si le sein donne quelque marque d'accouchement.

Les mammelons d'une jeune fille sont ordinairement d'une couleur de fraise, d'un rouge vif & animé; cependant toute autre couleur ne dénote pas une femme, ni n'indique pas une mere. Hyppocrate, Sennert & bien d'autres Médecins célèbres ont remarqué que la couleur des mammelons change selon l'âge, les maladies & les différentes affections de la matrice. Les affections de ce viscere ont souvent le plus de part à ce changement de couleur, surtout dans la premiere jeunesse, lorsque les passions de l'ame viennent exercer leur despo-

tisme ; que d'impressions irrégulières ne se fait-il pas dans les houpes nerveuses, dont l'aréole & les mamelons sont pour ainsi dire tissus ! fera-t'il surprenant si l'on en voit changer la couleur , & pourra-t-on conclure de ce changement de couleur qu'une femme à accouché , puisqu'il ne peut pas la faire soupçonner de n'être pas vierge ?

Quand bien même le sein d'une femme regorgeroit de lait , ce ne seroit pas un signe d'accouchement ; car Hyppocrate , Galien , Sennert , Heister , &c. ne l'admettent pas même comme une preuve contre la virginité ; puisqu'ils ont été convaincus , par un nombre d'expériences , que des filles très-chastes avoient eu du lait , & qu'il y en avoit qui avoient nourri des enfans.

Il n'est pas rare que les filles aient du lait quand leurs secours sont supprimés , surtout si elles sont bien constituées d'ailleurs : elles peuvent encore s'en faire venir par la

succion ; on en a vu un exemple dans ce pays. Un de mes Confreres avoit un garçon unique , sa femme le nourrissoit ; une servante attachée à sa maison gardoit cet enfant pendant la nuit , & le portoit à sa maîtresse quand il falloit lui donner le sein ; les dents vinrent à percer , cet enfant en souffroit : la servante affectionnée pour ménager quelques momens de repos à sa maîtresse , donnoit son sein au petit nourrisson : Peu de tems après elle apperçut qu'il découloit du lait de ses mammelles , elle fit part de son accident extraordinaire à sa maîtresse , qui en frémit jusqu'à ce que le Médecin eut découvert la véritable cause de cet accident. Ces signes sont donc trop équivoques pour prouver un accouchement , ni qu'on n'ait pas accouché.



III.

Si les légumens de l'abdomen d'une femme fournissent quelque signe d'accouchement.

La peau du bas-ventre est souvent tachée & ridée aux femmes qui ont eu des enfans, ce qu'on ne voit pas ordinairement aux filles à moins qu'elles n'aient eu des maladies qui leur aient occasionné cet accident; car cela peut leur arriver à la suite des hydropisies, des gonflemens spasmodiques du bas-ventre, qui sont des symptômes ordinaires des vapeurs hystériques, &c.

La peau ayant été extrêmement tendue pendant la grossesse par la dilatation des tégumens de l'abdomen, & revenant tout-à-coup sur elle-même, lors de l'accouchement, il s'y fait souvent des rides, parce que cette membrane ayant moins de ressort que les muscles

du bas-ventre , ne se rétablit pas aussi aisément que ceux-ci , c'est ce qui la rend inégale. Les taches proviennent de la même cause ; ce sont des fucs lymphatiques qui lors de la chute soudaine de l'abdomen , s'embarassent dans les excrétoires sous l'épiderme , & changent en y croupissant la couleur de la peau ; ce qui peut également arriver aux filles , comme je l'ai déjà remarqué , quand la peau a été trop tendue par des gonflemens considérables de l'abdomen , relâchée par des hydropisies , &c.

Le bas-ventre des filles & des femmes pourroit être taché par d'autres causes ; les scorbutiques sont souvent couverts de taches , elles sont comme naturelles à ceux qui ont la peau rousse ; d'ailleurs la lymphe peut venir de nature à se former des arrêts elle-même sous l'épiderme. Quand bien même des taches qui proviendroient de ces causes , n'auroient lieu que sur le

bas-ventre des femmes, on ne devroit pas en être surpris, les émotions fréquentes qui arrivent dans cette région seroient seules en état de les y déterminer.

L'abdomen d'une femme grosse pour la première fois est de beaucoup moins élevé qu'en celles qui ont fait plusieurs enfans : sa chute doit donc être moins considérable, & par conséquent, il est moins sujet aux taches & aux rides, souvent il ne s'y en fait pas ; mais s'il y en survient elles tombent ordinairement en forme d'écailles, surtout si l'on use de remèdes convenables pour les enlever. On enlèveroit les taches, & on effaceroit ces rides par le moyen des remèdes, à ces femmes qui ont fait plusieurs enfans. Sennert n'en doute pas, après avoir prescrit ce qui convient pour les détruire, *Deinde (dit-il), tum corpus in balneo detergito, & omnes nigredines ac rigas abolebis.*

Le ventre bientôt après l'ac.

couchement est rétabli dans son état naturel ; est-il gros, est-il charnu, &c. ce peut-être un effet du tempérament, des maladies, ou de quelque indisposition. D'ailleurs toutes les filles & toutes les femmes n'ont pas leurs ventres égaux, c'est la nature qui opère tous les jours cette différence. Ces signes ne peuvent donc pas former des preuves d'accouchement, ni qu'on n'aye pas accouché.

I V.

Si l'on peut connoître par l'inspection des parties de la génération, si une femme a accouché ou si elle n'a pas accouché.

Les parties de la génération des jeunes filles ressemblent à des boutons de roses qui s'épanouissent peu-à-peu ; sont-elles parvenues à l'âge de puberté, la nature les humecte pour les rendre propres à la génération ; c'est une rosée qui rend
ces

ces parties capables de se dilater extraordinairement ; l'âge, le tempérament & les passions de l'ame en forment & varient les dimensions ; elles ne gardent pas de proportion constante.

J'ai lû dans un Auteur célèbre, qu'un Colporteur ayant épousé une fille dans le tems où elle avoit ses secours, lui avoit trouvé de si grandes dimensions, qu'il ne douta pas qu'elle ne fût une prostituée. Cet homme-là s'en alla le lendemain pour affaires de son commerce, avec une ferme résolution de quitter sa femme : cependant il la revit quelque tems après, & il la trouva dans un état si opposé au premier, qu'il pouvoit à peine se frayer des voyes, &c.

On trouve dans Sennert, qu'une fille de, service de mauvaise vie, étant en même de se marier, se mit dans un bain astringent, qui fit un tel effet, que son mari se félicitoit d'avoir épousé une vierge ; cepen-

dant elle avoit fait des enfans : d'autres Auteurs l'assurent.

On a vu des filles , dans les défordres de leurs passions , détruire elles-mêmes les marques de leur virginité. Tous ces moyens peuvent les confondre avec les femmes qui ont eu des enfans , car celles-ci reviennent peu de tems après l'accouchement dans l'état naturel ; bien plus , par le moyen des remèdes elles se rapprochent des vierges. Tels sont ces artifices (dit Eugenius), que j'ai vu. Six Matrones, d'une probité reconnue , jugerent vierge une femme qui avoit accouché sept mois auparavant.

Florentin dit avoir vu une femme, qui ayant usé de certains remèdes, ne put plus admettre son mari. Ambroise Paré rapporte qu'une femme à la deuxième grossesse , ayant usé d'astringens , n'avoit pu accoucher que par le moyen de l'incision.

Il seroit superflu de rapporter ici un nombre de pareils exemples,

cités par des Auteurs célèbres & très-dignes de foi.

Il est plus facile de se faire paroître vierge quand on ne l'est pas, que corrompue quand on l'est effectivement.

Cependant Verdier, dans son Anatomie, indique une marque d'accouchement. La Fourchette, dit cet Auteur, n'est proprement que l'union des lèvres par leur partie inférieure, où l'on remarque un ligament membraneux qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans les femmes, & presque toujours déchiré dans celles qui ont eu des enfans.

Cet Anatomiste avoue que cela n'arrive pas après tous les accouchemens, le mot *presque* y forme des exceptions; d'ailleurs ce ligament pourroit être également détruit par l'âcreté des fleurs-blanches, par des gonorrhées, par des ulcères, par des artifices, par un violent écartement des cuisses dans quelqu'ac-

cident , &c. de sorte que l'existence ou la destruction de ce ligament ne concluent rien pour prouver qu'une femme a accouché ou qu'elle n'a pas accouché.

Il semble d'abord que l'état où sont les femmes dans les premiers jours de leur accouchement , doit donner des marques certaines qu'elles ont accouché; mais il y a tant d'autres cas à peu-près semblables, qu'il ne feroit pas de la prudence de se décider pour un accouchement, à moins qu'on n'en eût d'autres preuves.

La dilatation qui arrive après l'accouchement diminue insensiblement. L'accouchement est suivi immédiatement d'une perte de sang qui dure , deux , trois , quatre , & quelquefois jusqu'à six jours; ce sang est ordinairement grumelé & accompagné de caillots; la perte change ensuite de couleur peu-à-peu , elle devient blanche , &c. & il y a des femmes qui , dès

qu'elles ont accouché, ne perdent plus. Celles-ci restent moins de tems que les autres dans un état de dilatation.

Combien ne voit-on pas de filles & de femmes, qui après avoir resté un certain tems avec des suppressions de leurs secours, rendent tout-à-coup une grande quantité de sang grumelé, & en caillots, comme les nouvelles accouchées; les premières tout comme les autres ont ordinairement ensuite de cela une perte blanche; ces pertes, surtout les rouges, sont toujours suivies d'une dilatation considérable des parties qui les fournissent; c'est un fait de pratique qu'on ne peut pas révoquer en doute. On lit dans Sennert, qu'une fille qui avoit tous les symptômes de grossesse, rendit enfin plus de huit livres d'un sang corrompu; cette fille pouvoit-elle perdre tout ce sang, sans être considérablement dilatée?

Sennert, Ethmuller, Allen, &
N iij

Sidenham font mention de quelques hydropisies de matrice , dont les unes sont aqueuses , & les autres venteuses ; elles ont toutes beaucoup de rapport avec les véritables grossesses , puisqu'on en a généralement tous les symptômes : je n'en rapporterai qu'une espèce prise de Sidenham ; c'est une hydropisie venteuse.

Cette espèce d'hydropisie (dit cet Auteur) ne cause pas seulement une tumeur dans l'abdomen , elle est encore accompagnée de tous les signes de grossesse. Les veuves en sont principalement attaquées , & les femmes qui ne se marient qu'à un âge un peu avancé ; il leur semble qu'elles sentent le mouvement de l'enfant : les Sages-Femmes y sont aussi trompées , le sein se gonfle vers le neuvième mois , on y découvre enfin du lait , on fait tous les préparatifs nécessaires pour recevoir l'enfant ; mais le ventre revient dans l'état natu-

rel, & l'on perd toutes ses espérances, si l'on attend des enfans légitimes: ou si c'est autrement, toutes les craintes se dissipent.

Il n'est pas possible que ces hydropisies se dissipent par les parties naturelles des femmes, sans qu'il s'y fasse des dilatations considérables, & qu'elles ne soient très-souvent suivies de pertes, quand bien même les hydropisies ne seroient pas aqueuses. J'ai vu en 1735, une femme âgée d'environ trente ans, qui après neuf mois de grossesse, bien marquée par tous les symptômes ordinaires, ressentit de vives douleurs aux reins; ses parties se dilaterent extraordinairement, & plus qu'il ne l'auroit fallu pour donner un libre passage à un enfant ordinaire: elle eut en même tems une perte de sang fétide & grumelé, elle resta dilatée quatre ou cinq jours; ce fut là son accouchement. Cette femme a toujours joui depuis ce tems-là d'une parfaite santé.

On doit conclure de tout ce que nous avons dit ci-dessus , qu'après qu'une femme a accouché , il ne reste pas sur son corps des signes certains & essentiels de son accouchement ; & qu'il seroit également téméraire de décider qu'elle n'a pas accouché , parce que les signes qu'on prétend devoir indiquer l'un & l'autre , sont trop équivoques pour en pouvoir rien statuer.

SECTION SECONDE.

Observations sur les maladies populaires qui ont régné aux environs de Nerac , à la fin de l'année 1752.

ARTICLE I.

Constitution du tems , & ses effets.

LE tems fut extrêmement pluvieux pendant toute la fin de l'année 1750. Les pluies continuèrent presque sans interruption jusques vers la fin de Mai de l'année 1751. Il tomba à Nerac pen-

dant cette année, à compter du mois de Novembre 1750, environ vingt-six pouces d'eau. Dès qu'il eut cessé de pleuvoir, il survint des chaleurs très-vives qui durèrent pendant tout l'été, & qui occasionnerent une sécheresse considérable; il ne tomba que très-peu de pluie pendant cette saison: cependant il y eut des orages, surtout pendant le mois d'Août; il y en eut aussi quelques-uns pendant le mois de Septembre. Pendant l'automne & l'hiver ensuite, il fit un tems assez varié; il n'y eut pas d'excès dans les froids ni dans les pluies; il n'est tombé, à compter du mois de Novembre dernier, jusqu'aujourd'hui premier de Juillet 1752, qu'environ seize pouces d'eau.

Il régna des vents de Sud très-fréquens pendant l'été de 1752; cependant il faisoit de tems en tems des vents de Nord & d'Ouest; le vent de Sud tint presque pendant tout le mois d'Octobre & pendant

une grande partie du mois de Novembre; les vents de Nord & de Sud furent ensuite les plus fréquens pendant l'hyver.

Il y eut pendant le printems de l'année 1751, beaucoup de rhumes longs & rebelles; il succéda à ces rhumes des fièvres intermittentes, dont la plûpart ne cédoient pas aisément aux remèdes: le quinquina ne les fixoit que pour un tems. Ces fièvres après avoir duré pendant quelques mois cédoient enfin, après un long usage de tisanes amères & apéritives: cependant la plûpart de ceux que l'hyver surprit avec cette maladie, n'en guérèrent parfaitement qu'au printems suivant.

Pendant l'été de 1751, il y eut parmi le peuple des points de côté lymphatiques qui n'étoient pas meurtriers. Les maux de gorge épidémiques qui régnoient en 1748 & 1749, dont j'ai donné la description dans mon livre sur les Varia

tions de l'Air, *Chap. 13.* continuèrent pendant toute l'année 1750, ils durèrent encore pendant le printemps, & une partie de l'été 1751; mais il étoient pour lors peu répandus & peu fréquens; il n'en mouroit presque personne.

Dans le mois de Novembre de la même année, il se répandit d'abord parmi le peuple, & surtout parmi les gens qui faisoient des travaux pénibles, des rhumes, des fièvres, des douleurs vagues, & d'autres incommodités. A tout cela succéderent bien-tôt de petites douleurs de poitrine, aux uns, & de seules oppressions aux autres. Les premières étoient avec fièvre, & ces dernières sans fièvre, du moins apparente; c'étoit sans doute parce que la fièvre étoit du caractère des fièvres malignes qui ne se manifestent pas ordinairement. Cela paroissoit par le prompt abattement des forces, & par les morts précipitées que ces maladies caufoient:

il en est mort beaucoup de monde ; dans les pays circonvoisins de Nerac , surtout , du côté du Levant & du Midi ; mais ces maladies n'ont pas eu lieu dans cette ville.

ARTICLE II.

Symptômes de ces maladies populaires :

IL survenoit de petits frissons qui étoient bientôt suivis de chaleur ; le pouls étoit fréquent & embarrassé pendant toute la maladie. A peine étoit-on réchauffé , qu'on ressentoit une douleur sourde & peu sensible dans quelque endroit de la poitrine , tantôt vers le sternum , & tantôt aux côtés. Dès que la douleur avoit lieu, on s'appercevoit d'une oppression ; il étoit des malades qui ne ressentoient la douleur que par tems ; d'autres la ressentoient jusqu'au troisième ou jusqu'au quatrième jour de la maladie : pour lors la douleur cessoit, &

on mouroit ordinairement le lendemain ; ceux qui ne se plaignoient de cette douleur que par intervalles , ne les ressentoient plus après le quatrième jour ; aux uns & aux autres l'oppression augmentoit depuis le commencement jusqu'à ce qu'on étoit venu au point de ne pouvoir plus respirer , & qu'on étouffoit ; c'étoit presque toujours dans le cinquième jour ; & d'autres ne mouroient que dans le septième : les forces de tous ces malades tomboient d'abord dans un abbatement général.

J'ai vu quelques malades qui avoient dès le commencement des points de côté violens : ces points de côté cessoient & reprenoient par intervalles ; on avoit fièvre ; l'oppression n'étoit pas considérable , excepté quand on souffroit : il mouroit beaucoup moins de ces malades que des autres. Une jeune femme enceinte , au huitième mois de sa grossesse, en guérit par le moyen

des saignées , & des remédes dont je parlerai plus bas.

Les malades qui ressentoient des points au côté , avoient une toux sèche peu considérable ; ceux qui ne ressentoient qu'une douleur sourde , toussaient peu , & ils rendoient quelques crachats lymphatiques ; les autres ne toussaient jamais ; ceux - ci avoient ordinairement un pouls déprimé , & souvent irrégulier.

Quelques - uns de ces malades se plaignoient de mal à la tête , mais la plupart n'en avoient pas ; ils étoient tous plus ou moins altérés , selon que la fièvre se manifestoit ; la langue étoit toujours couverte d'un limon jaunâtre ; les urines étoient blanchâtres , & le sang étoit couenneux comme dans les véritables pleuresies ; les malades ne dormoient presque pas ; il en étoit qui avoient dès le premier jour , des envies de vomir , ou des vomissemens qui dégénéroient en des

cours de ventre mortels ; quand on ne donnoit pas d'abord des émétiques ; ces cours de ventre étoient accompagnés de grouillemens ; cependant le bas-ventre & les hypochondres n'étoient pas plus élevés que dans l'état naturel. Dans le nombre des malades , il s'en trouvoit qui suoiient beaucoup dès le commencement de la maladie ; ces sueurs ne discontinuoient presque pas : on ne faisoit pas de remèdes. C'est une coutume abusive , soutenue dans les Campagnes par un faux préjugé , qui est de ne pas faire de remède quand on sue ; ces malades mouroient tout comme les autres ; mais il n'en fut pas de même quand, (par mon avis) on osa saigner malgré les sueurs.



ARTICLE III.

Remarques sur ces maladies.

Ces maladies étoient en même tems en plusieurs pais différens , mais elles n'avoient pas partout les mêmes symptômes ; elles suivoient de Paroisse en Paroisse , dans les contrées où elles régnoient. Le grand nombre de morts qu'elles caufoient, mit d'abord une consternation générale dans les esprits ; à peine étoit-on malade , qu'on désespéroit de sa guérison. Dès que le peuple fut attaqué , le riche suivit le sort du pauvre ; & ceux dont la vie étoit oisive n'en furent pas plus exemts que ceux qui étoient assujettis à des exercices pénibles ; cependant ceux-ci étoient plus généralement attaqués que les autres. Ces maladies surprenoient également le jeune & le vieux de l'un & de l'autre sexe ; mais je n'ai pas vu

de ces malades au-deffous del'âge de quinze ans.

Cette épidémie étoit encore peu répandue , lorsqu'on m'appella au commencement de Novembre , pour voir les malades d'une Paroisse à trois lieues de Nerac. Je trouvai déjà tout le monde prévenu contre la saignée, parce qu'on avoit saigné , & qu'il n'étoit guéri personne ; cependant tous ces malades avoient fièvre , des symptômes d'inflammation , des envies de vomir , &c. Je ne m'en laissai pas imposer par le préjugé du Public ; je fis saigner du bras & du pied , je réitérai ces saignées , je donnai des émétiques & des purgatifs avec des vermifuges , je faisois faire usage de tisanes camphrées ; & tous les malades que je vis du commencement de leur maladie , guérèrent par le moyen de ces remèdes.

Cependant quelque tems après, ces secours n'eurent pas le même

succès dans des Paroisses circonvoisines de celles-là, où les maladies s'étoient répandues : ces malades avoient en apparence moins de signes d'inflammation ; mais ils mouroient tous généralement, riches & pauvres. Je fus appelé dans ces Paroisses : je proposai d'ouvrir des cadavres ; le peuple s'y opposa avec force : j'eus recours à l'autorité ; on en ouvrit deux le même jour, voici ce que j'y trouvai.

ARTICLE IV.

Observations faites à l'ouverture de deux cadavres.

PREMIERE OBSERVATION.

LEs deux lobes des poumons du premiere cadavre étoient sphacelés ; toutes les cellules des lobules étoient remplies d'une lymphe épaisse & gluante : En ouvrant le lobe droit, on trouva au milieu un amas de lymphe purulente ; &

toute la surface externe de ce viscere étoit presque couverte de traînées d'une lympe épaisse & gluante , semblable à des crachats : on ne trouva qu'un ver dans le ventricule ; mais le duodenum & les boyaux grêles qui étoient extrêmement dilatés , étoient farcis de ces insectes ; les autres viscères étoient dans l'état naturel.

Ce malade n'avoit ni toussé ni craché pendant toute sa maladie , cependant il avoit été cruellement oppressé , il étoit mort le cinquième jour sans avoir eu de douleur de côté ni de fièvre apparente. Il avoit vomi du commencement ; il étoit survenu après le vomissement , un flux de ventre qui disparut le quatrième jour , au même instant qu'il survint une sueur qui fut la dernière époque de sa maladie. Ce malade étoit pauvre ; il avoit déjà souffert de la disette générale.

SECONDE OBSERVATION.

On trouva dans le second cadavre toute la substance des deux lobes des poumons sphacélée , & un abcès dans chaque lobe, dont chacun rendit environ un petit verre d'un pus digéré & assez liquide. Les poumons étoient adhérens à la plevre des deux côtés , depuis les clavicules jusqu'au diaphragme. (Cependant ce malade n'avoit jamais ressenti jusqu'à sa maladie , de douleur de poitrine). Les autres viscères étoient dans l'état naturel , excepté le foie qui étoit adhérent au péritoine , à la surface convexe moyenne du grand lobe , dans l'étendue de quatre pouces en longueur , sur trois pouces en largeur. On ne trouva qu'un seul ver dans les intestins.

Cette maladie survint par un petit frisson ; il s'ensuivit une fièvre , & une douleur de poitrine très-insupportable ; l'oppression suivit

le train général ; le malade touffoit de tems en tems , mais la toux n'étoit pas violente ; il crachoit une lymphe gluante ; le pouls étoit fréquent & embarrassé , le sang étoit couenneux ; la douleur de côté disparut à la fin du troisiéme jour , & l'oppression devint cruelle ; le malade fut à l'agonie à la fin du quatriéme jour , & il mourut au commencement du cinquiéme. Ce malade avoit toujours été fort aisé ; il n'avoit jamais manqué de tout ce qui lui étoit nécessaire , ni dans sa maladie ni auparavant.

ARTICLE V.

Réflexions générales sur ces maladies.

D'Autres Médecins de ce païs qui ont fait ouvrir des cadavres morts de ces maladies , m'ont dit qu'ils avoient également trouvé les poumons sphacelés , & que leurs malades avoient à-peu-près

les mêmes symptômes que j'avois observés dans les miens.

Une maladie de cette nature régnoit en même tems dans une partie du Languedoc , elle prenoit par des fièvres & des maux de tête violens ; les viscères de la tête étoient ceux qui étoient les plus affectés ; il y mourut quantité de peuple.

La ville de Toulouse a commencé d'être affligée d'une épidémie vers la fin du mois de Mai dernier ; elle n'a pas encore fini (c'est le premier de Juillet 1752) ; il y est mort beaucoup de peuple. Les principaux symptômes de cette maladie (autant que j'ai pu le sçavoir), sont une fièvre continue , suivie de délire dès le troisième jour avec des éruptions cutanées , & des tumeurs ou des parotides aux autres.

Le tems où les maladies de Toulouse ont commencé , étoit assez éloigné du printems & de l'été de 1571, pour pouvoir penser qu'elles

n'ont été causées directement par les excès du tems dans ces deux saisons. La disette générale dans plusieurs Provinces circonvoisines, causée par la perte totale de la récolte précédente, & la mauvaise qualité des bleds étrangers dont on a vécu dans ce pays, pourroit avoir donné lieu à ces maladies. C'est aux célèbres Facultés de Médecine de Toulouse & de Montpellier, qu'il convient de juger & d'instruire le Public de la véritable cause des calamités, qui ont rempli de deuil une partie du Languedoc; puisque c'est à la science profonde des Médecins qui les composent, & à leur zèle pour le Public, qu'on doit attribuer la fin de la mortalité qui a régné en différens temps dans cette Province.

Les maladies des environs de Nerac me parurent d'abord être l'effet des excès du tems dans les saisons qui avoient précédé; il n'étoit même pas douteux, parce qu'il

mouroit dès le commencement des gens aisés tout comme des pauvres ; il est vrai je crois , qu'il y auroit eu moins de mortalité s'il y eût eu moins de disette ; car les pauvres rendoient beaucoup de vers & les riches n'en rendoient pas ; on ne trouvoit pas de ces insectes dans les cadavres de ceux ci , & on en trouvoit beaucoup dans les cadavres des autres. Il paroît donc que la disette étoit aux pauvres une seconde cause de corruption , car je pense que la corruption étoit la cause principale de toutes ces maladies.

Les solides des animaux avoient été imbibés & relâchés par les pluies du printems ; on sçait qu'une trop grande humidité produit la volatilité & la putréfaction dans les corps.

Les grandes chaleurs de l'été relâcherent encore les fibres de ces corps, & la sécheresse faisoit en même-tems des effets contraires à ceux

ceux que l'humidité avoit produit auparavant. L'air chaud par excès tend toujours à corrompre les solides ; d'ailleurs on fue beaucoup dans les tems chauds , & les grandes fueurs rendent le sang épais , en le privant de sa lymphe ; de-là l'engourdissement de ce liquide , & le retardement de sa circulation dans les viscères. Le corps humain avoit été assujetti à tous ces accidens pendant le printems & l'été de 1751. Cependant il n'en avoit pas encore été sensiblement affecté, puisque les maladies ne se manifestèrent que dans l'automne suivante.

Les grandes pluies du printems avoient déjà délayé les sels de la terre ; elles les avoient déjà alkalisés. Les chaleurs excessives qu'il fit ensuite, les volatiliserent , & les enleverent dans l'atmosphère. Il ne fit pas de pluies générales , ni de vents considérables , pendant l'été ni même au commencement de l'automne ; rien ne précipita ces exhalai-

sons pendant ces saisons ; mais dès que le vents commencerent à souffler , & qu'il tomba des pluies , ces exhalaisons qui avoient été perverses par les chaleurs , furent précipitées dans la basse région de l'atmosphère , où étant dans un commerce intime & continuel , par le moyen de l'air avec les liquides & les solides de nos corps , elles acheverent ce que les pluies & les chaleurs précédentes n'avoient fait que disposer (*Mutationes temporum pariunt morbos : c'est Hipp.*) & elles produisirent les affections gangréneuses des poumons, que je viens de décrire ; c'est ainsi , je crois , qu'on doit appeller ces maladies populaires , puisqu'elles commençoient & finissoient toujours par des symptômes de gangrene.



ARTICLE VI.

Cure de ces maladies.

QUand le pouls étoit déprimé & qu'il n'y avoit pas de symptômes de fièvre, je faisois d'abord vomir les malades, surtout quand je m'appercevois qu'il y avoit des nausées ou des envies de vomir. Je faisois précéder les vomitifs par la saignée à ceux qui avoient le pouls élevé avec des symptômes de fièvre; on réitéroit la saignée jusqu'à deux fois, surtout si le pouls se soutenoit plein & embarrassé: si les envies de vomir persistoient, ou qu'il y eût des signes qui fissent soupçonner un flux de ventre, je donnois un second vomitif, & ensuite on prenoit tous les matins ou de deux jours l'un, quelque verre de tisane royale, avec le féné, les tamarins & les vermifuges.

Ces remèdes généraux étant ainsi

établis , je m'attachois à prévenir la gangrene ; je me servois pour cela , dès le second jour de la maladie , d'une tisane composée avec la racine de scorsonnaire , le scordium & les feuilles de bourrache ; on étendoit sur une bouteille & demie de cette tisane, douze grains de camphre dissous dans si peu d'esprit de vin qu'il étoit possible ; on continuoit cette tisane pendant trois ou quatre jours , on en buvoit un verre toutes les quatre heures.

Dès le commencement du troisième jour de la maladie , je faisois prendre toutes les quatre heures deux scrupules , & jusqu'à une dragme de quinquina ; on buvoit par-dessus la tisane camphrée. Si les malades ne s'accommodoient pas de cette boisson , on mettoit le quinquina en opiate , & on ajoutoit à chaque prise environ deux grains de camphre.

Quand le malade suoit beaucoup dès le commencement de la mala-

die, ce qui provenoit de ce que le sang, étant engourdi, laissoit échapper sa sérosité : je faisois quelque petite saignée ; ce secours rappelloit l'élasticité des vaisseaux ; les sueurs diminuoient, & on empêchoit par-là les humeurs de croupir dans les capillaires. J'avois recours en même tems à la tisane royale, à la tisane camphrée, & au quinquina. La tisane royale faisoit une diversion à la sueur ; celle-ci en devenoit moins abondante & moins à craindre.

Quand le point se faisoit ressentir vivement, quoique la fièvre & l'oppression ne fussent pas considérables, je faisois quelques saignées du commencement, & je me servois d'abord de la tisane camphrée, & de la tisane royale. Le quinquina étoit inutile, malgré ces symptômes, si les poumons n'étoient pas intéressés. Je ne donnois ce remède dans ces maladies qu'à cause de la gangrene dont les pou-

mons étoient menacés. Lorsque la douleur n'étoit que dans les muscles intercostaux, le ressort de ces parties les garantissoit de corruption; mais si elle faisoit des progrès vers l'intérieur de la poitrine, je me ferois d'abord de ce remède.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a découvert que le quinquina est un excellent remède contre la gangrene. Les Mémoires de la Société Royale d'Edimbourg nous apprennent qu'il en arrête le progrès; & les bons effets qu'il a fait dans la maladie populaire que je viens de décrire, doivent nous le faire regarder comme un excellent préservatif contre la corruption des parties molles du corps humain. Car je ne sache pas qu'il soit mort que deux malades de tous ceux qui ont usé de ce remède sous mes yeux.

Je faisois boire copieusement mes malades; leur boisson ordi-

naire étoit une tisane composée de chiendent , de racine de fraiser , de garance , de scorsonaire , & de quelques feuilles de bourrache. Cette tisane convenoit dans tous les tems , & dans tous les différens symptômes de la maladie , surtout quand on suoit beaucoup du commencement : elle incisoit & divisoit les liqueurs tardives ; elle les rendoit plus coulantes ; les liquides en étoient moins engourdis , & les sueurs devenoient moins abondantes. C'est ainsi que , dans des cas pareils , les sudorifiques sont des remèdes excellens pour arrêter les sueurs.

J'ai remarqué dans un autre Ouvrage , qu'il avoit régné du côté de Béthune pendant l'année 1749 , des maladies , où les extrémités se gangrénerent , Mr. Cauvet , Médecin de Béthune , vient de m'en envoyer la relation suivante.

ARTICLE VII.

Rélation des affections gangréneuses des extrémités ; maladies qui régnoient parmi le peuple , aux environs de Béthune , pendant l'année 1749 , communiquée par M. Couvet , Médecin de Béthune.

Ces maladies commencerent vers le quinze d'Août , après de promptes , de fréquentes & de considérables variations de l'air : cet élément avoit souvent passé successivement d'une chaleur excessive à un grand froid , & vice versa.

Le village d'Alloinnes fut le premier attaqué de cette épidémie , & celui où elle a fait le plus de ravage : quinze personnes de tout sexe , & de tout âge en furent atteintes en même tems , ou dans l'espace de deux jours. L'épidémie s'étendit insensiblement dans les vil-

lages voisins , & le nombre des malades devint considérable.

Ces maladies s'annoncerent d'abord par des douleurs vives , qui attaquoient, dans les uns , les muscles jumeaux ; dans d'autres, les extenseurs & les fléchisseurs du poignet & des doigts seulement ; & dans d'autres enfin , toutes les extrémités à la fois.

Quelques fois ces maladies étoient précédées de quelques douleur ambulantes , qui se fixoient à quelqu'une des extrémités ou à toutes ensemble. C'étoit-là le premier tems de ces maladies , qui duroit de dix jours jusqu'à vingt , mais non pas au delà.

A ces symptômes succédoit un froid & un engourdissement des parties affectées ; le mouvement de ces parties diminuoit d'abord , & leur sentiment s'effaçoit presque entièrement ; la peau commençoit à pâlir & à se froncer , la maigreur s'emparoit de ces membres ;

ils étoient froids & languissans ; mais ils ne pouvoient pas supporter la chaleur, pas même celle du lit ; il sembloit qu'elle faisoit renaître les premières douleurs : c'étoit là le second tems de la maladie, qui durait ordinairement dix jours, quelquefois plus, & d'autres moins : la durée du premier état déterminoit celle du second.

Le troisieme tems de ces maladies étoit marqué par une rougeur qui paroissoit aux extrémités affectées. A juger de cette rougeur par sa chaleur brulante & par son étendue, on l'auroit prise pour une érysipele : elle étoit couverte d'un grand nombre de pustules & de petites phlyctennes, qui fournissoient une sérosité jaune & corrosive, source de la gangrene, qui se manifestoit bien-tôt au dessous des phlyctennes : elle faisoit des progrès jusqu'aux extrémités des dernières phalanges, qui se carioient, de même que tous les os

des extrémités, où s'est toujours terminé le sphacele, lorsque les malades ont eu le bonheur d'échapper à la mort, soit par le moyen du feu, soit par le secours de la Nature, à laquelle seule la plupart des malades se sont confiés dans ce triste état, par la crainte qu'ils avoient qu'on ne fît l'amputation de leurs membres.

Le déclin de la maladie étoit annoncé par une suppuration qui s'établissoit après les amputations ou après les scarifications; celles-ci suffisoient à ceux auxquels la gangrene n'avoit pas fait beaucoup de progrès.

Malgré tous les symptômes ci-dessus, les malades faisoient bien leurs fonctions naturelles; ils avoient grand appétit & les alimens solides ne les incommodoient pas.

Dans le premier tems de la maladie, on étoit sans fièvre; le pouls paroissoit naturel: il n'en étoit pas de même dans le second tems, le

pouls étoit généralement petit, fréquent, & concentré; & il s'échappoit presque entièrement dans le troisième tems, où la circulation du sang se trouvoit dans un état de langueur, & occasionnoit des syncopes, qui étoient presque toujours des annonces d'une mort certaine.

Lorsque la fièvre avoit lieu dans ces maladies, la chaleur paroissoit naturelle; on n'avoit point de lassitude ni d'autres symptômes fébriles, à l'exception d'une légère douleur de tête, qui se terminoit ordinairement par une hémorragie par le nez.

Nous n'avons jamais douté (c'est toujours M. Cauvet qui parle) que cette maladie n'ait eu dans son principe un caractère d'inflammation, & qu'elle n'ait principalement attaqué les membranes des nerfs, des muscles, & même le périoste; ce qui nous a été confirmé par la dissection des cadavres.

Nous crûmes devoir tourner toutes nos vûes vers la cause de cette maladie, & l'attaquer par la méthode générale, & assez ordinaire dans toutes les inflammations, soit pour en arrêter le progrès, soit pour en tenter la résolution.

Nous avons rempli ces indications par les saignées réitérées, par des fomentations antiphlogistiques, & par des médicamens délayans & émolliens.

Dans le cas où il s'agissoit de relever le pouls & de rappeler la Nature presque opprimée, nous nous servions avec succès de poudres alkalines, avec les sels volatils, de corne de cerf & d'ammoniac, où je faisois joindre le camphre en petite dose, avec le syrop d'œillets : on réduisoit ces remèdes en forme de potion, & on les faisoit prendre par cuillerées. Nous faisons aussi des fomentations avec l'eau-de-vie camphrée, qu'on regarde

depuis long-tems comme un excellent antiseptique.

Ce ne sont pas là les seuls remèdes dont nous nous sommes servis ; comme ces maladies varioient dans leurs différens tems, & qu'il y avoit toujours quelque différence dans leurs symptômes, il falloit varier la cure, selon les différentes indications qui se présentoient.





OBSERVATIONS DE MEDECINE.

TROISIEME PARTIE.

Dissertation sur les ingrédiens de l'Air considéré dans l'état naturel, & dans un état contre Nature, ou comme cause de maladies.

I.

Ingrédiens de l'Air en général.

 Entens par ingrédiens de l'air, toutes les matieres qui sont dispersées dans l'atmosphere. Ces matieres forment un composé de feu, de lumiere, d'eau, de terre, de tout ce qui émane des eaux, du globe terrestre, & des substances minérales,

animales & végétales; car on trouve dans l'air tous les principes de la végétation, de l'accrétion, & de la nutrition des animaux, des végétaux & des minéraux, de tous les êtres enfin, de ceux-là même qui ne sont pas encore parvenus à la connoissance des hommes. *Aer, dit Boërhaave, est chaos universale, in quo omnis fermè generis corpuscula simul confusa constituunt aggregatum diversissimis constans rebus.*

La réalité des ingrédiens de l'air est prouvée par une expérience, par laquelle on rend visibles, & on fait précipiter au fonds d'un ballon, après avoir raréfié l'air, les matieres qui flottent dans l'atmosphère, & qui s'y refusent à la vûe. Ces matieres suffisent seules pour la nutrition de certains animaux, & de certains végétaux.

Si l'on met des vipéreaux qui viennent de naître, dans un flacon de verre où l'air puisse avoir une communication libre, ils y vivent & y

croissent assez promptement : en moins d'un an ils deviennent longs de plus d'un pied, & gros & pesans à proportion.

La petite joubarbe & l'orpin sont des plantes, qui, étant arrachées ou coupées encore tendres, croissent & fleurissent, suspendues à un plancher, sans qu'elles aient d'autre communication qu'avec l'air.

On voit tous les jours que le vitriol, le salpêtre, & bien d'autres matieres s'augmentent par le seul mélange de l'air & de ses ingrédients : une livre de sel de tartre a rendu à un sçavant Anglois dix livres de bonne huile de tartre par défaillance : il en rend ordinairement le double, le triple, & le quadruple de son poids.

C'est ainsi que les ingrédients de l'air participent, dans des proportions différentes, à toutes les productions de la Nature.

I I.

*Le feu & la lumiere ingrediens de
l'air.*

L'air est plein d'émanations ignées, dont la principale est la lumiere.

La lumiere remplit tout l'espace qui n'est pas occupé par les autres ingrediens.

Elle afflue continuellement avec une prodigieuse abondance de tous les corps lumineux; elle exerce une pression générale, par ses chocs directs ou réfléchis, perpendiculaires ou obliques, & à chaque instant répétés sur tous les corps & sur les plus petites parties des corps, qu'elle pénètre jusqu'au centre.

Pour balancer son action, le feu dont elle émane, agit dans l'intérieur de tous les corps, tendant toujours à dilater leur volume en tout sens.

De-là resulte dans l'atmosphère

un mouvement continuel d'expansion & de compression, suivant que le feu intérieur est plus ou moins excité.

Il y a deux espèces de lumière qui contribuent à ce mouvement alternatif.

La lumière du soleil, qui, jointe aux émanations ignées & aux matières qui produisent par leur mélange la fermentation, l'effervescence, la chaleur, l'embrasement, &c. abonde plus ou moins dans l'atmosphère, selon que le soleil est plus près ou plus loin de la terre, plus ou moins perpendiculaire, plus ou moins découvert, &c.

La lumière des étoiles, qui est plus ou moins interceptée, selon les différentes interpositions du soleil & des grands corps planétaires, selon qu'il y a plus ou moins de vapeurs dans l'air, &c.

Ce mouvement alternatif est très-sensible pour nous : quand l'action reciproque du feu qui tend à dilater

nos corps , & de la lumiere stellaire qui tend à les comprimer , est balancée , le volume de nos corps restant le même , nous n'avons aucune sensation de froid ni de chaud.

Le froid est ce que nous éprouvons , quand l'action du feu intérieur moins excitée en nous , donne lieu à la constriction du volume de nos corps , parce qu'alors l'action de la lumiere stellaire est moins balancée. Cela peut arriver quand les étoiles brillent beaucoup , surtout après la précipitation des vapeurs ; quand leur lumiere est moins interceptée par les autres corps , comme le soleil & les planetes , qui deviennent plus obliques , &c. ou enfin , par toutes les causes qui peuvent diminuer l'action du feu intérieur.

Au contraire , lorsque l'action de ce feu intérieur est plus excitée par quelque cause que ce soit , dont une des principales est sans doute l'abondance de la lumiere solaire ,

le volume de nos corps se dilate ; & nous éprouvons ce sentiment que nous appellons chaud , & que nous éprouvons être directement opposé , comme il l'est en effet , à la sensation du froid.

Telle est la doctrine de la nouvelle théorie du mouvement , qui seule rend raison des changemens occasionnés dans l'air & dans les maladies , par les différentes interpositions du soleil , de la lune & des grandes planetes ; changemens observés par les plus grands Médecins anciens & modernes ; par Hippocrate & Galien parmi les premiers , & de nos jours , par le fameux Frederick Hoffmann , & le Docteur Mead.

Si la lumière du soleil , & les émanations ignées qui viennent du centre de la terre , & des corps qui sont à sa surface , sont trop abondantes dans l'air ; si la chaleur est trop excitée , par leur moyen , dans les végétaux & dans les animaux ,

les uns séchent , les autres suffoquent.

Mr Halley après avoir tiré l'air d'un récipient de la machine pneumatique , luta à un robinet un canon de fusil, dont-il mit l'autre extrémité à un feu de charbons ardens ; il remplit par ce moyen le récipient d'un air qui avoit passé à travers le feu ; il tua avec cet air une souris & d'autres animaux qu'il avoit mis dans le récipient , aussi promptement qu'ils meurent ordinairement dans des vapeurs ou exhalaisons des mines.

Cette observation confirme qu'un air trop sec , & trop imbu de feu & de lumiere , est funeste aux animaux.

Un air sec qui est trop imbu de ces matieres, n'est plus propre pour la respiration , ni pour pénétrer dans les pores des animaux , parce qu'il lui faut pour cela une certaine humidité ; s'il a déchu de cette qualité nécessaire , il ne peut que s'op-

poser à tous les mouvemens naturels , au lieu de les favoriser.

D'ailleurs tous les ingrédiens de l'atmosphère participent à cet état de l'air : c'est une cause de maladies , autant & plus à craindre, que celles qu'un air chaud & humide est en état d'occasionner. Nous en parlerons plus bas.

Tout tombe au contraire dans l'engourdissement, faute d'une action & d'une réaction suffisante du feu & de la lumière : c'est ce qui fait périr pendant l'hyver la plus grande partie des plantes ; il en seroit de même des arbres & des animaux , si la compression générale alloit considérablement au delà de la réaction qu'ils doivent opposer à ces forces.

III.

L'eau ingrédient de l'air.

L'eau est un ingrédient considérable de l'air. Elle sert de principe

à plusieurs corps : elle a la propriété d'en dissoudre une grande partie.

L'eau circule continuellement ; elle est très-volatile ; elle s'exhale de la terre , de la mer , des lacs , & des rivières , pour se répandre dans toute l'étendue de l'air.

Elle se précipite sur la surface de la terre ; elle en pénètre toute l'étendue : celle qui n'est pas de nouveau réduite en vapeurs , ou qui n'est pas retenue pour la composition des mixtes , revient dans la mer : c'est ainsi que par une circulation continuelle , l'eau tient sa place dans toutes les opérations de la Nature.

Elle est répandue dans l'air en si grande quantité , que , selon des Auteurs célèbres , il s'en dissipe autant en vapeurs , que la mer en reçoit de tous les fleuves.

Un volume d'air pris au hasard dans l'atmosphère , a toujours assez d'eau , pour rendre une once de sel de tartre sensiblement humide.

Selon

Selon une autre expérience, une surface d'eau exposée à l'air, s'évapore d'un ponce en treize jours.

Il faut que ces évaporations soient bien considérables, puisque la pluie & les brouillards sont le produit de la surabondance de celles qui ont précédé.

Ces évaporations sont différentes en quantité, selon les différens climats, comme il conste par les Observations Météorologiques.

Les pluies modernes sont nécessaires à l'air, à la terre, aux végétaux, & aux animaux.

Elles refournissent à l'air des vapeurs salutaires; elles sont une cause essentielle des précipitations des matieres surabondantes, qui se sont amassées dans le fluide pendant la sécheresse.

On s'apperçoit sensiblement de cet effet, non seulement parce qu'on respire plus à son aise, mais encore parceque l'air devient plus transparent.

Les pluies humectent la terre, elles rendent la circulation de ses ingrédiens plus aisée, elles entretiennent sa fécondité & la perpétuité des courans d'eau douce, dont l'utilité est infinie.

Les pluies trop abondantes chargent l'air de parties aqueuses; elles humectent trop la terre, elles en noient les ingrédiens; elles en dissolvent extrêmement les sels, tout comme ceux de l'air; les premières chaleurs qui surviennent, les volatilisent, & changent leur nature: ces sels qui auroient dû fournir des ingrédiens salubres, n'en fournissent que de pernicioeux, & souvent mortels aux végétaux & aux animaux: Car les fibres des uns & des autres étant trop humectées par tant d'aquosités, tombent dans un relâchement funeste.

L'air en est aussi extrêmement relâché; c'est ce qu'éprouverent Cham & ceux de ses enfans, qui vinrent s'établir dans la basse Egypte,

avant de s'être précautionnés contre les débordemens du Nil. Ils se pratiquoient des retraites sur des hauteurs, où environnés par l'eau du fleuve, il en périssoit presque autant, selon un Auteur moderne, par l'humidité, que par la faim.

Les fibres des substances animales étant trop relâchées, les proportions fléchissent entre les liquides & les solides : d'ailleurs un air qui a perdu de son élasticité, n'oppose pas assez de résistance au dehors ni au dedans des corps. Le mouvement de sa progression doit en être retardé (je l'ai prouvé dans un autre Ouvrage) : ce retardement s'oppose aux dépurations de la masse du sang, & occasionne différentes incommodités.

Le relâchement de l'air sera bien plus dangereux, si, étant déjà humide depuis longtems, il devient fort chaud.

L'humidité étant pénétrée par une quantité extraordinaire de feu,

en fera suffisamment divisée , pour pénétrer même dans les plus petites parties de l'air , ou du moins pour les inonder ; car les parties de l'eau sont de beaucoup plus petites que celles de ce fluide ; elles sont même infiniment plus divisibles.

L'air porté par ces deux agens , l'eau & le feu , à un point extraordinaire de dilatation , fera encore moins propre à seconder les fonctions animales : d'ailleurs cette humidité échauffée sera en état de reduire tous les sels de l'atmosphère à une dissolution générale ; les uns en deviendront coagulans , les autres corrosifs , &c.

Les corps des animaux participeront aussi aux effets de cette funeste propriété de l'atmosphère ; ce seront autant de principes de corruption , capables de causer une infinité de maladies ; & l'on sera heureux , si ce n'est pas là une cause de peste aussi générale , que ce vice de l'atmosphère sera étendu.

Si cette chaleur de l'air humide provient des exhalaisons de la terre, les maladies qui en feront les effets seront d'autant plus dangereuses, que ces exhalaisons seront perverties. *Ex aëre diu humido, penitus calefcente, gignitur pestis.*

Les eaux de pluie participent ordinairement aux qualités des vapeurs qui les ont produites, surtout quand ces vapeurs n'ont pas été exactement mêlées avec d'autres, par les vents ou par toute autre cause. On assure qu'il tombe dans le païs des Mores une espèce de pluie, dont les gouttes sont extrêmement grandes, qui fait frissonner les animaux. Les gouttes de cette pluie qui touchent la peau, la corrodent, & si elles sont reçues sur les habits, il s'y engendre souvent des vers; cela ne peut provenir que de la qualité des vapeurs de ces terres.

Les eaux croupissantes des étangs & des marais retiennent les

sels, les soufres, les huiles grossieres, & autres matieres qui se sont évaporées du terrain sur lequel elles croupissent.

Ces eaux sont couvertes d'une croute saline, huileuse & flottante: ces matieres ne pouvant pas être atténuées par la lumiere, surtout pendant les saisons froides, s'amoncelent: les plus grossieres sont fixées ou dans la vase, ou dans l'eau, qui est presque toujours bourbeuse.

La chaleur de ces eaux & la croute flottante sur leur surface, occasionnent aussi une détermination puissante des ingrediens de l'atmosphere qui les environne.

Dès que les chaleurs de l'été sont un peu fortes, les eaux de ces marais se dissipent: souvent même ils se desséchent totalement: toutes les matieres que ces eaux croupissantes ont retenues ou perverties pendant longtems, se répandent avec confusion dans l'atmosphere; & elles sont presque toujours assez

perverties , pour porter aux plantes & aux animaux des environs , des atteintes meurtrières ; car ordinairement les pays qui sont près des marais , sont très-sujets à des épidémies.

Il y a près de Barbotan , endroit fameux par ses bains , ses boues & ses eaux minérales, un marais qui a trois lieues ou environ de longueur, sur un gros quart de lieue de largeur ; ce marais , dont le sol est noir & sablonneux , se dessèche tous les ans avec les grandes chaleurs ; & quoique les habitans des environs soient accoutumés à respirer ce mauvais air , ils sont défolés , quand le marais se dessèche , par des fièvres & des maladies inflammatoires très-dangereuses. Il y a des Auteurs qui font mention d'un lac , qu'on dit être situé au milieu de l'Islande , qui exhale une vapeur qui tue les oiseaux qui volent par dessus.

Les habitans du Medoc , & d'au-

tres païs marécageux, ont lieu de s'appercevoir de ce que vaut le voisinage des marais; car ils paient ordinairement le tribut annuel de quelque maladie.

Les herbes même qui croissent dans les marais desséchés, ne valent rien pour les animaux; elles portent toujours une odeur fangeuse & terrestre, qui annonce des sucres malfaisans: les chevaux qui s'y sont nourris, sont ordinairement tristes; ils perdent la vûe de bonne heure, ou ils contractent des maladies qui les mettent bientôt hors de service.

Hippocrate a observé que les fruits ne meurissent pas chez les Phasiens, parce qu'il s'éleve de l'eau croupissante du fleuve, qui arrose leur païs, de mauvaises vapeurs, qui se répandent sur toutes leurs terres: cela fait aussi que ces peuples sont pâles & bouffis.

On voit tous les jours qu'après de grands débordemens de rivières, il survient des maladies dans les

plaines qui ont été couvertes d'eau, & où les eaux ont croupi; ces maladies attaquent tantôt les hommes, tantôt les troupeaux, & souvent les hommes & les troupeaux tout à la fois.

Elles commencent ordinairement dès qu'il fait des chaleurs un peu fortes &, qu'on ouvre les terres; elles durent jusqu'à ce que les pluies ou les vents aient précipité ou détruit ces exhalaisons.

Il est même à remarquer que ces maladies ne s'étendent presque jamais jusques sur les côteaux voisins; c'est une marque de la fixité ou de la grossiereté des matieres qui les causent: elles sont semblables à celles qui s'exhalent des marais desséchés.

Les vapeurs & les exhalaisons de la mer, forment sur toute l'étendue de ses eaux, une atmosphere, dont les effets & les ingrediens sont bien différens de ceux de l'atmosphere terrestre: celle-ci en est

même altérée dans les plages maritimes. La différence de l'atmosphère des eaux salées se fait d'abord ressentir à ceux qui entrent en pleine mer, & souvent même à ceux qui ne font que s'éloigner un peu du rivage : leurs membranes & leurs fibres nerveuses sont faibles presque tout-à-coup ; il se fait des mouvemens irréguliers dans tout le corps ; il en survient des vomissemens violens, & ensuite un abattement général, qui ne cessent que lorsque la Nature s'est fait une habitude de cette nouvelle patrie.

On doit encore conclure de là, que les différentes maladies qui attaquent les Marins, proviennent autant de l'air qu'ils respirent, que des mauvais alimens dont ils se nourrissent.

Les vapeurs de la mer opèrent donc des effets tout contraires à ceux des vapeurs trop abondantes des eaux douces ; puisque celles-ci relâchent les fibres, & que les au-

tres les roidissent, c'est un effet de l'abondance, & de la nature des sels dont elles sont remplies.

I V.

La terre ingrédient de l'Air.

La terre est encore un des principaux ingrédients de l'air; d'ailleurs son globe est, de même que l'air, un chaos qui contient toutes sortes de substances. Ces différentes substances de la terre sont les mêmes & de même nature que celles de l'air, & celles de l'air sont les mêmes que celles de la terre, & de la même nature; il s'en fait une circulation constante de la terre à l'air, & de l'air à la terre.

C'est par cette circulation & ce commerce perpétuel, que ces ingrédients se purifient & acquièrent des qualités convenables à leur destination.

La terre fournit de sa propre substance à la composition de quantité de corps, & même des métaux,

quoique, selon quelques Chymistes, on ne puisse pas la séparer de ceux-ci : car c'est elle qui donne de la solidité aux autres principes, qui les unit & les incorpore.

Qu'on brûle & qu'on décompose des végétaux, des animaux, & presque toutes sortes de substances, on trouvera de la terre dans toutes ces décompositions, ou dans les cendres qu'on en retirera.

Van-Helmont a observé que deux cens livres de terre mises dans une caisse, où l'on plante un arbre, se trouvent encore après quatre ans exactement du même poids : cependant l'arbre a pris de l'accroissement, il a porté tous les ans de nouvelles feuilles, il a aussi porté des fruits : il faut donc, conclut un Auteur de nos jours, que ces feuilles & ces fruits proviennent des ingrédiens de la terre & de l'air, & non pas de la propre substance de la terre.

Cet Auteur n'a pas sans doute

fait attention, que les ingrédiens de la terre & de l'air étant dans un état naturel, se réparent mutuellement : car les uns prennent la place des autres, selon les affinités qu'ils rencontrent, & les parties qui doivent être réparées.

Les parties terrestres qui sont dans l'air comme ingrédiens, s'associent à la terre de la caisse, ou pressées par l'atmosphère elles s'y unissent, tout comme le suc nourricier des animaux s'adapte à leurs parties, pour les nourrir & en réparer les pertes.

Il n'est donc pas surprenant que la terre pesée par Van - Helmont, n'eut pas perdu de son poids, quoique l'arbre eût été nourri en partie de sa propre substance.

Il est constant qu'il y a dans l'air des parties terrestres ; tout nous l'assure, puisqu'on trouve de la terre partout.

Le sçavant Boerhaave, qui ne parloit que d'après l'expérience,

nous le confirme. Les fels , les huiles , les feux ordinaires & les volcans , volatilisent la terre ; & ses parties volatiles se mêlent avec l'air , dit cet Auteur.

On trouve dans les entrailles du globe terrestre , des couches & des entassements d'eau , de sable , de grave , de pierres , de différentes espèces de terrains , des métaux , des minéraux , des fels , des sulfures , des huiles , &c.

Ce sont des hétérogénéités qui servent parfaitement aux vues de la Nature ; tantôt elles excitent par leur résistance les forces centrales de la terre ; tantôt elles servent de point d'appui à de nouvelles forces , pour qu'elles puissent mieux se communiquer : ici , elles fournissent la matière du feu , ou le soufre principe ; là , elles en arrêtent le progrès , ou les embrasemens qu'il pourroit causer ; & enfin elles dissolvent , affinent , & digèrent des matières que la Nature a en vue de

faire servir au concours général, ou à des productions particulières; car tout est continuellement agité par des directions opposées de divers mouvemens de la matiere.

Il y a encore dans le globe terrestre, de grandes cavités de distance en distance; elles n'y sont pas inutiles; de même que les ventres des animaux, elles servent à digérer les différentes matieres qui y aboutissent, pour qu'elles puissent servir aux vues de la Nature.

Quand, dans les cavités du globe terrestre, un feu souterrain vient à augmenter par quelque cause que ce soit, comme par le choc de quelque pierre, ou par une trop grande quantité d'eau; alors l'élasticité du feu ou la raréfaction des vapeurs peuvent causer des secousses, qui vont porter à des distances immenses, des allarmes d'autant plus frappantes qu'elles sont imprévues.

Cependant M. le Chevalier de

Vivens a prédit plusieurs tremblemens de terre , & particulièrement celui de 1743. M. de Romas fondé sur les Principes & les Observations de ce sçavant Académicien , annonça d'avance celui du 23 du mois de Janvier 1751. Ces excellens Physiciens donneront sans doute leurs Observations sur ce phénomène , d'autant mieux que cette découverte sera très-utile au Public, qui pourra se garantir du danger, quand il sera en état de le prévoir.

Ces feux souterrains , dans les païs où ils sont fréquens , se font des issues jusques sur la surface de la terre ; ce sont des volcans qui vomissent des feux & des flammes : il s'en est ouvert deux depuis peu sur la montagne de Plainejou dans le Faucigni , près de Bonneville.

Ces deux ouvertures sont à cent cinquante pas l'une de l'autre , il en sort continuellement une quantité prodigieuse de cendres , & une fumée très épaisse. On assure même

que depuis quelques jours , une des deux jette des flammes. Il y a des volcans dans les montagnes du Rouergue près de Caranfac , au Mont-Ætna , au Mont-Vesuve , &c. Ces volcans servent à débarasser la terre d'une grande abondance de feux , de soufres , & d'autres matieres, qui deviendroient par un trop grand séjour en état de détruire son globe.

Il y a encore d'autres cavités ouvertes sur le globe terrestre ; on en compte trois ou quatre cens dans le monde connu , en y comprenant les volcans : toutes ces cavités rejettent des matieres qui deviendroient nuisibles aux ingrédients de la terre , & à ses productions.

Ces bouches ouvertes tiennent toutes de la nature des volcans ; quoique les matieres que les uns & les autres rejettent, paroissent différentes , elles n'en sont pas moins nuisibles aux animaux , quand ils y sont trop exposés.

Plusieurs Auteurs font mention d'une Grotte fameuse qui est dans l'Italie à deux lieues de Naples. Cette Grotte a six pieds ou environ de largeur , sept de hauteur , quatorze de longueur ; un animal y meurt bientôt : en moins d'une minute un chien y perd le sentiment ; pour le faire revenir on le jette dans un lac voisin ; l'eau le ranime.

Un Physicien de nos jours croit que l'exhalaison sulphureuse , grossiere & maligne , saisit & ferme les lèvres de la glotte , mais surtout les conduits capillaires des poumons , embarrasse les orifices , bouche le passage de l'air dans le sang , &c.

Il est prouvé par des expériences que l'acide qu'exhale la vapeur du soufre reçue dans l'abdomen d'un chien , & dans les différentes parties de cet animal , n'agit sur lui qu'en privant l'air d'élasticité ; cette cause de mort doit être plus prompte que toute autre ; ainsi on a lieu de conjecturer que c'est-là la cause

qui fait périr les animaux dans cette Grotte.

Des exhalaisons à peu-près semblables ont fait périr ailleurs tout-à-coup des hommes dans des grottes, dans des cavernes & dans des puits : il y en a en Hongrie & en bien d'autres païs.

On a découvert un méphitis dans le puits de Perol près de Montpellier. Que de tristes effets n'ont pas causé ceux d'Hiérapolis & de la Caverne de Coricie dans la Cilicie, appelée *l'Antre de Typhon* ?

Il s'élève souvent dans les mines, des fumées sulphureuses & suffoquantes, qui incommodent extrêmement les travailleurs. Si l'on approche de cette fumée une chandelle allumée, il s'en fait tout-à-coup un embrasement très-dangereux pour ceux qui en sont trop près.

Boerhaave assure que ces fumées sont composées de soufre, d'arsenic, d'orpiment, d'antimoine,

&c. Cependant ces vapeurs sont souvent différentes, puisqu'elles font des effets tout opposés; car Boerhaave a observé ailleurs, d'après Boyle, qu'il s'élève souvent, même dans des tems très-sereins, aux environs des mines, des fumées qui éteignent la flamme des chandelles: il y en a encore d'autres qui ne l'éteignent que par degrés. Ces différentes vapeurs tendent toutes également à suffoquer les animaux.

Les vapeurs qui éteignent la flamme des chandelles, doivent être grossières, fixes, peu développées, & mêlées avec des acides & d'autres matieres mal digérées.

Des matieres de cette espèce ne peuvent pas s'enflammer; mais elles n'en dépouillent pas moins l'air d'élasticité. Une chandelle ne scauroit brûler sans un air élastique; car l'air élastique est la principale nourriture du feu.

Les vapeurs qui s'enflamment,

sont au contraire composées d'un feu principe très-développé, & de matieres combustibles très-divisées; l'air en est extrêmement dilaté; les animaux ne sçauroient y vivre: d'ailleurs un air empreint de sulfres salins & souvent arsénicaux, reçu dans les poumons ou dans le sang par l'absorbtion, devient cause de maladies épidémiques, de cours de ventre dissenteriques, de la peste même. Tous ces accidens proviennent immédiatement de l'irritation des parties solides, de leur mouvement tonique, & de l'arrêt des liqueurs.

Il y a donc des méphitis permanens, & d'autres accidentels; ceux-ci se font des issues par les fentes de la terre, & surtout avant ou après qu'elle a souffert des secousses.

On a souvent vu survenir des maladies, & même des pestes, occasionnées par les exhalaisons qui ortoient des terres dans le tems des grands tremblemens. Ces ex-

halaisons précèdent quelquefois, & peuvent annoncer par-là les tremblemens : elles pourroient bien être de nature à causer des maladies, quand bien même elles ne seroient pas suivies ni précédées par des secousses. Il faut moins d'action & de force pour disperser les unes, que pour causer les autres.

Le tremblement de terre effrayant, qui porta la terreur dans Rome au commencement de l'année 1703, remplit tellement l'atmosphère d'exhalaisons corrompues, que presque aucun Romain n'évita quelqueune des différentes maladies qu'elles causerent.

On a fait dans tous les tems des Observations qui prouvent que les vents ont porté des causes de maladies, & même des pestes d'une région à l'autre. On ne doit donc pas être surpris si l'on voit quelquefois survenir tout-à-coup en certains païs, très-salubres d'ailleurs, des maladies populaires, sans

qu'on ait pu en prévoir la cause.

La peste ravageoit Agrigente, aujourd'hui Gergenti, ville de Sicile, d'où Empédocle étoit natif. Ce Philosophe connut que la contagion étoit causée par les vents qui souffloient par les gorges de quelques montagnes, qui étoient proche de la ville; il fit fermer ces gorges, & la peste cessa.

Les vents chauds & brulans qui viennent de l'Ethiopie, en Egypte, causent ordinairement dans cette Province des maladies très-dangereuses.

Les vents extrêmement chauds font partout les mêmes effets; la raison en est, que les grandes chaleurs qu'il fait dans les pays d'où ils viennent, produisent des dérangemens considérables dans l'espace ou dans la partie du globe terrestre qui y répond. Ces maladies sont presque toujours terminées par de grandes pluies ou par des vents opposés.

C'est ainsi que les vents étésiens,

ou septentrionaux qui succèdent aux vents du Sud tous les ans , au commencement de la canicule , terminent les maladies de l'Egypte.

Mézerai nous apprend que la peste qui arriva en France en 1346, commença dans le Royaume de Cathai , par une vapeur extrêmement puante, qui sortant de la terre comme une espece de feu souterrain , consuma & dévora plus de deux cens lieues de pais , même jusqu'aux arbres & aux pierres , & infecta l'air d'une maniere surprenante ; que de-là traversant l'Asie , elle passa en Grèce , en Afrique , & en Europe.

On dit que durant la peste de Londres , l'air changea la couleur des murailles , près des maisons pestiférées.

La peste ravageoit la ville de Toulouse en 1628 ; un Hermite trouva le moyen de faire cesser la mortalité ; on assura qu'il distinguoit les pestiférés , les maisons même,

même, & les linges, par une odeur de vieux cuir brulé.

La fumée de charbon est encore une autre espèce de méphitis dont les effets sont très-dangereux. J'ai rapporté ailleurs que M. Hales ayant enfermé une grive dans un air imbreigné de la vapeur de charbon de chêne, elle y fut suffoquée sur le champ.

Il en seroit de même de tout autre animal, toutes proportions gardées. Les anciens Romains se servoient de cette espèce de supplice pour faire mourir les hommes.

Valere Maxime nous apprend que l'Orateur Quintus Lutatius Catulus, qui étoit Collègue de Marius dans le Consulat, ayant été condamné à la mort par le même Marius, on l'enferma dans une chambre où il y avoit du charbon embrasé, & qu'il fut suffoqué par les vapeurs de ce charbon.

La plupart des habitans de Londres meurent poumoniques & phti-

siques ; c'est un effet de la grande quantité de charbon de terre qu'on brûle dans cette ville. Cette fumée de charbon y est si répandue , que quand les arbres des environs sont fleuris , les fleurs blanches sont salies d'une suie noire ; les crachats même que les habitans de Londres rendent , sont fuligineux : il n'est donc pas surprenant que l'acreté de cette suie fasse un pernicieux effet sur leurs poumons.

Cette fumée de charbon est si mordicante & si corrosive , selon l'observation d'un sçavant Anglois , que si l'on met des jambons , du bœuf , ou autres viandes à fumer , dans les cheminées , elle les sèche d'abord , & les gâte.

Cette vapeur pourroit être encore la cause d'autres maladies , qui régneront souvent dans cette Capitale de l'Angleterre.

Le changement de païs guérit les Anglois de ces phtisies dans leur commencement.

Les matieres que rendent les volcans & les méphitis font très-dangereuses pour les animaux , quand ils y font trop exposés , ou quand ils les reçoivent par ondées ; elles sont pour lors totalement opposées à leur nature , tant par leur qualité que par leur quantité. Mais si les vents ne les portent pas ailleurs en trop grande abondance, ou si d'abord elles ne sont pas trop répandues, l'atmosphère s'en charge successivement ; l'air & la lumière les balottent , & les dispersent dans toutes les régions : elles sont digérées par ces puissances , de façon qu'elles deviennent ingrédients nécessaires à l'atmosphère générale.

Les matieres enflammées reviennent soufre principe ; les matieres nitreuses temperent la trop grande chaleur de l'air ; celles-ci & d'autres sels en diminuent l'humidité superflue , &c.

V.

Transpiration de la terre.

La terre absorbe & transpire, de même que les végétaux, les animaux, & les corps même le plus durs & les plus froids, comme le fer & l'aiman, la glace & la neige; ces effets opposés de ces différentes substances dépendent d'un feu principe développé des forces centrales, & toujours de la compression.

La terre étant un des principaux moyens dont la Nature se sert pour digérer & purifier tous les ingrédients de l'air, tant ceux que fournissent les végétaux & les animaux, que ceux qui proviennent de sa propre substance, elle doit fournir une transpiration & très-hétérogène & très-abondante. Cette transpiration qui inonde jusqu'à la troisième région de l'air, puisqu'elle fournit la principale matière des

météores , semble être faite uniquement pour les animaux & pour les végétaux; il paroît par les Livres Sacrés , que c'étoit-là sa premiere destination ; c'est aussi par l'effet d'une Sagesse prévoyante, que l'ordre qui regne dans les différentes couches de l'air , qui contiennent chacune un certain genre d'exhalaisons plus ou moins grossieres , selon la différente pesanteur de ce fluide , fournit autant de moyens pour purifier l'atmosphere où vivent les animaux ; car si des matieres de feu , de soufre , & autres approchantes de leur nature , restoient en trop grande quantité près du globe terrestre , on n'y verroit au lieu de plantes & d'animaux , que de grandes sécheresses , des feux , des flammes , & des embrasemens continuels.

La transpiration de la terre depuis que les saisons ont varié après le déluge , est plus ou moins abondante , & plus ou moins salutaire

ou pernicieuse , selon les irrégularités du tems , & selon les différens climats ou terrains qui la fournissent.

Elle diminue à proportion du froid & de sa durée , & elle augmente à proportion de la chaleur.

Pendant le froid elle est arrêtée à la superficie de la terre , où elle a été conduite par les forces centrales , & pendant le chaud elle est élevée dans l'atmosphère ; l'une & l'autre de ces extrémités , étant dans des degrés modérés , ne nuisent pas aux animaux ; (toutes choses étant égales d'ailleurs) parce que l'absorbtion des ingrédiens , aériens , végétaux , animaux & terrestres , diminue à proportion de la transpiration ; & quand ce n'est pas de trop grande durée , l'atmosphère reste d'ordinaire suffisamment pourvue pour fournir aux différens besoins des différentes espèces : mais si le froid & la chaleur pêchent dans l'excès , le concours général natu-

rel en est altéré, & les différens corps ne peuvent qu'en être dangereusement affectés. Les fossiles, les minéraux & les métaux fournissent aussi leur transpiration, & font participer les ingrédiens de l'air, dans les lieux circonvoisins, à leurs bonnes & mauvaises qualités, & la différence des terrains différencie extrêmement la transpiration de la terre.

Le terrain aux environs de cette ville, (Nerac) est bon & fertile; il est arrosé par deux rivières, dont les eaux sont claires, & le courant aisé; leur lit est situé de façon qu'elles ne débordent jamais auprès de la ville; on y voit presque toujours un Ciel beau & serein, il y a un nombre de sources & de belles fontaines, dont les eaux sont excellentes. Les habitans portent sur leur front un air de sérénité qui les rend réjouis, affables & très-propres pour le beau commerce qu'ils font sur blés & les farines qu'on

transporte dans nos Colonies. Je n'y ai jamais vu de maladie populaire : celles qui ravagent nos voisins , semblent respecter Nerac & ses Campagnes , & si quelqu'un par hasard en est surpris dans l'enceinte de la ville , elles sont bientôt terminées ; on n'a pas lieu de s'appercevoir de leurs progrès.

Le terrain des Landes qui n'est éloigné de Nerac que d'une lieue , est très-ingrat , il ne porte des fruits qu'à force de fumier & de culture ; les habitans sont sujets , surtout pendant les chaleurs , à des maladies endémiques. On distingue aisément ces peuples , d'avec ceux des pays voisins , en ce qu'ils sont sombres , pâles & décolorés.

Il n'est pas surprenant ; l'air des Landes paroît toujours chargé d'exhalaisons fuligineuses , & de parties salines & sabloneuses , qu'on distingue souvent à la vue. Ces matières grossières ne peuvent pas avoir été exactement digérées par

dés sables mouvans & par des terres marécageuses, sabloneuses & noirâtres. Les eaux y sont si mauvaises, qu'elles affectent, en les buvant, la langue, le palais & le gosier, d'une aprêté sensible & très-dégoutante.

La ville de Plata dans le Perou n'est éloignée de celle de Potosi, que de dix-huit lieues. Quoiqu'elles soient toutes deux sous la même élévation du Pole, le terrain de Plata est chaud, temperé, fécond & fort beau; & celui de Potosi est froid, sec & infertile: tout cela ne peut provenir que de la différence des ingrédiens de ces terres, & de leurs différentes transpirations.

Les peuples qui habitent des païs abondans en minéraux, dont les exhalaisons sont mauvaises, ont lieu de s'appercevoir par de fréquentes incommodités, de la nature de leur terrain, & du peu d'affinité que ses ingrédiens for-

ment avec l'atmosphère animale.

La rosée qui est le produit de la transpiration de la terre , & qui , comme je l'ai observé de l'Air, d'après Boerhaave , est une autre espèce de chaos qui contient le mélange de toutes sortes de matières , est différente dans les différens pays , selon les ingrédiens qu'ils fournissent à l'air.

La quantité & la différence des ingrédiens de la rosée , est si considérable , que les plus excellens Chymistes n'ont pas encore pu les connoître , ni les distinguer ; mais il est sensible que l'eau en fait la principale partie.

La rosée, qui dans l'état naturel doit faire la principale nourriture des plantes , & même de certains animaux , selon quelques Naturalistes , a donné par la distillation une liqueur qui s'enflammoit comme l'esprit de vin ; on l'a vue , étant distillée plusieurs fois , casser les vaisseaux de verre où on la met-

toit : ailleurs elle a paru semblable au beurre, & on a remarqué qu'elle se fondoit dans les mains, & qu'un feu modéré la desséchoit.

On trouve dans la Calabre la manne dont on se sert en Médecine, attachée aux feuilles des frênes, du côté seulement où le vent souffle. Ce sont les exhalaisons ou la rosée de la terre qui s'unissant à la transpiration des feuilles de ces arbres, s'y épaissit, & concourt de sa propre substance à former cet excellent remède.

L'air de l'Amérique, dans les climats chauds de ce continent, est au contraire si corrosif, qu'il consume les pierres & les métaux : cette qualité ne peut lui provenir que de la transpiration de la terre, bien différente de celle qui forme la manne dans la Calabre.

La rosée est enlevée dans l'atmosphère par le poids de l'air, à mesure qu'elle est divisée par la lumière au lever du soleil ; les par-

ties de cette rosée qui n'ont pas pu être changées en ingrédiens de l'air, retombent pendant la nuit : on appelle *serein*, celles qui étant les plus grossières, se précipitent d'abord que le soleil est couché, quoiqu'on ne puisse pas les appercevoir, à cause de leur ténuité : les vieillards les sentent ordinairement tomber sur leurs corps ; ils les distinguent par une infinité de petites pulsations extérieures : cela n'arrive pas aux jeunes gens, par rapport à l'onctuosité & à l'humidité de leurs fibres.

Le *serein* differe également, selon les différens terrains ; car on observe tous les jours, qu'il est dangereux aux environs de Rome de prendre l'air le soir, & à Paris on peut le faire impunément.

La *nielle* consiste en des amas épais de vapeurs & d'exhalaisons grossières, sulphureuses & nitreuses.

Elle brule les plantes, & leur occasionne des maladies pernicieuses ; elle déchire leurs fibres, elle

les dessèche , ou du moins elle gâte leurs fruits encore tendres.

Les habitans des Campagnes voient sensiblement leur recolte se perdre , quand il régne des nielles fréquentes , qui sont presque toujours causées par quelque dérangement dans le terrain qui les produit , ou par la qualité viciée des rivières , des marais , des lacs voisins , &c.

On observe que le serein & la rosée semblent éviter certains corps , tandis qu'ils s'attachent facilement à d'autres : le verre , la porcelaine , & quantité d'autres matieres en sont considérablement mouillées , tandis que des morceaux de métal poli , de quelque étendue qu'ils soient , exposés au même endroit , demeurent constamment secs ; un écu placé au milieu d'un grand plat de fayance ou de verre , ne reçoit pas la moindre humidité , quoique le reste du plat soit tout mouillé. Cela donne la raison pour laquelle ,

outre la différence des tempéramens des animaux & de l'espece des plantes, la rosée, le ferein, & la nielle, pervertis, ne sont pas également nuisibles à tous les animaux & à toutes les plantes. On voit tous les jours des hommes qui jouissent d'une bonne santé, dans climats où d'autres ne peuvent pas habiter sans être malades. Il n'est pas moins sensible que certaines plantes & certains fruits résistent à la nielle & à d'autres maladies, tandis que d'autres plantes & d'autres fruits en sont totalement gâtés.

Il me semble que j'ai démontré que les différens païs forment des atmospheres différentes, selon la différence des ingrédiens qu'ils fournissent à l'air. Quand bien même je n'en aurois pas encore donné des preuves suffisantes, on en trouveroit dans le déplacement des peuples d'une région à une autre. Du tems des Croisades, par exemple, plusieurs légions de Chrétiens périrent

en partie par les maladies , avant d'être arrivés à leur destination : les Espagnols n'ont pas encore pu repeupler l'Amérique , depuis qu'ils firent périr les anciens habitans de cette partie du monde.

Le Grand Cha-Abas , dit un sçavant Anonyme , voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur leurs frontieres , transporta presque tous les Arméniens hors de leur país , & en envoya dans la Province de Guilan , plus de vingt mille familles , qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

La perte de tant de milliers d'hommes , étoit l'effet d'une atmosphère différente de celle où ces peuples s'étoient nourris : leurs liqueurs & les solides de leurs corps ne trouvoient pas en ces nouveaux ingrédiens , des affinités d'habitude : ces ingrédiens étoient au contraire pour eux des hétérogénéités qui les faisoient assez dégénérer , pour les

conduire bientôt à une destruction presque assurée.

Les anciens Romains, déjà sçavans en cette physique, envoyotent en Sardaigne les criminels dont ils vouloient se défaire; peut-être est-ce pour cette raison que les Moscovites exilent encore en Sibirie, ceux qu'ils dérobent à des supplices honteux.

On peut donc conclure avec le sçavant Anonyme, qu'il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; & d'autres, qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Ces maladies peuvent aussi provenir des différens poids de l'air dans les différentes régions, comme je l'ai observé dans mon livre sur les promptes Variations de cet élément.

Il y a aussi des animaux champêtres qui ne sauroient vivre dans certains climats.

Les scorpions sont fréquens &

très-dangereux en Afrique ; cependant ils meurent dès qu'ils touchent la terre d'une Isle qui est près de Carthage. Il y a dans l'Arabie une Isle où les chiens meurent dès qu'on les y a transportés. On ne voit pas dans l'Afrique des ours, des sangliers, des cerfs ni des chèvres. Les cochons ne vivent pas dans l'Arabie. Si l'on porte des lièvres dans l'Isle d'Itaque, on les trouve bientôt morts sur le rivage. On n'a jamais vu de corneilles à Athènes, &c.

Il en est des poissons, tout comme des autres animaux dans leurs différens élémens ; ils ne vivent pas, ou ils ne font que languir, quand ils sont transportés d'une rivière à l'autre : on s'en est assuré par plusieurs expériences. Nous en avons tous les ans un exemple dans ce pays : les aloses qui montent tous les printems dans la Garonne, sont très-bonnes & bien nourries, pêchées dans ce fleuve ; mais dès

qu'elles font entrées de la Garonne dans la Baïze (c'est une riviere qui passe dans Nerac) elles perdent tellement, qu'on les distingue au marché, en ce qu'elles sont maigres, efflanquées, languissantes, & d'un gout tout différent des autres.

Les végétaux ont aussi des climats & des terrains qui leur sont propres & naturels, & d'autres qui leur sont contraires; chaque país en nourrit des especes particulieres, qui transportées dans des régions différentes, où elles ne puissent pas se naturaliser, n'y viennent point, on ne font qu'y languir.

On n'a jamais pu faire venir des cerisiers en Egypte. Il n'y a dans l'Inde que la seule montagne Mero où il naisse du lierre. Le thym ne vient point dans l'Arcadie, &c.



V I.

Transpiration des animaux & des végétaux.

Les substances animales & végétales fournissent à peu - près les mêmes principes aux ingrédiens de l'air, & l'atmosphère particulière qu'elles forment, sert également aux animaux & aux végétaux. On a calculé que la quantité de la transpiration d'un homme ordinaire est dans vingt-quatre heures d'environ $\frac{1}{34}$ de pouce : & d'autres Observateurs ont trouvé que de huit livres d'alimens, il s'en dissipe cinq ou environ par cette évacuation, comme je l'ai déjà rapporté dans un autre Ouvrage. Quelle immense atmosphère animale ne doivent pas faire les peuples des villes, & les troupes rassemblées, surtout quand leur transpiration est convertie en air, je veux dire, lorsqu'elle est parfaitement di-

gérée au de-hors & dispersée par l'air & la lumiere.

La transpiration des plantes & des animaux n'est pas d'abord dispersée dans toute l'atmosphere, elle n'y trouve pas des affinités suffisantes, pour être tout de suite entraînée; cependant l'agitation continuelle que la lumiere, l'air, & les vents y causent, la divise de plus en plus, & le poids de l'air l'enleve insensiblement; mais comme il faut un certain tems, pour que cela s'exécute, & les corps fournissant toujours de nouvelle matiere transpirée, ils ne sont jamais sans une atmosphere particulière.

La transpiration de tous les corps, surtout des végétaux & des animaux, est fournie par des matieres surabondantes ou étrangères, & par des petites particules de la propre substance des solides qui ont été séparées par le mouvement, ou par les choses qu'elles

ont reçues. On ne peut pas douter que les animaux ne rejettent par la transpiration, des particules qui se détachent de leur propre substance; car si on laisse pendant quelque tems, après qu'on s'est baigné, l'eau dans la baignoire, elle y acquiert une odeur cadavéreuse, qui ne peut provenir que de la corruption des parties animales qui ont resté dans cette eau.

La transpiration des plantes est, toutes proportions gardées, aussi abondante que celle des animaux.

Les plantes s'épuiseroient bientôt, si la chaleur des jours d'été, n'étoit pas suivie de la fraîcheur des nuits. Si elles s'affaissent & penchent vers la terre pendant le jour, c'est parce que leurs fibres se débarrassent, par l'abondance de la transpiration qu'elles rendent; elles sont obligées de céder à la force de la pesanteur: mais la fraîcheur de la nuit leur redonnant de nouveaux sucs, leur tuyaux se gonflent,

& elles se redressent ; c'est ainsi que les animaux sont affoiblis & épuisés par des transpirations abondantes & des sueurs copieuses.

La transpiration des fleurs , surtout vers le printems , doit former une atmosphère bien considérable. Les arbres des forêts , les arbres fruitiers , les légumes , & les herbes des champs en sont couvertes : les vallées , les montagnes , & les prairies en sont tout émaillées : la Nature qui a resté dans une espèce d'engourdissement pendant l'hiver semble ne s'être reposée que pour mieux se renouveler au printems , & pour redonner à l'air , par le moyen des plantes & des fleurs des ingrédients salutaires aux animaux ; car ces subtiles émanations des fleurs , qui ne restaurent pas moins le genre nerveux par des applications douces & balsamiques , qu'elles réjouissent la vue par l'éclat & la variété de leurs couleurs , fournissent au sang une nourriture

exquise , & tempèrent les exhalaisons de la terre qui sont souvent nuisibles dans cette saison.

Il s'évapore , des matieres fécales qui ne sont pas corrompues dans des tas , mais dispersées en petite quantité , des parties salines & huileuses , qui fournissent à l'atmosphère animale des ingrédients nécessaires.

Les urines en s'échappant des petits vaisseaux, se chargent de toutes les matieres terrestres , aqueuses , salines & huileuses surabondantes , qui n'ont pas pu être conduites, par rapport à leur grossièreté, dans les voies de la transpiration insensible.

L'atmosphère végétale & animale , lorsqu'elle est dans un état sain , est toujours nécessaire aux animaux & aux végétaux ; elle abonde surtout en parties huileuses ; celles-ci ne contribuent pas peu à entretenir la souplesse & l'humidité de la peau des animaux ; les pores

en sont plus en état de faire leurs fonctions : d'ailleurs les matieres huileuses qui s'insinuent dans les corps , concourent à entretenir la souplesse des fibres , & à rendre les liqueurs plus coulantes.

Les parties de cette atmosphere, qui s'associent avec les ingrediens de l'air, sont d'une grande ressource à la Nature, elle s'en sert pour rendre les matieres absorbées plus à la portée des substances animales ; car quoique les matieres qui forment l'atmosphere animale , aient été rejetées comme superflues , ou peut-être nuisibles , elles peuvent être rectifiées en peu de tems, ou par les différens chocs qu'elles reçoivent , étant toujours en mouvement , ou par l'action de l'air & de la lumiere , ou enfin , par les affinités qu'elles rencontrent.

La transpiration des végétaux & des animaux , qui est si nécessaire lorsqu'elle est saine , devient par degrés , dangereuse & contagieuse &

& mortelle dès qu'elle est corrompue.

On ne trouve dans le corps d'un homme sain, selon Boerhaave, ni acides, ni alkalis, ni fels fixes, ni fels volatils; la Nature, & de justes proportions, n'y admettent pas de principe excédent: mais si une atmosphère mal conditionnée, ou tout autre accident, y fournissent des huiles mal digérées, des fels mal conditionnés, ou en trop grande quantité, les uns & les autres ne peuvent que déranger l'œconomie animale, en raison de leurs vices, ou de leur quantité: on voit l'effet de la disproportion de ces fels dans les corps, par les dartres, la galle, la lèpre, les cancers, &c.

La transpiration animale trop abondante corrompt l'air, elle le dépouille d'une élasticité nécessaire, & fait qu'il n'est plus propre à être respiré; j'en ai donné la raison dans mon Ouvrage sur les effets des promptes Variations de l'Air.

Il n'y a rien qu'on doive plus appréhender, que la transpiration des malades qui sont affligés d'ulceres intérieurs, & de maladies contagieuses & pestilentielle : il se détache continuellement de ces ulceres, & de ces malades, des substances animales corrompues, qui étant rejetées au dehors sont bientôt absorbées par les hommes qui sont assez près de ces malades pour former avec eux une atmosphère commune ; c'est pourquoi ceux qui commercent de trop près avec les phthiques contractent la même maladie ; il en est de même des dissenteriques, des galeux, &c.

Il se fait d'homme à homme une attraction de préférence qui est décidée par une espèce d'analogisme, que ces molécules perverties conservent avec les substances animales : ce qu'il y a encore de particulier, c'est que ces molécules affectent toujours, dans les hommes qu'elles attaquent, les mêmes vis-

cères & les mêmes parties que celles d'où elles se sont détachées : c'est ainsi qu'il se fait des successions contagieuses des mêmes maladies dans les villes, dans les armées, & partout où l'atmosphère est pervertie par des émanations animales corrompues.

On a observé depuis plusieurs siècles, que les exhalaisons des insectes, trop généralement répandues dans l'atmosphère, peuvent occasionner la peste.

Saint Augustin rapporte que, s'étant répandu une grande quantité de sauterelles, il mourut dans le seul Royaume de Massinissa huit cens mille hommes, & deux cens mille auprès de Carthage.

Sous le regne de l'Empereur Théodose, il survint dans la Judée une peste horrible, après qu'une grande quantité de sauterelles y eût fait quelque séjour.

On remarqua pendant la peste de Lauzane en 1613, qu'il y avoit

une si grande quantité de mouches , qu'on n'en avoit jamais tant vu. Nos Anciens regardoient ces phénomènes comme des présages de la peste , lorsqu'ils devoient plutôt les regarder comme la principale cause de cette maladie.

Les exhalaisons corrompues des morts & des mourans ravagerent l'armée de Marcellus , vainqueur dans Siracuse , elles se communiquèrent aux Siciliens & aux Carthaginois , qui gardoient encore le Port de cette importante Place ; la contagion les obligea de l'abandonner. *Contactus agrorum vulgabat morbos.*

Sous le Consulat d'Ebutius & de Servilius , Rome , ses campagnes , & ses troupeaux , furent affligés d'une peste très-violente. On renferma dans la ville , hommes & troupeaux , la contagion augmenta , & devint plus générale , à mesure que les exhalaisons pestiférées augmentoient dans l'atmosphère animale.

La putréfaction volatilise extrêmement les substances animales & végétales, & en rend les exhalaisons pernicieuses.

Une baleine morte, dit Boerhaave, qui a été jettée par la mer sur le rivage, est en état d'infecter tout un pays, surtout en été, d'exhalaisons pestiférées.

Tous les cadavres des animaux se dissipent en parties volatiles, qui vont se joindre aux ingrédients de l'air, & leur fournir des substances animales plus ou moins nuisibles, selon leur qualité, ou leur quantité.

Les exhalaisons des cadavres qui ont été retenues pendant longtemps, même pendant plusieurs siècles, dans les entrailles de la terre, ont souvent été pestilentiellles, mortelles.

J'ai rapporté dans un autre Ouvrage, qu'un Général Carthaginois, ayant fait ouvrir un cimetière devant une petite ville de Sicile, pour faire des retranchemens, la peste

se mit dans son armée , & il fut obligé de lever le siège.

La ville de Lectoure fut affligée en 1744 d'une maladie populaire , qui fit périr près d'un tiers de ses habitans : on en attribua la cause à un vieux cimetiere , où l'on avoit fait des travaux profonds. Il est à présumer que les sels alkalis & volatils , qui s'étoient formés par la longue putréfaction des cadavres , conservant encore quelque chose des substances animales, furent absorbés par préférence ; & étant dissous dans les corps par les parties aqueuses , ils faisoient les membranes & les fibres nerveuses , auxquelles ils occasionnoient des serremens spastiques , qui mettoient un desordre général dans les directions naturelles des solides , & dans la circulation des liqueurs ; de-là provenoient les tensions au bas-ventre ; les transports à la tête , & les éruptions cutanées rougeâtres. Tout cela aboutissoit enfin à

des inflammations des viscères , qui mirent tant de monde au tombeau ; mais moins d'enfans que d'hommes faits , parce que la séve huileuse qui humecte les fibres des enfans , les défendoit contre les atteintes meurtrieres de ces sels corrosifs.

C'est une observation de tous les Praticiens en Médecine , que lors qu'un sel alkali est appliqué à un corps chaud & humide , il y cause une inflammation.

Willis a observé qu'il s'engendre dans le corps des hommes , des parties corrosives , & le Docteur Mead rapporte une histoire qu'il tenoit de Baynard, qui prouve qu'il s'engendre de ces parties dans les cadavres : voici cette histoire. (Plusieurs enfans se jouoient avec le cadavre d'un pendu qui étoit mort depuis peu de mois : le plus hardi d'entre eux frappa d'un coup de poing la poitrine nue de ce cadavre ; il en jaillit une liqueur si cor-

rosive, que celle qui toucha le bras de ce misérable enfant, y fit une excoriation si terrible, qu'on eût peine d'empêcher que ce bras ne se gangrénât).

Il n'est pas surprenant que des exhalaisons retenues, & qui ont resté pendant un long espace de tems comme étrangères dans les entrailles de la terre, soient enlevées par le poids de l'air, dès qu'il peut y avoir un libre accès, d'autant mieux que ces matieres sont très-élastiques, la plupart volatiles, & toutes ensemble dans l'état d'une infinité de ressorts tendus.

En fouillant sur la cime d'une montagne de l'Esclavonie, pour en tirer des pierres, on trouva à deux pieds de profondeur, un banc de cailloux; il s'éleva de cet endroit une fumée de vapeurs très-épaisse, qui continua pendant treize jours: c'étoient sans doute des liqueurs aqueuses, puisque quelque tems après, toutes les fontaines qui

étoient au pied de la montagne, tarirent.

On ouvrit au commencement de ce siècle, dans la Voie Appienne auprès de Rome, un tombeau, où l'on trouva un cadavre qui nageoit dans une liqueur : en même tems qu'on levoit la pierre, & que l'air put pénétrer dans le tombeau, on vit s'enflammer une matiere, qui nageoit sans doute sur la liqueur. On reconnut par l'inscription qui étoit sur la pierre, que c'étoit Tullie fille de Cicéron.

Si ces matieres phosphoriques ont été retenues pendant tant de siècles, dans un tombeau, où peut-être elles s'étoient formées du cadavre, ou de la liqueur qui l'avoit conservé, pourquoi des exhalaisons beaucoup plus grossieres ne se conserveroient elles pas dans les entrailles de la terre? & pourquoi n'y acquerroient-elles pas, par la putréfaction, des qualités nuisibles au corps humain? L'exemple de l'é-

vaporation sensible des vapeurs de la montagne d'Esclavonie, ne laisse pas de doute que l'air ne puisse en enlever d'insensibles, surtout quand elles sont disposées à être puissamment divisées par la lumière: car quand les vapeurs sont plus légères que l'air qui leur repond, il faut nécessairement qu'elles s'élèvent dans ce fluide, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une pesanteur équilibrante; c'est comme l'huile qui s'élève sur la surface de l'eau parce qu'elle est plus légère.

Les reptiles, les insectes & les plantes, qui se pourrissent dans les marais lorsqu'ils se dessèchent, chargent l'atmosphère de parties sulfureuses & volatiles: des Auteurs célèbres ont remarqué que ces exhalaisons occasionnent souvent des maladies dangereuses, & quelquefois pestilentiellles.

On a dans nos Provinces la pernicieuse habitude de mettre le chanvre & le lin, pour les rouir,

dans l'eau des petites rivières, ou des ruisseaux qui n'ont presque pas de courant; ces eaux deviennent puantes, noires & hideuses; le poisson en est empoisonné, il s'y pourrit; cependant on y amène les bestiaux, pour les abbreuver de ce pernicieux liquide: aussi leur en arrive-t-il quelquefois des maladies qui ont de suites fâcheuses. J'ai souvent attribué aux exhalaisons & aux vapeurs de ces eaux, la cause des fièvres violentes & autres maladies dangereuses qui régnoient aux environs de ces rivières dans le tems de la trempée du chanvre & du lin. Je paroissais d'autant plus fondé dans mon opinion, que ces maladies cessoient à la première crue des eaux, ou dès qu'elles s'étoient déchargées de ces matières végétales corrompues.

Les grands tas de fumier qui ont croupi pendant long-tems, & les boues excessives & puantes des grandes villes, ne peuvent, surtout

quand on les remue, que charger l'atmosphère d'exhalaisons corrompues; c'est une infection qui se fait sentir au loin dans tous les environs.

Cette atmosphère de pourriture ternit d'abord les meubles de métal, & les couvre d'une crasse noire. De pareils ingrédiens pourroient-ils ne pas nuire au corps humain, s'ils régnoient pendant long-tems dans l'atmosphère animale?

V I I.

Il y a dans l'Air des ingrédiens inconnus.

Il y a sans doute dans l'air une infinité d'autres ingrédiens, que nous ne connoissons pas; car les Elémens eux-mêmes, ou pour mieux dire, ces substances que nous regardons comme Elémens, sont composées d'autres substances: mais comme on n'a pas encore pu porter la décomposition des corps

au point de distinguer des principes plus simples , on s'en tient à ceux qui sont connus.

Cependant , il y a des Physiciens qui pensent que l'eau est composée de parties dures , quoiqu'elle soit fluide ; & l'on sçait , ou du moins on présume , qu'elle tire sa fluidité du feu qui est répandu dans sa substance.

L'eau étant privée d'air dans le vuide , il s'élève encore à sa superficie une infinité de petites bulles , très-claires & transparentes ; & quelque pure que soit l'eau des pluies , dit Boerhaave , elle est toujours pleine de corpuscules de la nature des végétaux. L'expérience confirme le sentiment de ce grand Physicien ; car les oignons des jacinthes , des narcisses & des tulipes jettent leurs tiges , & fleurissent dans un vase plein d'eau , pourvu qu'il soit constamment exposé à un air tempéré.

La terre est un principe fixe ;

mais il n'a pas encore été possible d'avoir le principe terreux dégagé de toute autre substance , car la terre qu'on tire de différens composés, a des qualités différentes, selon les corps dont on l'a retirée , quelques efforts que l'on fasse pour la purifier ; il faut donc dire , comme un *Phyficien* moderne , que si ces terres sont principes très - simples , ayant des propriétés différentes , elles different essentiellement.

L'air est élastique de sa nature , c'est un fait avoué de tous les *Phyficiens* ; mais la quantité de feu détermine les différens degrés de dilatation & de condensation de ce fluide.

M. Macquer assure que l'air deviendrait solide , s'il étoit possible de le priver suffisamment du feu qu'il contient. Un nombre de belles expériences sur les effets de l'air , ont fait dire à *Boerhaave*, que ce fluide doit avoir une vertu qu'on ne peut pas comprendre par le

moyen des propriétés qu'on lui connoît.

On n'a pas encore pu parvenir à séparer le feu principe de toute autre substance ; car , ou il se dissipe entièrement , ou il ne fait que passer d'une combinaison à une autre ; mais la différence de ses effets semble démontrer que c'est une substance hétérogène.

On doit donc penser également qu'il y a dans l'air des ingrédiens que nous ne connoissons pas : il n'est pas surprenant ; puisque nous avons à peine une simple idée de la nature de ceux que nous connoissons : ces ingrédiens qui nous sont cachés , doivent être moins généraux & moins à craindre que les autres ; & ceux-ci exigent des recherches d'autant plus exactes , pour en perfectionner la connoissance , qu'on doit les regarder , quand ils ne sont pas dans l'ordre de la Nature , comme les causes générales de la plupart des maladies.

VIII.

*Rapport & affinités des ingrédiens
de l'Air.*

Il paroît par ce que j'ai observé ci-devant, que la lumière, l'air, l'eau, la terre & le feu travaillent continuellement pour faire un mélange exact de tous les ingrédiens de l'air.

Ce sont autant de principes qui s'unissent entre eux, & avec d'autres substances, par une infinité de combinaisons; les Chymistes les appellent principes secondaires; ils leur ont aussi donné le nom de matières salines, huileuses, &c. Ils traitent dans tous leurs Livres de la différence de ces matières; c'est pourquoi je n'en parlerai pas ici.

On a reconnu par un nombre d'expériences, que ceux de ces seconds principes qui ont des rapports & des affinités avec d'autres, s'associent avec eux, & font ensem-

ble un tout, qui ayant perdu les qualités distinctives de ses parties, en a pris de nouvelles toutes différentes des premières. Les sels acides, par exemple, pris séparément, ont un gout aigre, semblable à celui de l'oseille & du verjus; ils ont la propriété de changer en rouge toutes les couleurs bleues & violettes des végétaux.

Les sels alkalis, pris aussi séparément, ont une saveur âcre & brulante, & la propriété de changer en vert certaines couleurs bleues & violettes des végétaux, surtout le sirop violat.

Si l'on présente un alkali pur, à un acide pur, ils s'unissent ensemble avec violence, & par cette union, l'acide & l'alkali se font perdre réciproquement leur propriété; le composé qui en résulte n'altère point les couleurs bleues des végétaux, & donne une saveur qui n'est ni aigre ni âcre, mais salée; c'est ce qui a fait nommer ces sortes de combinaisons, *sels neutres*.

C'est ainsi que les ingrédiens de l'air s'associent & se métamorphosent dans l'atmosphère, & partout ailleurs où ils trouvent des affinités. Ces combinaisons changent encore de nature à mesure qu'il s'y joint d'autres substances, que celles-ci forment de différence dans les rapports, & à proportion qu'elles souffrent des altérations : on a fait une Observation qui fait comprendre ceci. Je la rapporterai en peu de mots. Les grapes de la vigne n'ont, dès qu'elles sont formées, qu'une faveur insipide : croissent-elles ? il s'y développe peu à peu une certaine acidité qui rend leur suc âpre ; c'est le verjus : les raisins sont-ils parvenus à une certaine maturité ? le gout du verjus se change en une faveur douce & agréable ; les raisins fournissent le moût, qui se dépouillant peu à peu par la fermentation, donne une liqueur agréable, qui est le vin : de la lie de celui-ci on fait le sel, l'huile

de tartre, &c: si l'on distille le vin, on en tire une grande quantité d'esprits ardens.

Dans tous les différens degrés de la grape de la vigne & de son fruit, on trouve des principes tous différens; c'est parce que les substances qui s'y sont jointes, en y produisant de nouvelles affinités, en ont changé les modes.

On voit dans ce seul exemple l'ordre général de toute la Nature, qui a soin de diriger de semblables proportions, selon les différentes especes, dans les végétaux, les minéraux, les animaux, &c. par des loix constantes.

Celle de ces loix qui paroît la plus générale, est l'attraction: les associations des substances qui se font par les affinités, la démontrent sensiblement. Cependant une substance ne peut se joindre à une autre que dans une certaine proportion, au de-là de laquelle il ne se fait plus d'union; car le composé

conserve les propriétés du principe excédent ; c'est une chose connue de tous les Chymistes.

Plus les corps sont composés , moins leur union est intime , & plus leurs affinités sont sensibles & considérables ; c'est pourquoi deux gouttes d'eau s'attirent entr'elles ; il en est de même des globules du mercure , & des corpuscules légers qui flottent sur la surface d'un liquide. J'ai donné ailleurs d'autres exemples de cette attraction.

On ne doit pas inférer de ce que je viens de dire des affinités & de l'attraction , qu'il n'y ait que les substances à peu - près de même nature qui soient entraînées les unes par les autres ; il est cependant vrai qu'il n'y a que celles-là qui s'unissent en raison de leurs affinités , mais elles en entraînent encore d'autres d'une nature différente , qui sont conduites ou emportées par le torrent de l'attraction.

La grande augmentation du sel de tartre qui est réduit en huile de tartre par défaillance, ne sçauroit provenir totalement de l'air, que le sel de tartre absorbe; l'eau, l'huile, la terre & les sels de l'atmosphère y sont également corporifiés, comme je l'ai déjà observé.

Il se fait une espece d'attraction par le feu, qui n'est cependant qu'un effet de la compression de l'air, c'est, par exemple, l'élévation des brouillards & de la rosée dans l'atmosphère.

Si l'on expose un linge mouillé auprès du feu, le feu détache peu à peu tout ce qu'il y a d'humide & d'étranger dans le linge; il s'y forme une fumée dont le courant est dirigé vers le feu; ce phénomène qui a souvent lieu dans les principales opérations de la Nature, doit être regardé comme l'effet d'une force majeure; car en même tems que le feu détache & divise les corpuscules humides qui sont

dans le linge, il raréfie extrêmement l'air qui est entre le foyer & le linge, l'air qui est au de-là du linge étant plus pesant que l'autre, doit le chasser vers le feu, & diriger le courant qu'on y apperçoit. Le même mécanisme dirige les ingrédients de l'air vers le corps des animaux, dont la chaleur est toujours, ou doit être de plusieurs degrés, plus grande, que celle de l'atmosphère; c'est de-là que provient l'un des principaux agents de l'absorption animale. On doit regarder cet agent comme la force opposée à la force centrifuge; puisque c'est de celle-ci que dépend la détermination la plus décidée de la transpiration insensible de tous les corps.

Des matieres étrangères aux matieres animales ne se corporifient pas avec celles-ci, ou du moins cela n'arrive que très-rarement; car la Nature est toujours occupée à en faire un triage exact,

& elle ne discontinue pas de faire des efforts pour les rejeter: cependant ces matieres agissent toujours dans les corps, quand elles y sont retenues, selon leurs différentes propriétés. Les unes coagulent, les autres dissolvent, d'autres irritent & corrodent, & d'autres enfin putréfient les liquides & les solides; & s'il en est qui ne fassent aucun de ces mauvais effets, elles dérangent du moins le concours des liquides; & par-là elles s'opposent aux vues de la Nature.

IX.

Moyens pour rechercher les causes des maladies épidémiques, qui proviennent des ingrédiens de l'Air.

Presque tous les plus grands Praticiens en Médecine se sont toujours bornés, dans la cure des maladies épidémiques, à en étudier les signes pour donner des remèdes selon les indications qu'ils en tiroient. Devoient-ils se contenter de

s'attacher seulement la cause immédiate de ces maladies ? Ne devoient-ils pas en chercher de plus éloignées ? Peut-être auroient-ils trouvé le moyen d'en arrêter le progrès, en mettant en usage des secours généraux, mais différens, selon les différentes causes des épidémies.

Ce fut par une pareille étude qu'Hippocrate parvint à garantir la Grèce de la peste qui ravageoit l'Illyrie : il fit allumer de grands feux dans les Campagnes ; il incendia les forêts ; & la peste cessa.

C'est ainsi que, par des moyens convénables, on pourroit arrêter les progrès de toutes les épidémies causées par l'infection de l'air, si par des expériences faites sur cet élément, on pouvoit découvrir les vices de ses ingrédiens.

On est parvenu à mesurer les différens poids de l'air, les différens degrés de froid & de chaud ; la force des vapeurs aqueuses ; on connoît à peu-près la quantité d'eau qu
régn

régne dans l'atmosphère, &c. On a des expériences qui prouvent que les sels, sur tout les sels fixes, ne s'élevent pas beaucoup dans l'air. Si l'on prenoit au hasard un certain volume d'air, & qu'on le raréfiât dans la machine pneumatique, jusqu'à ce que les ingrédiens dont il est impregné, tombassent sur la platine, on pourroit trouver le secret d'empêcher qu'ils ne se mêlassent pas de nouveau à l'air, quand on le laisseroit revenir dans le récipient. Cela ne paroît pas absolument impraticable.

Si l'on ramassoit une assez grande quantité de ces ingrédiens, on pourroit peut-être parvenir à la connoissance de leur nature, par le moyen du microscope, des affinités, ou des opérations de Chymie: pour lors on pourroit juger de la qualité & de la quantité viciées des ingrédiens, que l'air donneroit dans un tems où les maladies & la contagion seroient répandues, par la

qualité & la quantité naturelles de ceux que cet élément fourniroit dans un état sain : pour cela , il faudroit connoître l'état naturel de l'air dans chaque pays différent.

Je ne regarde ce que je propose ici , que comme les premières lignes de la recherche qui nous conduiroit à l'éclaircissement d'un problème , utile à la Médecine & au Public , par les grands avantages qu'on en retireroit. Le succès de cette recherche ne me paroît pas impossible ; car si la nature est admirable dans ce qu'elle dérobe à nos sens , elle ne l'est pas moins dans les moyens qu'elle nous offre , & dans les ressources qu'elle nous fournit pour augmenter nos connoissances.

F I N.



T A B L E D E S T I T R E S

Contenus dans ce Volume.

P R E M I E R E P A R T I E.

Remarques sur la Phthisie en
général. page 1

S E C T I O N I.

ARTICLE I. *Remarques sur les
phthisies dorsales.* 3

ARTICLE II. *Remarque sur les
phthisies nerveuses.* 6

ARTICLE III. *Contenant des Ob-
servations sur les phthisies
nerveuses.*

P R E M I E R E O B S E R V. *Sur une phthisie
hystérique.* 8

II. OBSERV. Sur une phthisie écroue- leuse.	15
III. OBSERV. Sur une phthisie véro- lique.	19
IV. OBSERV. Sur une phthisie causée par une vérole héréditaire.	21
V. OBSERV. Sur une phthisie causée par des tumeurs skirreuses.	27
VI. OBSERV. Sur une phthisie causée par une lèpre héréditaire.	30
VII. OBSERV. Sur une phthisie causée par des douleurs à la région épi- gastrique , & des obstructions au foye.	37
VIII. OBSERV. Suite de l'Observation précédente.	42
IX. OBSERV. Sur une phthisie ner- veuse.	43
X. OBSERV. Sur une phthisie ner- veuse.	46
XI. OBSERV. Sur une phthisie nerveuse occasionnée par un cuir de bœuf.	49
XII. OBSERV. Sur une phthisie ner- veuse.	51
XIII. OBSERV. Sur une phthisie ner- veuse causée par des habitudes impures.	53
ARTIC. IV. Réflexions sur les cau- ses des phthisies dorsales & nerveuses.	55

DES TITRES. 413

ARTIC. V. *Réflexions sur la cure
des phthysies dorsales & ner-
veuses.* 59.

SECTION II.

ARTIC. I. *Remarques sur la pul-
monie en général.* 65

ARTIC. II. *Il y a dans les poumons
deux différentes especes de Tu-
bercules.* 66

ARTIC. III. *Remarques sur les Tu-
bercules qui ne suppurent pas.*
ibid.

ARTIC. IV. *Remarques sur les Tu-
bercules qui suppurent.* 67

ARTIC. V. *Contenant des Observa-
tions sur la pulmonie causée
par des Tubercules.* 71

I. OBSERV. *Sur une pulmonie causée par
des corps durs, engendrés dans les
poumons.* ibid.

II. OBSERV. *Sur plusieurs Vomica ren-
dus par le même sujet.* 76

III. OBSERV. *Sur un Vomica.* 80

IV. OBSERV. *Sur une pulmonie avec des
signes des Tubercules.* 82

V. OBSERV. *Sur une pulmonie, avec*

	<i>hydropisie, causée par des Tubercules.</i>	84
VI.	<i>OBSERV. Sur une pulmonie causée par des Tubercules.</i>	87
VII.	<i>OBSERV. Sur une pulmonie causée par des Tubercules.</i>	89
VIII.	<i>OBSERV. Sur une pulmonie causée par des Tubercules.</i>	90
IX.	<i>OBSERV. Sur une phthisie pulmonaire causée par des Tubercules.</i>	93
X.	<i>OBSERV. Sur une pulmonie provenant de Tubercules & causée par des obstructions dans le bas-ventre.</i>	95
XI.	<i>OBSERV. Sur une phthisie avec des symptômes compliqués de phthisie nerveuse, & de pulmonie avec des Tubercules.</i>	98
XII.	<i>OBSERV. Sur une pulmonie vérolique héréditaire.</i>	102
ARTIC. VI.	<i>Réflexions sur les Tubercules des poumons.</i>	106
ARTIC. VII.	<i>Réflexions sur la pulmonie causée par des Tubercules.</i>	110

SECTION III.

De la phthisie occasionnée par des ulcères aux poumons.

ARTIC. I. *Remarques sur les pul-*

DES TITRES. 415
monies causées par des ulcères.

125

ARTIC. II. *Contenant des Observations sur les pulmonies causées par des ulcères aux poumons.* 127

I. OBSERV. *Sur des ulcères aux poumons causés par un rhume négligé.*
ibid.

II. OBSERV. *Sur une phthisie provenant d'ulcères aux poumons.* 132

III. OBSERV. *Sur un crachement de sang.* 135

IV. OBSERV. *Sur un crachement de sang périodique.* 137

V. OBSERV. *Sur un crachement de sang dans une maladie épidémique.* 138

VI. OBSERV. *Sur une hémorragie périodique par le pouce.* 139

VII. OBSERV. *Sur un écoulement de sang périodique par le doigt indice de la main droite.* 140

VIII. OBSERV. *Sur un crachement de sang périodique.* 141

IX. OBSERVATION. ibid.

ARTIC. III. *Réflexions sur la cause de la pulmonie causée par des ulcères aux poumons.* 142

ARTIC. IV. *Réflexions sur la cure de la pulmonie causée par des*

<i>ulceres aux poudrons.</i>	150
ARTIC. V. <i>Réflexions générales sur les pulmonies & autres maladies héréditaires.</i>	153

SECTION IV.

De l'usage du lait dans la pulmonie.

ARTIC. I. <i>Réflexions générales sur les bonnes & mauvaises qualités du lait.</i>	165
ARTIC. II. <i>Réflexions sur l'usage du lait au premier degré de pulmonie.</i>	174
ARTIC. III. <i>Réflexions sur l'usage du lait au second degré de pulmonie.</i>	181
ARTIC. IV. <i>Réflexions sur l'usage du lait au dernier degré de pulmonie.</i>	195

 SECONDE PARTIE.

Contenant quelques Observations sur différentes Maladies.

SECTION I.

PREMIERE OBSERV. *Sur un suppression*

DES TITRES. 417

d'urine. 197

Réflexions sur l'Observation précédente. 201

II. OBSERV. Sur un vomissement qui a duré pendant plus d'un an, causé par des matières graveleuses retenues dans le reins. 202

Réflexions sur l'Observation précédente. 206

III. OBSERV. Sur un hoquet périodique causé par un enduit plâtreux qui s'étoit formé dans la vessie d'une Demoiselle. 208

Réflexions sur l'Observation précédente. 211

IV. OBSERV. Sur des vapeurs hystériques. 214

Réflexions sur l'Observation précédente. 217

V. OBSERV. Sur de légères attaques d'apoplexie. 222

Réflexions sur l'Observation précédente. 224

Réflexions sur l'apoplexie & sur sa cure. 226

Réflexions sur l'artériotomie dans l'apoplexie sanguine. 233

VI. OBSERV. Sur des accidens survenus à un Gentilhomme, après avoir changé de climat. 237

	<i>Réflexions sur l'Observation précédente.</i>	240
VIII.	<i>OBS. Sur les effets du quinquina quand on le donne mal à propos dans les fièvres intermittentes.</i>	242
	<i>Réflexions sur l'Observation précédente.</i>	246
IX.	<i>OBSERV. Sur un mal contagieux qui a beaucoup de rapport avec la maladie de Nègres appelée le Pian, qui s'est manifestée à Nérac vers le commencement du mois de Juin de l'année 1752.</i>	250
	<i>Réflexions sur l'Observation précédente.</i>	257
	<i>Réflexions sur le mercure allié avec le camphre.</i>	261
X.	<i>OBSERV. Sur une abstinence de toutes sortes d'alimens excepté d'eau pendant cinquante-cinq jours.</i>	270
	<i>Réflexions sur l'Observation précédente.</i>	273
XI.	<i>Sur un homme qui resta vingt minutes sous l'eau sans respirer l'air.</i>	275
	<i>Réflexions sur l'Observation précédente.</i>	278
	<i>OBSERVATIONS MEDICO-LEGALES sur le problème suivant :</i>	281
	<i>Sçavoir si dans tous les tems après qu'une femme a accouché, il reste sur son corps des marques certaines</i>	

DES TITRES. 419

*de cet accouchement, ou des marques
qui fassent connoître qu'elle n'a pas
accouché ?* 281

I. Où peut-on distinguer les marques
d'accouchement ? *ibid.*

II. Si le sein donne quelque marque d'ac-
couchement ? 282

III. Si les tégumens de l'abdomen d'une
femme fournissent quelque signe
d'accouchement ? 285

IV. Si l'on peut connoître, par l'inspec-
tion des parties de la génération,
si une femme a accouché, ou si elle
n'a pas accouché ? 288

SECTION II.

Observation sur les maladies popu-
laires qui ont régné aux environs
de Nérac à la fin de l'année 1752.

ARTIC. I. Constitution du tems &
ses effets. 296

ARTIC. II. Symptômes de ces ma-
ladies populaires. 300

ARTIC. III. Remarques sur ces ma-
ladies. 304

ARTIC. IV. Observations faites à
l'ouverture de deux cadavres. 306

I. OBSERVATION. *ibid.*

II. OBSERVATION. 308

420 TABLE DES TITRES.

ARTIC. V. *Réflexions générales sur
sur ces maladies.* 309

ART. VI. *Cure de ces maladies.* 315

ARTIC. VII. *Relation des affections
gangréneuses des extrémités ; ma-
ladies qui régnoient parmi le peu-
ple à Béthune , pendant l'année
1749.* 320

TROISIEME PARTIE.

Differtation sur les Ingrédiens de l'Air, &c.

I. *Ingrédiens de l'air en général.* 327

II. *Le feu & la lumiere ingrédiens de
l'air.* 330

III. *L'eau ingrédiënt de l'air.* 335

IV. *La terre ingrédiënt de l'air.* 347

V. *Transpiration de la terre.* 364

VI. *Transpiration des animaux & des
végétaux.* 379

VII. *Il y a dans l'air des ingrédiens in-
connus.* 396

VIII. *Rapport & affinités des ingré-
diens de l'air.* 400

IX. *Moyens pour rechercher les causes
des maladies épidémiques, qui provien-
nent des ingrédiens de l'air.* 407

Fin de la Table.

h

5

24295^a





